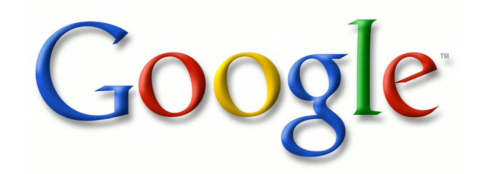


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

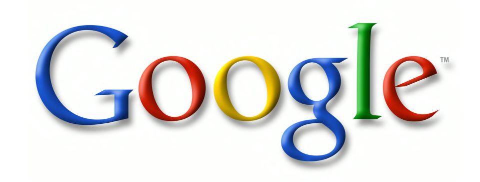
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françậis, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRAIRIE CENTRALE
LE CAIRE
EGYPTE
Mme J. BARBIER

1

Lettres

de

Jean-Arthur Rimbaud

A LA MÊME LIBRAIRIE

Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud................ 1 vol.

La Vie de Jean-Arthur Rimbaud, par Paterne Berrichon................................ 1 vol.

Lettres
de
Jean-Arthur Rimbaud

— Égypte, Arabie, Éthiopie —

Avec une Introduction et des Notes par

PATERNE BERRICHON

FAC-SIMILE D'UNE LETTRE DE MÉNÉLICK A RIMBAUD



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCIX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Douze exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 12.

JUSTIFICATION DU TIRAGE



Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

ሞዓ፡አንበሳ፡ዘእምነገ

እግዚአብሔር፡ንጉሠ፡

ሴ፡ሬምቦ፡ሰላም፡ላንተ፡

ዓመት፡ከሐረርጌ፡የላክ

አየሁ፡፡ደራጎን፡ዲጆቹ፡

ረርጌ፡ነገር፡ሁሉ፡በር

ግሞ፡ኟሬም፡እነግሬዋለ

ዘኅ፡አበድሬህ፡እኔ ደሆ

ለህ፡፡የኔ፡መሬ፡ሰውሬ

ጋራ፡እንነጋገራለን፡

በጥቅምት፡በ፳ቀን፡



፡ይሁዳ፡[illegible]ዴ፡ምኒልክ፡፡ሥዩመ፡
ገሥት፡ዘኢትዮጵያ፡—፡ይድረስ፡ከሙ
ይሁን፡፡በው፡ወር፡በ፳ተኛ፡፡በ፲፰፻፹፱
ከኛ፡ይኅደቢ፡ዩሬስፌኛ፡፡ቋሉንም፡ሁሉ፡
ወኮንኙ፡ፌኖና፡የሚመለስ፡ነውና፡የሐ
ሉ፡ኅቷመለክት፡ይሸላል፡፡ሰንገናኘ፡ይ
ሁ፡፡ለፌሬርጊ፡ሹሞችም፡በኔ፡ሰዎ፡ገን
ኝ፡እንደ፡ወረቀቱ፡ከደጀዝማች፡ቶቀበለ
ኝ፡ሰቃ፡ቀጋ፡ነገር፡ጣኝ፡ከሙሴ፡ኢልክ፡
፡፡ ፡—፡፡ ፡—፡፡ ፡—፡፡ ፡—፡፡
በእንጠጠ፡ከተማ፡ተጻፈ፡—፡—፡—፡፡

Il
gneu

Il
M
I
J
L
me
De
de
tu
je
au
pi

no

p
O

LETTRE DE MÉNÉLICK A RIMBAUD

(*Traduction du fac-simile ci-contre*) (*)

Sceau :

Il a vaincu, le lion de la Tribu de Juda. Menilek II, Elu du Seigneur, Roi des Rois d'Ethiopie.

Il a vaincu, le lion de la Tribu de Juda.
Menilek II, Elu du Seigneur, Roi des Rois d'Ethiopie
Parvienne à Monsieur Rimbaud.
Je t'adresse mon salut.

La lettre que tu m'as envoyée de Harar, le 4e mois, sixième jour, l'an 1889, m'est parvenue. Je l'ai lue en entier. Dedjaz Makonnen va rentrer en toute hâte. Il est chargé de régler toutes les affaires du Harar. Il vaut mieux que tu t'entendes avec lui. Si, d'ailleurs, il ne m'en parlait pas, je lui en parlerais. Si tu as prêté de l'argent en mon nom aux fonctionnaires de Harar, tu n'as qu'à montrer tes papiers au dedjazmatch, qui te payera.

Pour ce qui est du prix des marchandises de M. Savouré, nous en parlerons avec M. Ilg.

Le 5 teqemt (25 septembre). Ecrit dans la ville d'Entotto.

(*) Par M. C. Mondon-Vidailhet, conseiller d'Etat de S. M. l'Empereur d'Éthiopie, chargé du cours d'abyssin à l'Ecole des Langues Orientales vivantes.

INTRODUCTION

Dans ces lettres de Rimbaud à sa famille, on ne trouvera point de littérature, ou tant peu et si involontaire! A peine y rencontrera-t-on la trace des préoccupations scientifiques et industrieuses qui caractérisent l'époque d'évolution mentale à laquelle elles furent écrites. Point de drame intérieur complaisamment exposé, point de métadrame — dirait l'admirable Henry Bourgerel —; simplement, des relations d'aventures offertes avec négligence et feinte bonhomie, touchant l'existence matérielle et la prospérité pécuniaire, et des commissions.

De sorte que, bien que cette correspondance, dès mise par ordre de dates, forme un ensemble de lecture des plus mouvementés et des plus tragiques, l'on serait, à un point de vue, le point de vue psychologique, déçu; si l'on ne savait l'aptitude de l'âme complexe et formidable du poète des *Illuminations* et du *Bateau ivre* à se mettre, dans son

commerce avec les hommes, aussitôt à la portée des intelligences interlocutrices. Or, la principale destinataire de la plupart des épistoles, sa mère, est une personne de vertu propriétaire dont le cœur bat malgré soi vers l'argent et qui ne saurait, par tradition, avoir d'estime parfaite pour un homme pauvre vivant, fût-ce son fils, ce fils fût-il Arthur ; toute occupation n'apportant pas, à son vu et su, un gain, est méprisable ; elle se croit une catholique ferme, alors qu'elle n'est qu'une de ces cléricales intolérantes qui certainement dédaigneraient Jésus, au cas où celui-ci reviendrait parmi nous mener sa vie de dénûment fier et de révolte douce : caractères très communs et respectés en province, fruits de la morale bourgeoise, honnêtes gens qui, emmurés dans un étroit esprit d'égoïsme, ne s'aperçoivent pas qu'ils ruinent la religion chrétienne en s'en déclarant les inébranlables soutiens.

Mais, ceci connu, qu'il fallait, en dépit de tout, dire au seuil d'une publication de cette correspondance de Rimbaud, les lettres prennent dans le détail une couleur inquiétante, suggestive mieux que toute musique de phrases savamment rythmées ;

on sent que, pour ne point contrister et s'aliéner le correspondant en France dont il a besoin et qu'il aime en somme sous la sécheresse des témoignages d'affection, Rimbaud sacrifie ses soucis idéaux les plus pressants et impérieux, qu'il exagère des trivialités et va jusqu'à médire des gens l'employant avec loyauté ou l'aidant dans ses héroïques projets, gens pour lesquels il avait cependant une sincère amitié; — et cela est plein d'horreur.

Il n'y a que vers la fin du recueil, fin de sa vie, aux lettres adressées exclusivement à sa sœur, que le ton rétracté se modifie et s'abandonne un peu cordialement ; cela, parfois, devient même prolixe, — et c'est touchant et c'est navrant à un point extrême. Il est sur un lit d'hôpital, l'amoureux passionné de la santé active ! Amputé d'une jambe, il se débat contre l'immobilité et il ne parvient pas seulement à béquiller, le vagabond dans l'inconnu des forêts, des déserts et des mers, le marcheur inlassable à travers le monde entier ! En dépit de ses désespérés efforts pour s'en aller, il faut qu'il demeure, le passant surhumain : à moins qu'il ne se fasse porter mourant au chemin de fer, — et

c'est ce qu'il fait; c'est ce que, moribond, il fera encore !

Aux temps où, par notre étude sur sa vie, nous essayâmes de tracer cette figure extraordinaire, la bonne fortune ne nous était point encore advenue de lire Nietzsche. Depuis, grâce à M. Henri Albert, les vues de l'idéologue allemand sur la surhumanité nous sont connues; et, voici que quelque chose rappelant les visions d'*Une saison en Enfer* et de maintes *Illuminations* nous frappe, dans ces vues. En lisant des pages de *Zarathoustra* surtout et de l'*Antéchrist*, la parenté des deux génies nous apparaît, à ce point que nous avons la sensation d'une paternité de Rimbaud sur Nietzsche ; mais, encore qu'*Une saison en Enfer* soit de 1873 et que *Zarathoustra* soit de 1881-1885 — ceci, c'est-à-dire, de deux lustres postérieur à cela —, nous croyons, en y réfléchissant, que cette paternité n'est qu'une illusion de coïncidence: si Nietzsche avait eu l'occasion de lire un des rares exemplaires de l'opuscule de Rimbaud, sa droiture d'esprit nous en avertirait au cours de ses œuvres.

Toujours est-il que les réflexions métaphysiques du philosophe germanique se trouvent à l'état de cris parmi les chants du poète français (nous ne faisons pas de patriotisme, bien que Nietzsche lui-même y autoriserait), et qu'il n'est pas jusqu'au portrait fait par M. Henri Albert de la personnalité intellectuelle de Nietzsche qui ne ressemble à Rimbaud. « C'est le mérite — dit M. Albert — de certains grands esprits de donner dans leurs œuvres la formule la plus complète de leur époque... D'autres, au contraire, vivent à l'écart, loin des préoccupations de leur temps. Sans souci du présent, leur regard est fixé vers l'avenir. Chercheurs infatigables dans le domaine de la pensée (et de la vie, eût-il fallu ajouter), ils tracent à l'humanité sa voie. Ce sont les Héros. Que leur importe la gloire d'aujourd'hui ! Solitaires au milieu de la foule incompréhensive, ils sont assez grands pour projeter leur ombre dans le lointain, au delà des générations. Nietzsche est de ceux-là. »

Ce n'est point ici le lieu ni l'espace où opérer, par un examen minutieux, le rapprochement de ces deux penseurs nouveaux. Nous laissons d'ail-

leurs ce soin à des bonnes volontés plus versées dans les sciences de la sagesse. Faisons simplement observer que tandis que chez Nietzsche les idées sont peu à peu déduites, elles sont chez Rimbaud spontanément et précocement découvertes : l'un est poète, l'autre est philosophe. Remarquerons-nous au surplus que, aussitôt son idéal formulé, Rimbaud part pour l'agir, qu'il le réalise dans une certaine mesure et que ce fait de volonté le rend peut-être supérieur à Nietzsche ? S'il est grand d'établir la doctrine du surhomme, il est encore plus grand d'avoir tâché d'être, ayant au préalable imaginé, ce surhomme ; et les circonstances d'infortune qui ont empêché une pareille volonté de totalement aboutir ne peuvent que la faire admirer davantage. Il est convenu, en définitive, qu'à égalité de valeur respective un poète passe toujours un philosophe.

Le livre céans, que nous avons l'honneur d'ouvrir, ne contient pas de lettres antérieures au départ du poète pour l'action. La première est datée de Stuttgart, 1875 ; c'est, moins de deux années après la

publication d'*Une Saison en Enfer*, la date à laquelle Verlaine alla rejoindre son ami pour le ramener à la vie littéraire : on sait quel accueil fut fait au chantre de *Sagesse*. Puis, après un silence de quatre ans pendant lesquels Rimbaud a, par l'Europe et dans l'Océan indien, d'étranges aventures (1), c'est une lettre de Gênes ; que suivent, sans interruption considérable, des courriers d'Alexandrie, de Chypre, d'Aden, d'Harar, de Tadjourah, d'Antotto, du Caire, d'Aden encore, d'Harar encore, enfin de Marseille, — 1878 à 1891.

Durant cette dernière période d'une douzaine d'années, il est apparemment surveillant de travaux, employé de commerce, commerçant lui-même : car, sachant d'expérience combien la misère asservit, il veut s'assurer le pécule libérateur; mais les occupations qui l'absorbent en réalité sont l'étude et l'application des sciences de l'ingénieur, la pratique des idiomes orientaux, l'exploration, la colonisation. Il a été, dès ses dix-sept ans, le poète, le rêveur supérieur ; pour devenir le surhomme, il lui faut être à présent le savant et l'homme d'action supé-

(1) Voir *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, pages 104 à 125.

rieurs. Et le plus singulier dans le caractère de ces entreprises, c'est qu'elles vont sans orgueil, sans préoccupation de gloire. Rimbaud semble aimer la vie pour elle-même, et l'activité pour la joie immédiate qu'elle comporte; simplement, bonnement. Quel malheur que nous n'ayons pas les confidences profondes de son esprit à cette époque !

Son courage et son endurance étaient à ne pas croire. M. Jehan Soudan rapporte *de visu* que, sur les bords de la mer Rouge, il est célèbre et légendaire pour avoir, sans autre coiffure qu'une calotte turque, traversé sous l'Equateur une contrée du désert que les indigènes somalis n'osent point atteindre, parce que, disent-ils, la cervelle y bout, le crâne éclate, et que tous ceux qui s'y aventurent n'en reviennent.

Sa bienfaisance, quoique autoritaire, était, nous l'avons montré ailleurs, délicate et immense. De 1888 à 1891, sa factorerie d'Harar fut le lieu de rendez-vous, la bonne auberge gratuite des voyageurs, missionnaires ou autres, partis des autres continents pour venir opérer dans l'Afrique orientale.

La correspondance avec sa famille, correspondance qui d'ailleurs se fait plus rare à cette époque, ne nous fournit point de détails à ce sujet. Nous avons pu, en revanche, nous procurer quelques nouveaux renseignements aux sources les plus indéniables (1); et ces renseignements, destinés d'abord, dans notre esprit, à être incorporés à la biographie de Rimbaud pour une nouvelle édition, nous sommes heureux d'en faire dès maintenant part au pu-

(1) Nous disons *indéniables*, parce que l'on a voulu mettre en doute la ressemblance de notre portrait moral de Rimbaud explorateur, publié en un livre précédent. Faut-il que, pour notre garantie à ce sujet, nous ayons en outre l'immodestie de présenter la traduction littérale d'un passage d'une lettre de M. Ugo Ferrandi, explorateur italien, à M. Ch. Saglio, consul de France à Livourne? Sans que nous eussions l'honneur de le personnellement connaître, M. Saglio voulut bien, spontanément, nous faire communiquer cette lettre datée de Novare, 2 janvier 1898, et que, sans la malveillance, nous n'aurions jamais songé à employer comme pièce justificative :
« Tout d'abord, merci, mille fois merci, et pour le souvenir que vous avez conservé de moi et pour le don exquisément gentil d'un livre qui me remémore la vie mouvementée d'un cher ami dont j'ai toujours conservé le plus beau souvenir. Le livre de Berrichon sur Arthur Rimbaud, sans emphase, sans déclamation, est un beau livre et, ce qui est plus, véridique. Le caractère de Rimbaud, pour qui le connut de près, est signalé là avec une vérité surprenante... »
Cela n'est pas, insistons-y, de la critique littéraire complaisante. Pas plus qu'avec M. Saglio, jamais nous n'avions eu de rapports, même épistolaires, avec son correspondant. Disons enfin que M. Ugo Ferrandi connut beaucoup Rimbaud à Aden et à Harar et que, dans le même temps que Soleillet, il vécut avec lui la vie commune à Tadjourah.

blic. Ils aident à comprendre les lettres. Les voici.

★

Rouge, bâtie sur un long plateau et entourée d'épaisses murailles que flanquent des tours carrées, la ville de Harar, chef-lieu du gouvernement de la contrée du même nom, est, peut-être le sait-on, le centre d'une population de deux millions d'humains. Les habitations des quarante mille âmes, que pour sa part elle renferme, sont rondes ou carrées à terrasse, gallas ou arabes, et construites de moellons et de boue. Sur une grande place dominant la ville s'érige le minaret d'une mosquée, s'ouvre la vaste porte d'une caserne précédant le palais du gouverneur.

Dans certaine maison d'un étage se trouvant aussi sur cette place (la seule maison de style européen qui soit dans la cité et qui fut, ainsi que la mosquée, construite en 1876 par Raouf Pacha, conquérant égyptien de la contrée), Arthur Rimbaud, alors agent de M. Bardey, négociant d'Aden,

s'était déjà vu installé à Harar, dirigeant de là des expéditions commerciales au Somal et en pays galla. C'était en 1880 et en 1881.

Son installation de 1888 à 1891 était toute différente, et située autre part dans la ville : nous ne savons encore précisément où, ni quelle forme revêtait la maison, construite probablement par Rimbaud lui-même.

Donc, dans ces dernières années, cette maison constitua, en quelque sorte, un relais pour les explorateurs du Choa, de l'Abyssinie, du Soudan. On y rencontrait aussi, outre les serviteurs parmi lesquels il faut citer cet admirablement dévoué Djami qui sera légataire, des indigènes de toutes classes : chameliers, pasteurs, guerriers, dedjatchs, ras. Rimbaud y donnait jusqu'à des soirées ; soirées où, sous la lumière de bougies profusément semées aux parois murales et sur les meubles sommaires, des Grecs, des Italiens, des Français, des Allemands, des Anglais, des Russes, des Américains parvenaient, grâce au savoir linguistique de l'hôte, à s'entendre et à se divertir noblement entre eux aussi

bien qu'avec des Arabes, des Ethiopiens, des Gallas, des Somalis, des Dankalis. Et elles n'étaient, qu'on en soit assuré, pas le moins du monde tourdebabelesques, ces agapes pour lesquelles l'hôte, ennemi de l'alcool, n'employait aucun breuvage de communion ou de joie, de façon que l'harmonie régnante se dût exclusivement à la vertu dominatrice de son esprit charmeur! Parfois, organisés toujours par lui, poète réminiscent, des concerts de musique gallas s'y produisaient, alternant avec des chants amhariniens ou les accompagnant; et, comme bien on pense, c'était délicieusement étrange.

En ce temps-là, la colonie française d'Obock-Djibouti s'installait à peine. L'Anglais, par Aden et Zeilah, tenait le commerce de ces contrées. L'Italie, par Massaouah, cherchait bien à s'y porter; mais elle n'était point encore d'adresse à lutter contre l'Égypte même. Quant à Ménélick II, alors roi du Choa seulement, ce n'était en réalité qu'un trafiquant accapareur et peu scrupuleux de conscience commerciale, devant lequel on se voyait obligé d'être sur ses gardes. Néanmoins, ce plateau du Harar (dont Rimbaud fut peut-être le décisif pionnier)

étant riche par sa faune et sa flore, il y avait là à faire, comme on dit; et l'on y faisait. Aussi, de plus en plus, aux jours où le maître n'était pas en expédition, les soirées de la maison rimbaldienne se fréquentaient-elles avec plaisir et non sans grand profit. Indépendamment des familiers — comme M. Alfred Ilg, ingénieur suisse et ministre de Ménélick, comme M. Savouré, l'un des chefs de la Compagnie franco-africaine, comme ato Makonnen, gouverneur du Harar depuis la conquête sur les Egyptiens par le roi du Choa, — tous les commerçants et tous les géographes s'étant à cette époque fait un nom par l'exploration de l'Orient africain connurent l'hospitalité de la factorerie Rimbaud. Ils en gardent le spécial et cordial souvenir. C'est d'abord Jules Borelli, puis c'est Chefneux; c'est Ugo Ferrandi, recevant de l'hôte des notes précises sur la météorologie de Tadjourah; c'est Robecchi Brichetti, dont un livre récent parle des fameuses soirées; c'est le comte Téléki, diplomate autrichien; ce sont les Brémond; c'est Deschamps, Bidault de Glatigné, Rondani, Manoli, etc., etc...

Avec les façons, dit M. Savouré, du plus éton-

nant causeur qui se puisse rencontrer, Rimbaud, ne riant lui-même presque jamais, mais faisant à loisir se désopiler tout son monde, instruisait sur toutes sortes de choses, en s'en jouant, on eût dit. Il était bien quelquefois sarcastique terriblement; et là, comme jadis à Paris dans la vie littéraire, on ne comprit pas toujours que, sous ses sarcasmes, il était l'indulgence et la charité totales. Qu'importe, si son enseignement, subi quand même, a, du fait de ses disciples, produit, par la suite, des résultats élevés ? Ses leçons portaient particulièrement, dans ce milieu, sur la conduite à tenir par les Européens en pays nouveau, conduite qu'il avait inaugurée et tenait lui-même; à savoir, témoigne M. Bardey : mener à bien son entreprise commerciale ou autre tout en étant, et par cette entreprise même, utile aux indigènes.

Et les comptoirs du golfe d'Aden, où on l'avait vu, en 1886, instruisant des enfants noirs par la lecture et l'explication commentatrice du Coran, n'oubliaient point, eux non plus, qu'en Rimbaud se trouvait un conseiller sûr.

Pour suppléer, dans une certaine mesure, à la sécheresse des lettres à sa famille, il y aurait utilité, sans doute, à connaître la correspondance qu'il entretint avec ces comptoirs. Mais les négociants détenteurs de cette correspondance font la sourde oreille, dès qu'on leur en parle. Seul, M. Savouré est complaisant ; hélas, il n'a plus rien.

« Je me serais — nous écrit celui-ci d'Addis-Ababa — fait un plaisir et un devoir de vous les remettre (les lettres de Rimbaud); j'en avais en effet un volumineux dossier. Mais lorsque je suis rentré (en France), j'avais tout laissé au siège, à Djibouti, de la compagnie franco-africaine, que je représentais alors. Depuis deux ans que je suis de retour au Choa, ladite compagnie a liquidé et je n'ai rien pu retrouver. Je ne saurais vous dire ce que cela est devenu, et je crains fort que tout n'ait été détruit. Sans doute, vous avez fait la même demande qu'à moi à M. Tian ou à son associé, M. Riès (1). Je sais que ces messieurs avaient la plus grande estime pour M. Rimbaud, que ses lettres du Harar à cette

(1) Il fut en effet écrit à ces messieurs, qui ne daignèrent répondre.

maison étaient souvent relues, en raison de leur caractère original, choix d'expressions curieuses et disant beaucoup, tout en tournant tout au plus risible comique exprimé le plus sérieusement du monde... »

Ces sourds d'à-présent, les Tian et autres, ne se firent pourtant point faute d'utiliser les connaissances topographiques et ethnologiques d'Arthur Rimbaud, en se reposant sur lui, maintes fois, du soin de tracer les itinéraires, d'acheter leurs marchandises, d'organiser les caravanes et même de les diriger en personne! Mais, passons.

Aussi bien, du Caire, de Port-Saïd, de Beyrouth, lieux de recueillement des explorateurs de l'Afrique, on s'informait auprès de notre omniscient de l'état géographique et des mouvements politiques de l'Abyssinie, alors en pleine effervescence. Toujours très éclairé et très au courant, sur ces points encore, Rimbaud était volontiers de secours intellectuel envers ses correspondants scientifiques ; largement il leur dispensait ce qu'il possédait de renseignements, et il allait jusqu'à leur faire intimement

don de ses propres découvertes, jusqu'à leur livrer ses prévisions générales.

Ces lettres encore seraient d'un appoint considérable à celles du présent tome; mais, bien que les explorateurs semblent marquer envers la mémoire de Rimbaud un respect et une affection plus grands que ceux des négociants, nous n'avons pu, jusqu'à présent, arriver à en réunir un groupe appréciable. Toutefois, nous en offrirons une ici, parce qu'elle corrobore une part de ce que nous venons de dire et, aussi, parce qu'elle présente, dans un ordre de faits un peu spéciaux peut-être, l'intérêt le plus vif :

Harar, 25 février 1889.

Mon cher monsieur Borelli,

Comment vous portez-vous?

— Je reçois avec plaisir votre lettre du Caire, 12 janvier.

Merci mille fois de ce que vous avez pu dire et faire pour moi dans notre colonie. Malheureusement il y a toujours je ne sais quoi qui détourne complètement les Issas de notre Djibouti : la difficulté de la route de Biokaboba à Djibouti (car on ne peut aller d'ici à Ambos, trop voi-

sin de Zeilah, pour côtoyer ensuite jusqu'à Djibouti!), le manque d'installation commerciale à Djibouti et même d'organisation politique, le défaut de communications maritimes de Djibouti avec Aden et, surtout, la question suivante: comment les produits arrivant à Djibouti seront-ils traités à Aden? (car il n'y a pas à Obock d'installation pour la manutention de nos marchandises).

De Djibouti pour le Harar on trouve assez facilement des chameaux, et la franchise des marchandises compense, et au delà, l'excédent de frais en loyers de ces animaux. Ainsi nous avons reçu par Djibouti les 250 chameaux de M. Savouré, de qui l'entreprise a finalement réussi : il est entré ici quelques semaines après vous, avec le monsieur son associé. Le dedjatch Mékonène (1) est reparti d'ici pour le Choa le 9 novembre 1888, et M. Savouré est monté à Ankobeur par le Hérer huit jours après le départ de Mékonène par les Itous. M. Savouré logeait ici chez moi; il m'avait même laissé en dépôt une vingtaine de chameaux de marchandises, que je lui ai adressés au Choa, il y a une quinzaine, par la route de Hérer. J'ai procuration de toucher pour lui à la caisse du Harar une cinquantaine de mille thalaris pour le compte de ses fusils, car il paraît qu'il n'a pas reçu grand'-chose du roi Ménélick. En tous cas, son associé descend de Farré pour Zeilah fin mars, avec leur première cara-

(1) Makonnen, actuellement ras.

vane de retour. M. Pino se rend à la côte par cette occasion.

Vous devez savoir que M. Brémond est arrivé à Obock-Djibouti. Je ne sais ce qu'il veut entreprendre. Enfin il a un associé voyageant avec lui. Je n'ai pas reçu de lettres de lui depuis son départ de Marseille; mais j'attends personnellement un courrier de Djibouti.

M. Ilg est arrivé ici, de Zeilah, fin décembre 1888, avec une quarantaine de chameaux d'engins destinés au roi. Il est resté chez moi un mois et demi environ : on ne lui trouvait point de chameaux, notre administration actuelle est fort débile et les Gallas n'obéissent guère. Enfin il a pu charger sa caravane et est parti le 5 février pour le Choa, viâ Hérer. Il doit être à l'Hawache à présent. — Les deux autres Suisses sont à l'attendre.

Nos choums sont Ato Tesamma, Ato Mikael et le gragnazmatche Banti. Le mouslénié, qui fait rentrer l'impôt, est l'émir Abdullahi. Nous n'avons jamais été aussi tranquilles, et nous ne sommes nullement touchés des soi-disant convulsions politiques de l'Abyssinie. — Notre garnison est d'environ mille remingtons.

Naturellement, depuis la retraite de Mékonène, qui a été suivie de celle du dedjatch Bécha de Boroma et même de celle de Waldé Gabriel du Tchertcher, cette route nous est complètement fermée. — Nous ne recevons plus de maggadiés depuis longtemps.

Nous ne recevons d'ailleurs guère de courriers que

3.

ceux de M. Savouré, quoique le roi envoie quelques ordres aux choums d'ici et que Mékonène continue à adresser aussi ses ordres aux dits choums, comme s'il était présent, quoiqu'il ne soit pas sûr qu'il sera renommé gouverneur ici, où il a laissé de fortes dettes.

Enfin, par le dernier courrier on nous annonçait que, la situation semblant calmée au Choa, le dedjatch Waldé Gabriel retournait réoccuper le Tchertcher : ce serait pour nous la réouverture des relations commerciales avec le Choa.

Quant à ce qui s'est passé au Choa, vous devez le savoir. L'empereur avait détrôné Tékla Haïmanante du Godjam pour mettre à sa place Ras Mickael, je crois. L'ancien roi du Godjam se révolta, chassa son remplaçant, battit les gens de l'empereur; d'où mise en marche d'Ato Joannès (1), son entrée au Godjam, qu'il ravagea terriblement et où il est toujours. On ne sait encore si la paix est faite avec Tékla Haïmanante.

Ato Joannès avait de nombreux griefs contre Ménélick. Celui-ci refusait de livrer un certain nombre de déserteurs qui avaient cherché asile chez lui. On dit même qu'il avait prêté un millier de fusils au roi du Godjam. L'empereur était aussi très mécontent des intrigues, vraies ou non, de Ménélick avec les Italiens. Enfin les relations des deux souverains s'étaient fort envenimées, et on a

(1) Le négus Jean. *Ato* signifie monsieur ou seigneur.

craint, et on craint toujours que Joannès ne passe l'Abbaï pour tomber sur le roi du Choa.

C'est dans l'appréhension de cette invasion que Ménélick a fait abandonner tous les commandements extérieurs pour concentrer toutes les troupes au Choa et particulièrement sur la route de Godjam. Le Ras Govana, le Ras Darghi gardent encore à présent le passage de l'Abbaï; on dit même qu'ils ont déjà eu à repousser une tentative de passage des troupes de l'empereur. Quant à Mékonène, il était allé jusqu'au Djimma, dont le malheureux roi avait déjà payé le guibeur (1) à un détachement de troupes de Joannès passé par l'ouest. L'abba Cori a payé un deuxième guibeur à Ménélick.

L'aboune Mathios, un tas d'autres personnages, intercèdent pour la paix entre les deux rois. On dit que Ménélick, très vexé, refuse de se concilier. Mais peu à peu le différend, croit-on, s'apaisera. La crainte des Derviches retient l'empereur; et quant à Ménélick, qui a caché au diable toutes ses richesses, vous savez qu'il est trop prudent pour jouer un coup si dangereux. Il est toujours à Entotto. On nous le représente bien tranquille.

Le 25 janvier 1889 est entré à Ankobeur Antonelli avec ses 5,000 fusils et quelques millions de cartouches Vetterli, qu'il devait livrer, je crois, il y a longtemps. Il paraît qu'il a rapporté une quantité de thalaris. — On dit

(1) L'impôt de vivres.

que tout cela est en cadeau! Je crois bien plutôt à une simple affaire commerciale.

Les assistants du comte, Traversi, Ragazzi, etc., sont toujours dans la même position au Choa.

On nous annonce encore que le sieur Viscardi est débarqué à Assab avec une nouvelle cargaison de tuyaux remingtons.

Le gouvernement italien a aussi envoyé ici le docteur Nerazzini (que de docteurs diplomates!) en séjour, comme relais de poste d'Antonelli.

Nous avons eu, il y a quelques jours, la visite du comte Téléki, qui a fait un important voyage dans les régions inexplorées au N.-O. du Kénia : il dit avoir pénétré jusqu'à dix jours sud du Kaffa. Il nous répète ce que vous dites du cours du Djibié, c'est-à-dire que ce fleuve, au lieu d'aller à l'Océan Indien, se jette dans un grand lac vers le S.-O. Selon lui, le Sambourou des cartes n'existe pas.

Le comte Téléki repart pour Zeilah. Le deuil du prince Rodolphe le rappelle en Autriche.

— Je dis bonjour à Bidault de votre part. Il vous salue avec empressement. Il n'a pas encore pu placer sa collection de photographies du pays, qui est à présent complète. On ne l'a pas rappelé au Choa, ni ailleurs, et il vit toujours dans la contemplation.

Disposez de moi pour ce dont vous pourriez avoir

besoin dans ces parages, et croyez-moi votre dévoué.

RIMBAUD,
Aux soins de monsieur Tian, Aden.

On croirait, en fin de compte, qu'une ligue s'est formée, ligue instinctive et fatale des médiocres contre les supérieurs, pour étouffer la pensée et taire les grandes actions de cet archétype d'homme, de ce héros moderne qu'a été Rimbaud. S'en fût-il plaint lui-même, lui qui brûla l'édition d'*Une Saison en Enfer*, aussitôt la publication?

Au Harar, de même qu'en Aden, il occupait ses loisirs de solitude dans l'étude opiniâtre du Coran et à la rédaction d'ouvrages qui, plutôt scientifiques, doivent concerner ses explorations. Voilà qui serait le commentaire rêvé au présent recueil de lettres! Nous n'avons pu, hélas! retrouver, non plus, ces précieuses choses confiées en dépôt. Faut-il désespérer? Non; car trop de gens ayant vécu près de Rimbaud en Afrique et en Asie savent qu'elles existent, et les dépositaires, s'ils n'ont rien détruit (détruire serait criminel devant la loi an-

glaise et la loi espagnole auxquelles ils ressortissent), auraient intérêt personnel à les restituer.

En attendant, voici les quelques notes prises au jour le jour par Rimbaud, durant son si douloureux dernier trajet d'Harar à Zeilah. Nous les avons découvertes parmi les quelques papiers rapportés par lui en France. Elles sont tracées au crayon, d'une main souffrante, sur du papier à lettres quelconque et figurent l'esquisse d'un commentaire à la lettre CIV :

I

Mardi 7 avril. — Départ de Harar à 6 heures du matin. Arrivée à Degadallalah, 9 heures 1/2. Marécage à Egon. Haut-Egon, midi. Egon à Ballaoua-fort, 3 h. Descente d'Egon à Ballaoua très pénible pour les porteurs, qui s'écrasent à chaque caillou, et pour moi, qui manque à chaque minute de chavirer. La civière est déjà à moitié disloquée et les gens complètement rendus. J'essaie de monter à mulet, la jambe malade attachée au cou du mulet ; je suis obligé de descendre au bout de quelques minutes et de me remettre en la civière qui était déjà restée un kilomètre en arrière. Arrivée à Ballaoua. Il pleut.

Vent furieux toute la nuit, que je passe sous la tente.

2

Mercredi 8. — Levés de Ballaoua à 6 h. 1/2. Entrée à Gueldessey à 10 h. 1/2. Les porteurs se mettent au courant, et il n'y a plus à souffrir qu'à la descente de Ballaoua. Orage à 4 h. à Gueldessey.

La nuit, rosée très abondante et froide.

3

Jeudi 9. — Partis à 7 h. du matin. Arrivée à Grasley à 9 h. 1/2. Resté à attendre l'abban et les chameaux en arrière. Déjeuner. Levés à 1 h.. Arrivée à Boussa à 5 h. 1/2. Impossible de passer la rivière. Campé avec M. Donald, sa femme et deux enfants.

4

Vendredi 10. — Pluie. Impossible de se lever avant 11 h.. Les chameaux refusent de charger. La civière part quand même et arrive à Vodji par la pluie, à 2 h.. Toute la soirée et toute la nuit nous attendons les chameaux, qui ne viennent pas.

Il pleut 16 heures de suite, et nous n'avons ni vivres ni tente. Je passe ce temps sous une peau abyssine.

5

Le *Samedi 11*, à 6 h., j'envoie huit hommes à la recherche des chameaux et reste avec les autres à atten-

dre à Vodji. Les chameaux arrivent à 4 h. de l'après midi, et nous mangeons après 30 heures de jeûne complet dont 16 heures passées à découvert sous la pluie.

6

Dimanche 12.— Partis de Vodji à 6 h.. Passé à Cotto à 8 h. 1/2. Halte à la rivière de Dalahmaley, 10 h. 40. Relevés à 2 h.. Campé à Dalahmaley à 4 h. 1/2.

7

Lundi 13. — Levés à 5 h. 1/2. Arrivée à Biokabouba à 9 h.. Campé.

8

Mardi 14. — Levés à 5 h. 1/2. Les porteurs marchent très mal. A 9 h. 1/2, halte à Arrouina. On me jette par terre à l'arrivée. J'impose 4 thalaris d'amende : Mouned-Souyn 1 thaler, Abdulahé 1 thaler, Abdulah 1 thaler, Baker 1 thaler. Arrivée à Samado à 5 h. 1/2.

9

Mercredi 15. — Levés à 6 h.. Arrivée à Lasman à 10 h.. Relevés à 2 h. 1/2. Arrivée à Kombavoren à 6 h. 1/2.

10

Jeudi 16. — Levés à 5 h. 1/2. Passé à Ensa. Halte à Doudouhassa à 9 h.. Trouvé là 10 1/2 das 1 r.. Levés à

2 h. Dadap, 6 h. 1/4. Trouvé 5 1/2 chx 22 das 11 peaux : Adaouli.

II

Vendredi 17. — Levés de Dadap à 9 h. 1/2. Arrivée à Warambot à 4 h. 1/2.

★

Faut-il dire que, de même qu'il avait été, selon l'expression si caractéristique de Verlaine, un poète maudit parce qu'absolu, Arthur Rimbaud fut un explorateur et un colonisateur maudits parce qu'absolus? Craignons en tout cas que, sous ce dernier aspect de son altière personnalité, il ne demeure, par les Français surtout, longtemps incompris.

On parle cependant, aujourd'hui, beaucoup de ces questions d'exploration et de colonisation. L'on en parlerait davantage, certes, et elles seraient à la mode, elles tiendraient la première place dans l'actualité, si ce ténébreux roman qu'est l'affaire Dreyfus, avec ses surprises politiques et les sourdes palpitations de ses aléas processifs, n'occupait, n'obsédait la cervelle et le cœur des hommes susceptibles de

s'intéresse … eur des … les généraux sur le pays et le … marque le plus puissant … pourtant, … vient de donner une preuve … cement.

Au risque de nous répéter, parce que … regardant l'avenir il faut parler au temps présent, parce que précisément, sous le rapport des … questions, cette affaire Dreyfus a fait surgir en … pularité une gloire suspecte, nous voudrions, par la fin de cette introduction, essayer de montrer au moyen d'un bref parallèle la supériorité du Rimbaud des lettres qu'on va lire sur le commandant Mar-… il Cesera montrer du même coup qu'en matière … aires, comme d'ailleurs en toute autre matière … et de progrès, l'initiative individuelle est … aux missions et aux soumissions ; que … c'est-à-dire, surpassent de beaucoup, … siques et moraux, les résultats … gouvernements, lesquels gouver-… que les exécuteurs des … droit exclu-

che,
jette,
Mounc
1 thaler,

Mercredi 15. … 10 h.. Relevés à 6 h. 1/2.

Jeudi 16. — Levés à 5 h. Doudouhassa à 9 h.. Trouvé là …

sive considération [illegible]
geable pour nous [illegible]
pour que [illegible]
nement sur la [illegible]
être va-t-on [illegible]
forcenée d'un [illegible]
niser? Il n'importe [illegible]
écrites et les discours de M. [illegible]
représentent pas [illegible]
de langage [illegible]
nous chaloir les [illegible]
disciples. Il n'y a point [illegible]
mot coloniser est [illegible]
signification d'une [illegible]
port avec le chauvinisme [illegible]
intérêt et tout profit [illegible]
n'a eu qu'à perdre de [illegible]
[illegible] contact de l'esprit militaire [illegible]
dans ses habitants [illegible]
[illegible]

s'intéresser sereinement aux idées générales sur la paix et le bonheur des peuples : idées auxquelles, pourtant, le monarque le plus puissant d'Europe vient de donner une preuve retentissante d'acquiescement.

Au risque de nous répéter, parce que tout en regardant l'avenir il faut parler au temps présent, parce que précisément, sous le rapport des dites questions, cette affaire Dreyfus a fait surgir en popularité une gloire suspecte, nous voudrions, pour la fin de cette introduction, essayer de montrer au moyen d'un bref parallèle la supériorité du Rimbaud des lettres qu'on va lire sur le commandant Marchand. Ce sera montrer du même coup qu'en matière de colonies, comme d'ailleurs en toute autre matière d'industrie et de progrès, l'initiative individuelle est supérieure aux missions et aux soumissions ; que ses résultats, c'est-à-dire, surpassent de beaucoup, en profits économiques et moraux, les résultats obtenus par les gouvernements, lesquels gouvernements ne sont, en réalité, que les exécuteurs des volontés de la masse votante.

Bien entendu, l'au-fond égoïste et sans droit exclu-

sive considération de patriotisme, sue déjà négligeable pour nous, sera reléguée à son plan inférieur pour que préside le généreux et seul digne raisonnement sur la civilisation. En procédant ainsi, peut-être va-t-on froisser le sens que prend, en l'âme forcenée d'un moderne nationaliste, le verbe coloniser? Il n'importe, ou tant pis! Au fait, les œuvres écrites et les discours de M. Paul Déroulède ne représentent pas, que nous sachions, des modèles de langage propre, et, par conséquent, peu doivent nous chaloir les logomachies bourbeuses de ses disciples. Il n'y a point de notre faute, enfin, si ce mot coloniser est nativement et doit demeurer la signification d'une vertu nette et sans aucun rapport avec le chauvinisme, vertu méritant tout sérieux intérêt et tout profond respect, vertu qui toujours n'a eu qu'à perdre de sa pureté, de son honneur, au contact de l'esprit militaire. Coloniser veut dire cultiver, dans ses habitants comme dans ses terrains, une contrée; cela ne veut pas dire se l'approprier par le meurtre, pour la ruiner après par la déprédation. Faire produire à un pays inculte des choses utiles d'abord au bonheur des humains qui

l'habitent, voilà un but noble ; le conquérir par les armes, ce pays, y planter un drapeau, y installer une administration parasitaire entretenue à frais énormes par et pour la seule gloriole d'une métropole, c'est de la folie barbare et c'est de la honte, c'est du ridicule monstrueux ! (1)

Le colon, pris comme entité et qu'il appartienne à la catégorie des hommes libres ou qu'il compte parmi les missionnaires, doit commencer par être explorateur, cela est évident: avant de s'établir en pays nouveau, ne faut-il pas découvrir ce pays ? Dans l'exploration aussi, afin de vaincre les obstacles et de faire face heureuse aux dangers, il y a deux façons de se conduire : la façon belliqueuse, qui est le plus souvent collective, et la façon pacifique, qui est de préférence individuelle. Eh bien, il ne semble pas que la pénétration armée soit la moins périlleuse ni la plus courageuse. Elle suscite, en effet, chez les indigènes à acquérir, des sentiments rien moins que confiants et peu propices à la soumission cordiale ; sentiments logiques de terreur,

(1) Ces lignes étaient écrites bien avant que se révélassent les faits de la mission Voulet-Chanoine, cette effroyable, cette excessive illustration de nos dires.

faisant à ces malheureux déserter leurs terres natales qui, par le fait, s'annulent au point de vue de la colonisation et ne présentent au nouvel occupant que des perspectives de famine et de retour offensif des expropriés. Tandis que la pénétration pacifique, elle, pourvu que l'explorateur sache se familiariser avec les mœurs des indigènes et parler leur langage, est bien plus pratique; quoiqu'il y faille employer un courage nu et une patience perspicace dont peu de civilisés ont les nerfs capables; et les fins sont nutritives et belles auxquelles, par elle, on doit arriver, quasi nécessairement.

Emises ces réflexions qui devraient être des lieux communs, sans tenir compte des théories hybrides de M. Gabriel Bonvalot, à la remorque desquelles s'est attelé le normalisme de M. Jules Lemaître, venons à notre parallèle.

Rimbaud et Marchand sont, pour parler le style des spécialistes, deux « coloniaux ».

Le premier explora et colonisa de sa propre initiative, sans autre encouragement ni ressources que son vouloir de liberté et de charité. Le second

travailla aux gages et pour le compte du gouvernement français représenté en Afrique par M. Liotard, commissaire de la République chargé « d'assurer l'occupation et la défense des régions que la convention franco-anglaise nous a reconnue », dit au *Livre Jaune* M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères.

Sous le rapport du goût de l'aventure et de l'aptitude physique à sonder les territoires inconnus, mettons que l'un l'autre s'égalaient. Il est possible, concédons, que Rimbaud dans la situation du commandant Marchand n'eût pas mieux abouti que celui-ci; de même qu'il est supposable, à la rigueur, que Marchand eût accompli, en lieu et place de Rimbaud, ce qu'a accompli Rimbaud. Les faits n'en demeurent pas moins, qui nous semblent démontrer la supériorité de l'action civilisatrice isolée du déserteur de l'armée hollandaise sur l'action politique en troupe du fidèle officier de l'armée française.

On va voir, d'ailleurs, si ces deux hommes, comparables peut-être au point de vue de l'énergie corporelle, se pourraient comparer au point de vue de

l'intelligence, cette force, invincible, lorsqu'elle se mêle d'agir.

Après avoir été — notez-le, s'il vous plaît, M. Jules Lemaître! — un fort en thème de l'enseignement classique, un lauréat des concours académiques, Arthur Rimbaud, ce poète si précocement génial, cet idéologue de dix-sept ans, ce précurseur de Nietzsche, voulut parcourir le monde. Il était mû, d'évidence, par l'impérieux besoin d'épanouir son individu dans des œuvres immensément matérielles et progressives. A mesure qu'il marcha à travers les différentes nations d'Europe, dans ces villes dont il avait rêvé la transformation féerique, son cerveau, aidé, sans nul doute, par la possession des langues mortes, se rendit propriétaire de chaque idiome vivant. Il allait, sait-on bien, presque toujours à pied, seul et dénué de pécule. En 1880, lorsqu'il arriva à Aden, aussi complètement que sa langue maternelle, dont il restera l'un des maîtres, il savait l'anglais, l'allemand, le néerlandais, le russe, le suédois, l'espagnol, l'italien, toutes les langues occidentales. Profitant de son

séjour dans un emploi relativement sédentaire trouvé en cet Aden, il s'assimila vite, en même temps que l'arabe et divers idiomes orientaux, les connaissances théoriques et pratiques de l'ingénieur; puis il partit, tout seul toujours, pour aller explorer l'Afrique. Dans *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, nous avons indiqué ce que furent ses explorations et ses colonisations au Harar et au Choa, nous avons montré comment, sans autres satellites que ses manières d'être, condescendantes à point, d'homme supérieur, il parvint à se faire respecter, voire à se faire adorer de peuplades sauvages jusqu'alors redoutées des voyageurs et auxquelles il enseignait l'industrie et la dignité. On voudra s'y reporter. Disons ici seulement que cela devait être de conséquences incalculablement heureuses pour la civilisation.

Quant à Marchand, nous ne voyons pas — ô M. Gabriel Bonvalot! — qu'il ait fait ses humanités; ce seraient plutôt les cours modernes de l'école régimentaire, venant compléter une modeste instruction primaire, qui ont, la soumission aux chefs aidant, fait de cet engagé volontaire dans l'armée un

officier d'infanterie de marine susceptible d'assumer une expédition coloniale. A la tête d'une troupe armée de fusils Lebel et sur l'ordre du ministre des colonies, il partit pour l'Afrique : sa mission avait pour objet la relève des soldats libérés et, subséquemment, la défense des possessions françaises administrées par le commissaire de la République au Congo. Comme ce Marchand est, nous dit-on, un officier actif et aventureux, son zèle conquérant et patriotique lui fit descendre le Bahr-el-Gazal, au long duquel il laissa des « postes d'occupation », et ainsi parvenir jusqu'au Nil, à Fashoda dominée par les Mahdistes. Il paraît qu'aussitôt entré dans cette ville du Soudan, il fut attaqué par une flotille derviche, qu'il repoussa. Puis, croyant allègrement le fait de cette victoriette libérateur pour les Shilluks de la tyrannie des derviches, il aurait cru pouvoir, sans connaître la langue du pays ni même avoir d'interprète, conclure avec le Grand Meck un traité aux termes duquel celui-ci plaçait ses sujets (ce sont les propres expressions de M. Marchand consignées au *Livre jaune*) sous la protection de la France. Personne, à cette heure, n'ignore ce que de tout cela il

advint. Une expédition anglo-égyptienne, commandée par le sirdar Kitchener, reconquérait le Soudan sur les Mahdistes ; après la prise de Khartoum, remontant le Nil pour l'occupation, elle rencontra les couleurs françaises à Fashoda ; et ce fut, entre la république de France et le royaume de l'Angleterre, un conflit diplomatique ayant pour premier résultat l'ordre donné au commandant Marchand de quitter le pays des Shilluks et de réintégrer la métropole du sien, où l'imbécillité dangereuse et mécontente lui préparait une apothéose.

Par cet exposé schématique des faits les concernant respectivement, on découvre déjà la différence essentielle qui sépare les deux personnalités et permet de les choisir comme types opposés d'agents de colonisation.

Jugeant sur les apparences, on eût cru que celui devant accomplir la plus décisive besogne était l'officier, non le poète maudit. Il en a été cependant tout au contraire de ce préjugé ; et cela, point seulement parce que Marchand, moins instruit que Rimbaud, était aussi moins libre, mais encore parce qu'il

était armé et conducteur d'une troupe meurtrière, que le sort des territoires explorés ne l'intéressait autrement que comme une conquête nationale, qu'il agissait en un mot patriotiquement et selon des vœux politiques. Car, surtout en France où l'esprit d'initiative manque presque toujours aux individus appelés à gérer les nouvelles acquisitions de territoire, la politique coloniale est l'ennemie de la colonisation. (Il y a ci-après quelques mots de Rimbaud là-dessus, lettre LXVI.)

Donc, le fruit des exploits du commandant Marchand a été ce qu'il devait être : nul, sinon funeste, pour les pays où ces exploits se sont accomplis. Quant au gouvernement français mandant, il s'est avec raison estimé heureux de n'avoir point, en conséquence de l'occupation de Fashoda, une guerre navale avec l'Angleterre. Le Grand Meck nie avoir conclu un traité avec des Français, et — cela devient comique — comme Marchand n'avait même pas, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'interprète avec soi et que ses soldats ne sortaient point des bâtiments égyptiens les abritant, les Shilluks n'auraient pu savoir avec qui précisément ils avaient

affaire, si c'était avec des Egyptiens ou si c'était avec des Anglais...

Tandis que l'œuvre de Rimbaud, elle, fructifie chaque jour plus, là-bas, en Ethiopie.

Ainsi, dans le même temps que couraient les nouvelles sur Fashoda, les bruits ont couru d'une guerre de Ménélick contre le ras Mangacha, gouverneur de l'Erythrée. Les journaux de Paris racontaient, et ce ne peut être inexact pour qui est au courant un peu des choses de l'Afrique orientale, que les dissentiments survenus entre l'empereur d'Abyssinie et son féal, le ras du Tigré, ont été fomentés par l'impératrice Taïtou elle-même. La haine profonde et instinctive de celle-ci pour l'Européen ne verrait pas sans dépit des chemins de fer et autres manifestations de civilisation se produire dans ses états, sous l'encouragement et la protection de son tout puissant mari; issue de la cour du négus Jean (1), prédécesseur de Ménélick II, elle voudrait réagir et elle aurait trouvé un auxiliaire tout prêt dans le ras Mangacha, fils du

(1) Mort en 1888. Voir à ce sujet la lettre XCVI, ci-après.

dit négus Jean et son héritier légitime ; il paraît même que la cause de l'impératrice serait embrassée par la plupart des ras éthiopiens et que, seul à peu près, Makonnen du Harar tiendrait fermement pour Ménélick et marcherait décidément avec lui. Or, le parti de la civilisation en Ethiopie est, nous le savons, la création d'Arthur Rimbaud, dont l'influence, de 1888 à 1891, fut, malgré les tracasseries de Taïtou, prépondérante sur Ménélick et surtout sur son conseiller, le ras Makonnen. En dépit des menées des partisans adverses, il ne se pourrait évidemment qu'un retour à la barbarie désormais eût lieu de la part de ces nègres capables, grâce aussi en partie à Rimbaud, de lutter contre les envahissements des armées européennes. Mais il faut que l'enseignement rimbaldien, religieusement suivi par, entre autres, le disciple Alfred Ilg, ministre du négus et concessionnaire des chemins de fer éthiopiens, demeure le credo des colons abyssins, et qu'il continue ainsi à organiser du bonheur pour ces peuples d'Afrique s'élevant peu à peu à une hauteur de mœurs qui pourrait en faire, dans l'avenir, des modèles de l'homme social...

Et voilà quelle aura été la fructification des gestes pacifiques d'un passant solitaire, obligé déjà de s'assurer pour lui-même, ce qui l'ennuie, les moyens de l'existence matérielle.

Vivant, il n'en escomptait nulle gloire, nulle gloriole; jamais. Les lettres qu'on va lire l'attestent. Il semblait plutôt mécontent de ne pas faire mieux et davantage, vite; afin de pouvoir aller ailleurs, toujours ailleurs.

En vérité, une histoire humaine de la civilisation (ah, l'histoire !) pourra-t-elle, à côté de la mémoire aujourd'hui silencieuse de Rimbaud, évoquer celle du nom maintenant si tapageur de Marchand, ce missionnaire inconscient de maladroites convoitises patriotiques ?

1898-1899.

PATERNE BERRICHON.

LETTRES

DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD

I

17 mars 1875.

Mes chers parents,

Je n'ai pas voulu écrire avant d'avoir une nouvelle adresse. Aujourd'hui j'accuse réception de votre dernier envoi, de 50 francs. Et voici le modèle de suscription des lettres à mon adresse :

Wurtemberg

MONSIEUR ARTHUR RIMBAUD
2, MARIEN STRASSE, 3 TR,
STUTTGART.

« 3 tr » signifie 3e étage. J'ai là une très grande chambre, fort bien meublée, au centre de la ville, pour 10 florins, c'est-à-dire 21 francs 50 c., le serviee compris : et on m'offre la pension pour 60 francs

par mois: je n'en ai pas besoin d'ailleurs, c'est toujours tricherie et assujettissement, ces petites combinaisons, quelque économiques qu'elles paraissent. Je m'en vais donc tâcher d'aller jusqu'au 15 avril avec ce qui me reste (encore cinquante francs), parce que j'aurai encore besoin d'avances à cette date-là: car, ou je dois rester encore un mois pour me mettre bien en train, ou j'aurai fait des annonces pour des placements dont la poursuite (le voyage, par ex.) demandera quelque argent.

J'espère que tu trouves cela modéré et raisonnable. Je tâche de m'infiltrer les manières d'ici par tous les moyens possibles, je tâche de me renseigner; quoiqu'on ait réellement à souffrir de leur genre. Je salue l'armée (1), j'espère que Vitalie et Isabelle vont bien; je prie que l'on m'avertisse si l'on désire quelque chose d'ici, et suis votre dévoué

A. RIMBAUD

II

Gênes, le 17 novembre 1878.

Chers amis,

J'arrive ce matin à Gênes, et reçois vos lettres.

(1) Par ce mot *armée* il désigne son frère Frédéric, qui accomplissait alors son service militaire.

Un passage pour l'Égypte se paie en or; de sorte qu'il n'y a aucun bénéfice. Je pars lundi 19 à 9 heures du soir. On arrive à la fin du mois.

Quant à la façon dont je suis arrivé ici, elle a été accidentée et rafraîchie de temps en temps par la saison. Sur la ligne droite des Ardennes en Suisse, voulant rejoindre, de Remiremont, la correspondance allemande à Wesserling, il m'a fallu passer les Vosges : d'abord, en diligence; puis, à pied, aucune diligence ne pouvant plus circuler dans cinquante centimètres de neige en moyenne et par une tourmente signalée. Mais l'exploit prévu était le passage du Gothard, qu'on n'accomplit plus en voiture à cette saison et que je ne pouvais, par conséquent, faire en voiture.

A Altorf, à la pointe méridionale du lac des Quatre-Cantons, qu'on a côtoyé en vapeur, commence la route du Gothard. A Amsteg, à une quinzaine de kilomètres d'Altorf, la route commence à grimper et à tourner selon le caractère alpestre. Plus de vallées; on ne fait plus que dominer les précipices, par-dessus les bornes décamétriques de la route. Avant d'arriver à Andermatt, on passe un endroit d'une horreur remarquable, dit le Pont-du-Diable, — moins beau pourtant que la Viâ Mala du

Splügen que vous avez en gravure. A Gœschenen, un village devenu bourg par l'affluence des ouvriers, on voit au fond de la gorge l'ouverture du fameux tunnel, les ateliers et les cantines de l'entreprise. D'ailleurs, tout ce pays d'aspect si féroce est fort travaillé et travaillant. Si l'on ne voit pas de batteuses à vapeur dans la gorge, on entend un peu partout la scie et la pioche sur la hauteur invisible. Il va sans dire que l'industrie du pays se montre surtout en morceaux de bois. Il y a beaucoup de fouilles minières. Les aubergistes vous offrent des spécimens minéraux plus ou moins curieux que le diable, dit-on, vient acheter au sommet des collines et va revendre en ville.

Puis commence la vraie montée, à Hospital, je crois : d'abord, presque une escalade par les traverses ; puis, des plateaux ou simplement la route des voitures. Car il faut bien se figurer que l'on ne peut suivre tout le temps celle-ci qui ne monte qu'en zigzags ou terrasses fort douces, ce qui demanderait un temps infini quand il n'y a à pic que 4900 d'élévation pour chaque face, et même moins de 4900, vu l'élévation du voisinage. On ne monte non plus à pic, on suit des montées habituelles, sinon frayées. Les gens non accoutumés au spectacle des

montagnes apprennent ainsi qu'une montagne peut avoir des pics, mais qu'un pic n'est pas la montagne. Le sommet du Gothard a donc plusieurs kilomètres de superficie.

La route, qui n'a guère que six mètres de largeur, est comblée tout du long, à droite, par une chute de neige de près de deux mètres de hauteur, qui, à chaque instant, allonge sur la route une barre d'un mètre de haut qu'il faut fendre sous une atroce tourmente de grésil. Voici : plus une ombre dessus, dessous ni autour, quoique nous soyons entourés d'objets énormes ; plus de route, de précipice, de gorge, ni de ciel : rien que du blanc à songer, à toucher, à voir ou ne pas voir, car impossible de lever les yeux de l'embêtement blanc qu'on croit être le milieu du sentier, impossible de lever le nez à une bise aussi carabinante, les cils et la moustache en stalactites, l'oreille déchirée, le cou gonflé ! Sans l'ombre qu'on est soi-même et sans les poteaux du télégraphe, qui suivent la route supposée, on serait aussi embarrassé qu'un pierrot dans un four.

Voici à fendre plus d'un mètre de haut sur un kilomètre de long. On ne voit plus ses genoux de longtemps. C'est échauffant. Haletants, car en une demi-heure la tourmente peut nous ensevelir sans

trop d'efforts, on s'encourage par des cris (on ne monte jamais tout seul, mais par bandes). Enfin voici une cantonnière : on y paie le bol d'eau salée 1 fr. 50. En route. Mais le vent s'enrage, la route se comble visiblement. Voici un convoi de traîneaux, un cheval tombé moitié enseveli. Mais la route se perd. De quel côté des poteaux est-ce? (Il n'y a de poteaux que d'un côté.) On dévie, on plonge jusqu'aux côtes, jusque sous les bras...

Une ombre pâle derrière une tranchée : c'est l'hospice du Gothard, établissement civil et hospitalier, vilaine bâtisse de sapin et de pierres. Un clocheton. A la sonnette, un jeune homme louche vous reçoit : on monte dans une salle basse et malpropre où l'on vous régale de droit de pain et fromage, soupe et goutte. On voit les beaux gros chiens jaunes à l'histoire connue. Bientôt arrivent à moitié morts les retardataires de la montagne. Le soir on est une trentaine qu'on distribue, après la soupe, sur des paillasses dures et sous des couvertures insuffisantes. La nuit, on entend les hôtes exhaler en cantiques sacrés leur plaisir de voler un jour de plus les gouvernements qui subventionnent leur cahute.

Au matin, après le pain-fromage-goutte, raffer-

mis par cette hospitalité gratuite qu'on peut prolonger aussi longtemps que la tempête le permet, on sort. Ce matin, au soleil, la montagne est merveilleuse : plus de vent, toute descente, par les traverses, avec des sauts, des dégringolades kilométriques, qui vous font arriver à Airolo, l'autre côté du tunnel, où la route reprend le caractère alpestre, circulaire et engorgé, mais descendant. C'est le Tessin.

La route est en neige jusqu'à plus de trente kilomètres du Gothard. A trente kilomètres seulement, à Giornico, la vallée s'élargit un peu. Quelques berceaux de vignes et quelques bouts de prés, qu'on fume soigneusement avec des feuilles et autres détritus de sapin qui ont dû servir de litière. Sur la route défilent chèvres, bœufs et vaches gris, cochons noirs. A Bellinzona il y a un fort marché de ces bestiaux. A Lugano, à vingt lieues du Gothard, on prend le train, et on va de l'agréable lac de Lugano à l'agréable lac de Como. Ensuite, trajet connu.

Je suis tout à vous, je vous remercie et dans une vingtaine de jours vous aurez une lettre.

Votre ami,

RIMBAUD

III

Alexandrie, novembre 1878.

Chers amis,

Je suis arrivé ici après une traversée d'une dizaine de jours, et, depuis une quinzaine que je me retourne ici, voici seulement que les choses commencent à mieux tourner ! Je vais avoir un emploi prochainement; et je travaille déjà assez pour vivre, petitement il est vrai. Ou bien je serai occupé dans une grande exploitation agricole à quelque dix lieues d'ici (j'y suis déjà allé, mais il n'y aurait rien avant quelques semaines); — ou bien j'entrerai prochainement dans les douanes anglo-égyptiennes, avec bon traitement ; — ou bien, je crois plutôt que je partirai prochainement pour Chypre, l'île anglaise, comme interprète d'un corps de travailleurs. En tous cas, on m'a promis quelque chose; et c'est avec un ingénieur français — homme obligeant et de talent — que j'ai affaire. Seulement voici ce qu'on demande de moi : un mot de toi, maman, avec légalisation de la mairie et portant ceci :

« Je soussignée, épouse Rimbaud, propriétaire à

« Roche, déclare que mon fils Arthur Rimbaud
« sort de travailler sur ma propriété, qu'il a quitté
« Roche de sa propre volonté, le 20 octobre 1878,
« et qu'il s'est conduit honorablement ici et ailleurs,
« et qu'il n'est pas actuellement sous le coup de la
« loi militaire.

« Signé : Ep. R...

« *Et le cachet de la mairie qui est le plus nécessaire.* »

Sans cette pièce on ne me donnera pas un placement fixe, quoique je croie qu'on continuerait à m'occuper incidemment. Mais gardez-vous de dire que je ne suis resté que quelque temps à Roche, parce qu'on m'en demanderait plus long, et ça n'en finirait pas ; ensuite ça fera croire aux gens de la compagnie agricole que je suis capable de diriger des travaux.

Je vous prie en grâce de m'envoyer ce mot le plus tôt possible : la chose est bien simple et aura de bons résultats, au moins celui de me donner un bon placement pour tout l'hiver.

Je vous enverrai prochainement des détails et des descriptions d'Alexandrie et de la vie égyptienne. Aujourd'hui, pas le temps. Je vous dis au revoir.

Bonjour à F., s'il est là. Ici il fait chaud comme l'été à Roche.

Des nouvelles.

A. RIMBAUD,
poste française, Alexandrie, EGYPTE.

IV

Larnaca (Chypre), le 15 février 1879.

Chers amis,

Je ne vous ai pas écrit plus tôt, ne sachant de quel côté on me ferait tourner. Cependant vous avez dû recevoir une lettre d'Alexandrie, où je vous parlais d'un engagement prochain pour Chypre. Demain, 16 février, il y aura juste deux mois que je suis employé ici. Les entrepreneurs sont à Larnaca, le port principal de Chypre. Moi, je suis surveillant d'une carrière au désert, au bord de la mer : on fait un canal aussi. Il y a encore à faire l'embarquement des pierres sur les cinq bateaux et le vapeur de la Compagnie. Il y a aussi un four à chaux, briqueterie, etc... Le premier village est à une heure de marche.

Il n'y a ici qu'un chaos de rocs, la rivière et la

mer. Il n'y a qu'une maison. Pas de terre, pas de jardins, pas un arbre. En été, il y a quatre-vingts degrés de chaleur. A présent, on en a souvent cinquante. C'est l'hiver. Il pleut quelquefois. On se nourrit de gibier, de poules, etc... Tous les européens ont été malades, excepté moi. Nous avons été ici vingt européens au plus au camp. Les premiers sont arrivés le 9 décembre. Il y en a trois ou quatre de morts.

Les ouvriers chypriotes viennent des villages environnants; on en a employé jusqu'à soixante par jour. Moi, je les dirige : je pointe les journées, dispose du matériel; je fais les rapports à la Compagnie, tiens le compte de la nourriture et de tous les frais, et je fais la paie. Hier, j'ai fait une petite paie de cinq cents francs aux ouvriers grecs.

Je suis payé au mois, cent cinquante francs, je crois : je n'ai encore rien reçu, qu'une vingtaine de francs. Mais je vais bientôt être payé entièrement et je crois même congédié, parce qu'il paraît qu'une nouvelle Compagnie va venir s'installer à notre place et prendre tout à la tâche.

C'est dans cette incertitude que je retardais d'écrire. En tous cas, ma nourriture ne me coûtant que très peu par jour et, par conséquent, ne devant

pas grand'chose, il me restera toujours de quoi attendre un autre emploi, et il y aura toujours à faire quelque chose pour moi dans Chypre. On va faire des chemins de fer, des forts, des casernes, des hôpitaux, des ports, des canaux, etc... Le 1[er] mars, on va donner des concessions de terrains, sans autres frais que l'enregistrement des actes.

Que faites-vous? Préféreriez-vous que je rentre? Ecrivez-moi au plus tôt.

A. RIMBAUD

— Je vous écris au désert et je ne sais quand faire partir.

V

Larnaca (Chypre), le 24 avril 1879.

Aujourd'hui seulement, je puis retirer cette procuration (1) à la chancellerie; mais je crois qu'elle va manquer le bateau et attendre le départ de l'autre jeudi.

Je suis toujours chef de chantier aux carrières de

(1) M. Rimbaud père venait de mourir à Dijon. Cette procuration avait été demandée à Arthur afin de pouvoir régler les affaires de la succession.

la Compagnie, et je charge et fais sauter et tailler la pierre.

La chaleur est très forte. On fauche le grain. Les puces sont un supplice affreux, de nuit et de jour. En plus, les moustiques. Il faut dormir au bord de la mer, au désert. J'ai eu des querelles avec les ouvriers et j'ai dû demander des armes (1).

Je dépense beaucoup. Le 16 mai finira mon cinquième mois ici.

Je pense que je vais revenir; mais je voudrais, avant, que vous me donnassiez des nouvelles.

Ecrivez-moi donc.

Je ne vous donne pas mon adresse aux carrières, parce que la poste n'y passe jamais, mais à la ville, qui est à six lieues.

A. RIMBAUD,

poste restante, Larnaca, Chypre.

(1) Voici comment, dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, MM. Bourguignon et Houin rapportent ce conflit :

« Un jour la plus grande partie des ouvriers cosmopolites auxquels il commande met au pillage, sous l'excitation de l'ivresse, la caisse qu'on lui a confiée pour payer ses hommes. Voilà Rimbaud fort embarrassé; mais, sans se démonter, il recherche les misérables, leur exprime à chacun en particulier le chagrin qu'il éprouve, les responsabilités qu'il encourt, le tort fait aux camarades; il finit par les émouvoir et la plupart, leur ivresse dissipée, s'empressent de restituer l'argent. »

VI (1)

Mont-Troodos (Chypre),
Dimanche, 23 mai 1880.

Excusez-moi de n'avoir pas écrit plus tôt. Vous avez peut-être eu besoin de savoir où j'étais; mais jusqu'ici j'ai réellement été dans l'impossibilité de vous faire parvenir de mes nouvelles.

Je n'ai rien trouvé à faire en Egypte ; et je suis parti pour Chypre, il y a presqueun mois. En arrivant, j'ai trouvé mes anciens patrons en faillite. Au bout d'une semaine, j'ai cependant trouvé l'emploi que j'occupe à présent. Je suis surveillant au palais que l'on bâtit pour le gouverneur général, au sommet du Troodos, la plus haute montagne de Chypre (2.100 mètres).

Jusqu'ici j'étais seul avec l'ingénieur, dans une des deux baraques en bois qui forment le camp. Hier sont arrivés une cinquantaine d'ouvriers, et l'ouvrage va marcher. Je suis seul surveillant, jus-

(1) Durant presque toute l'année qui sépare la lettre précédente de celle-ci, Rimbaud, atteint de fièvres violentes, avait séjourné à Roche et à Charleville, dans sa famille.

qu'ici je n'ai que deux cents francs par mois. Voici quinze jours que je suis payé, mais je fais beaucoup de frais. Il faut toujours voyager à cheval ; les transports sont excessivement difficiles, les villages très loin, la nourriture très chère. De plus, tandis qu'on a très chaud dans les plaines, à cette hauteur-ci il fait, et fera encore pendant un mois, un froid désagréable ; il pleut, grêle, vente à vous renverser. Il a fallu que je m'achète matelas, couvertures, paletot, bottes, etc., etc...

Il y a au sommet de la montagne un camp où les troupes anglaises arriveront dans quelques semaines, dès qu'il fera trop chaud dans la plaine et moins froid sur la montagne. Alors le service des provisions sera assuré.

Je suis donc, à présent, au service de l'administration anglaise. Je compte être augmenté prochainement et rester employé jusqu'à la fin de ce travail, qui se finira probablement vers septembre. Ainsi, je pourrai gagner un bon certificat, pour être employé dans d'autres travaux qui vont probablement suivre, et mettre de côté quelques cents francs.

Je me porte mal ; j'ai des battements de cœur qui m'ennuient fort. Mais il vaut mieux que je n'y pense pas. D'ailleurs qu'y faire ? Cependant l'air

est très sain ici; il n'y a sur la montagne que des sapins et des fougères.

Je fais cette lettre aujourd'hui dimanche ; mais il faut que je la mette à la poste à dix lieues d'ici, dans un port nommé Limassol, et je ne sais quand je trouverai l'occasion d'y aller ou d'y envoyer. Probablement pas avant huitaine.

A présent, il faut que je vous demande un service.

J'ai absolument besoin, pour mon travail, de deux livres intitulés, l'un :

Album des Scieries forestières et agricoles, en anglais, prix 3 francs, contenant 128 dessins.

(Pour cela, écrire vous-mêmes à M. *Arbey*, *constructeur-mécanicien*, cours de Vincennes, Paris).

L'autre :

Le Livre de poche du Charpentier, collection de 140 épures, par Merly, prix 6 francs.

(A demander chez *Lacroix*, *éditeur*, rue des Saints-Pères, Paris.)

Il faut que vous me demandiez et m'envoyiez ces deux ouvrages au plus tôt, à l'adresse ci-dessous :

« Monsieur Arthur Rimbaud
« Poste restante
« Limassol (Chypre). »

Il faudra que vous payiez ces ouvrages, je vous en prie. *La poste ici ne prend pas d'argent, je ne puis donc vous en envoyer.* Il faudrait que j'achète un petit objet quelconque, que la poste accepterait, et je cacherais l'argent dedans. Mais c'est défendu, et je ne tiens pas à le faire. Prochainement cependant, si j'ai autre chose à vous faire envoyer, je tâcherai de vous faire parvenir de l'argent de cette manière.

Vous savez combien de temps il faut, aller et retour, pour Chypre; et là où je me trouve, je ne compte pas, avec toute la diligence, avoir ces livres avant six semaines.

Jusqu'ici je n'ai encore parlé que de moi. Pardonnez. C'est que je pensais que vous devez vous trouver en bonne santé, et au mieux pour le reste. Vous avez bien sûr plus chaud que moi. Et donnez-moi bien des nouvelles du petit train. Et le père Michel? et Cotaîche? (1)

Je vais tâcher de vous faire prochainement un petit envoi du fameux vin de la Commanderie.

(1) Le père Michel était un vieux domestique de la ferme de madame Rimbaud. D'origine luxembourgeoise, il prononçait « cotaîche » le nom de *comtesse* donné à une jument que lui-même conduisait.

Je me recommande à votre souvenir.

A vous,

ARTHUR RIMBAUD,
Poste restante,
Limassol (Chypre).

— A propos, j'oubliais l'affaire du livret. Je vais prévenir le consul de France ici, et il arrivera de la chose ce qu'il en arrivera.

VII

(*Arrivée sous l'enveloppe de la précédente*)

Vendredi, 4 juin 1880.

Chers amis,

Je n'ai pas encore trouvé l'occasion de vous faire parvenir une lettre. Demain cependant je confie ceci à une personne qui va à Limassol. Ayez l'extrême bonté de me répondre et de m'envoyer ce que je demande, j'en ai tout à fait besoin. Je suis toujours employé ici. Il fait beau à présent. Je vais, dans quelques jours, partir pour une entreprise de pierres de taille et de chaux, où j'espère gagner quelque chose.

A bientôt.

A. RIMBAUD,
Poste restante,
Limassol (Chypre).

VIII

Aden, 17 août 1880.

Chers amis,

J'ai quitté Chypre avec 400 francs, depuis près de deux mois, après des disputes que j'ai eues avec le payeur général et mon ingénieur. Si j'étais resté, je serais arrivé à une bonne position en quelques mois. Mais je puis cependant y retourner.

J'ai cherché du travail dans tous les ports de la Mer Rouge, à Djeddah, Souakim, Massaouah, Hodeidah, etc. Je suis venu ici après avoir essayé de trouver quelque chose à faire en Abyssinie. J'ai été malade en arrivant. Je suis employé chez un marchand de café, où je n'ai encore que sept francs. Quand j'aurai quelques centaines de francs, je partirai pour Zanzibar, où, dit-on, il y a à faire.

Donnez-moi de vos nouvelles.

RIMBAUD,

Aden-camp.

— L'affranchissement est de plus de 25 centimes. Aden n'est pas dans l'union postale.

— A propos, m'aviez-vous envoyé ces livres, à Chypre?

IX

Aden, 25 août 1880.

Chers amis,

Il me semble que j'avais posté dernièrement une lettre pour vous, contant comme j'avais malheureusement dû quitter Chypre et comment j'étais arrivé ici après avoir roulé la Mer Rouge.

Ici, je suis dans un bureau de marchand de café. L'agent de la Compagnie est un général en retraite. On fait passablement d'affaires, et on va faire beaucoup plus. Moi, je ne gagne pas beaucoup, ça ne fait pas plus de six francs par jour; mais si je reste ici, et il faut bien que j'y reste, car c'est trop éloigné de partout pour qu'on ne reste pas plusieurs mois avant de seulement gagner quelques centaines de francs pour s'en aller en cas de besoin, si je reste, je crois que l'on me donnera un poste de confiance, peut-être une agence dans une autre ville, et ainsi je pourrais gagner quelque chose un peu plus vite.

Aden est un roc affreux, sans un seul brin d'herbe ni une goutte d'eau bonne : on boit l'eau de mer distillée. La chaleur y est excessive, surtout en juin et septembre qui sont les deux canicules. La température constante, nuit et jour, d'un bureau très frais et très ventilé est de 35°. Tout est très cher et ainsi de suite. Mais, il n'y a pas : je suis comme prisonnier ici et, assurément, il me faudra y rester au moins trois mois avant d'être un peu sur mes jambes ou d'avoir un meilleur emploi.

Et à la maison? La moisson est finie?

Contez-moi vos nouvelles.

ARTHUR RIMBAUD

X

Aden, 22 septembre 1880.

Chers amis,

Je reçois votre lettre du 9 septembre, et, comme un courrier part demain pour la France, je réponds.

Je suis aussi bien qu'on peut l'être ici. La maison fait plusieurs centaines de mille francs d'affaires par mois. Je suis le seul employé et tout passe par mes mains. Je suis très au courant du commerce du

café à présent. J'ai absolument la confiance du patron. Seulement, je suis mal payé : je n'ai que cinq francs par jour, nourri, logé, blanchi, etc., etc., avec cheval et voiture, ce qui, somme toute, représente bien une douzaine de francs par jour. Mais comme je suis le seul employé un peu intelligent d'Aden, à la fin de mon deuxième mois ici, c'est-à-dire le 16 octobre, si l'on ne me donne pas deux cents francs par mois, en dehors de tous frais, je m'en irai. J'aime mieux partir que de me faire exploiter. J'ai d'ailleurs déjà environ 200 francs en poche.

J'irais probablement à Zanzibar, où il y a à faire. Ici aussi, d'ailleurs, il y a beaucoup à faire. Plusieurs sociétés commerciales vont s'établir sur la côte d'Abyssinie. La maison a aussi des caravanes dans l'Afrique ; et il est encore possible que je parte par là, où je me ferais des bénéfices et où je m'ennuierais moins qu'à Aden qui est, tout le monde le reconnaît, le lieu le plus ennuyeux du monde, après toutefois celui que vous habitez.

J'ai 40 degrés de chaleur ici, à la maison. On sue des litres d'eau par jour. Je voudrais seulement qu'il y eût 60 degrés, comme quand je restais à Massaouah !

Je vois que vous avez eu un bel été. Tant mieux. C'est la revanche du fameux hiver.

Les livres ne me sont pas parvenus, parce que (j'en suis sûr) quelqu'un se les sera appropriés à ma place aussitôt que j'ai eu quitté le Troodos. J'en ai toujours besoin, ainsi que d'autres livres; mais je ne vous demande rien, parce que je n'ose pas envoyer d'argent avant d'être sûr que je n'aurai pas besoin de cet argent, par exemple si je partais à la fin du mois.

Je vous souhaite mille chances et un été de 50 ans sans cesser.

Répondez-moi toujours à la même adresse; si je m'en vais, je ferai suivre.

RIMBAUD

— Bien faire mon adresse, parce qu'il y a ici un Rimbaud agent des Messageries maritimes. On m'a fait payer 10 centimes de supplément d'affranchissement.

XI

Aden, 2 novembre 1880.

Chers amis,

Je suis encore ici pour un certain temps, quoique

je sois engagé pour un autre poste sur lequel je dois me diriger prochainement. La maison a fondé une agence dans le Harar, une contrée que vous trouverez sur la carte au sud-est de l'Abyssinie. On exporte de là du café, des peaux, des gommes, etc., qu'on acquiert en échange de cotonnades et marchandises diverses. Le pays est très sain et frais, grâce à sa hauteur. Il n'y a point de routes et presque point de communications. On va d'Aden au Harar : par mer d'abord, d'Aden à Zeilah, port de la côte africaine ; de là au Harar, par vingt jours de caravane.

Monsieur Bardey, un des chefs de la maison, a fait un premier voyage, établi une agence et ramené beaucoup de marchandises. Il a laissé un représentant là-bas, sous les ordres duquel je serai. Je suis engagé, à partir du 1er novembre, aux appointements de 150 roupies par mois, c'est-à-dire 330 francs, soit onze francs par jour, plus la nourriture, tous les frais de voyages et 2 o/o sur les bénéfices. Cependant, je ne partirai pas avant un mois ou six semaines, parce que je dois porter là-bas une forte somme d'argent qui n'est pas encore disponible. Il va sans dire qu'on ne peut aller là qu'armé, et qu'il y a danger d'y laisser sa peau dans les mains des

Gallas, — quoique le danger n'y soit pas très sérieux non plus.

A présent, j'ai à vous demander un petit service, qui, comme vous ne devez pas être fort occupés à présent, ne vous gênera guère. C'est un envoi de livres à me faire. J'écris à la maison de Lyon (1) de vous envoyer la somme de 100 francs. Je ne vous l'envoie pas moi-même, parce que l'on me ferait 8 o/o de frais. La maison portera cet argent à mon compte. Il n'y a rien de plus simple.

Au reçu de ceci, vous envoyez la note suivante, que vous recopiez et affranchissez, à l'adresse : *Lacroix*, *éditeur*, rue des Saints-Pères, à Paris.

« Roche, le... etc...

« Monsieur,

« Veuillez m'envoyer, le plus tôt possible, les « ouvrages ci-après, inscrits sur votre catalogue:

« *Traité de Métallurgie* (le prix doit être). 4f 00
« *Hydraulique urbaine et agricole*... .. 3.00
« *Commandant de navires à vapeur*.... 5.00
« *Architecture navale*.................. 3.00
« *Poudres et Salpêtres*............ ... 5.00

(1) Succursale de la maison d'Aden.

« *Minéralogie* 10.00
« *Maçonnerie*, par Demanet............ 6.00 ?
« *Livre de poche du Charpentier*....... 6.00

« Il existe un traité des *Puits artésiens*, par « F. Garnier. Je vous serais très réellement obligé « de me trouver ce traité, même s'il n'a pas été édité « chez vous, et de me donner dans votre réponse « une adresse de fabricants d'appareils pour forage « instantané, si cela vous est possible.

« Votre catalogue porte, si je me rappelle, une « *Instruction sur l'établissement des Scieries*. Je « vous serais obligé de me l'envoyer.

« Il serait préférable que vous m'envoyassiez par « retour de courrier le coût total de ces volumes, « en m'indiquant le mode de paiement que vous « préférez.

« Je tiens à trouver le traité des *Puits artésiens*, « que l'on m'a demandé. On me demande aussi le « prix d'un ouvrage sur les *Constructions métalli-* « *ques*, que doit porter votre catalogue, et d'un « ouvrage complet sur toutes les *Matières textiles*, « que vous m'enverrez, ce dernier seulement.

« J'attends ces renseignements dans le plus bref « délai, ces ouvrages devant être expédiés à une

« personne qui doit partir de France dans quatre « jours.

« Si vous préférez être payé par remboursement, « vous pouvez faire cet envoi de suite.

« RIMBAUD,
« Roche, etc... »

Là-dessus, vous adresserez la somme qu'on vous demandera, et vous m'expédierez le paquet.

Cette lettre-ci vous arrivera vers le 20 novembre, en même temps qu'un mandat-poste de la maison Viannay de Lyon, vous portant la somme que j'indique ici. Le premier bateau des Messageries partira de Marseille pour Aden le 26 novembre et arrivera ici le 11 décembre. En huit jours, vous aurez bien le temps de faire ma commission.

Vous me demanderez également chez *M. Arbey, constructeur*, cours de Vincennes, à Paris, l'*Album des Scieries agricoles et forestières* que vous m'avez dû envoyer à Chypre et que je n'ai pas reçu. Vous enverrez 3 francs pour cela.

Demandez aussi à *M. Pilter*, quai Jemmapes, son grand *Catalogue illustré de Machines agricoles*, FRANCO.

Enfin, à la *librairie Roret :*

Manuel du Charron,
Manuel du Tanneur,
Le parfait Serrurier, par Berthaut,
Exploitation des Mines, par J.-F. Blanc,
Manuel du Verrier,
— *du Briquetier*,
— *du Faïencier*, *Potier*, etc.,
— *du Fondeur en tous métaux*,
— *du Fabricant de bougies*,
Guide de l'Armurier.

Vous regardez le prix de ces ouvrages, et vous les demandez contre remboursement, si cela peut se faire; et au plus tôt : j'ai surtout besoin du *Tanneur*.

Demandez le *Catalogue complet de la Librairie de l'École centrale*, à Paris.

On me demande l'adresse de *Constructeurs d'appareils plongeurs* : vous pouvez demander cette adresse à Pilter, en même temps que le catalogue des Machines.

Je serai fort gêné si tout cela n'arrive pas pour le 11 décembre. Par conséquent, arrangez-vous pour que tout soit à Marseille pour le 26 novembre. Ajoutez au paquet le *Manuel de Télégraphie*, le *Petit Menuisier* et le *Peintre en bâtiments*.

— Voici deux mois que j'ai écrit, et je n'ai pas encore reçu les livres arabes que j'ai demandés (1). Il faut faire vos envois par la Compagnie des Messageries maritimes. D'ailleurs, informez-vous.

Je suis vraiment trop occupé aujourd'hui pour vous en écrire plus long. Je souhaite seulement que vous vous portiez bien et que l'hiver ne vous soit pas trop dur. Donnez-moi de vos nouvelles en détail. Pour moi, j'espère faire quelques économies.

Quand vous m'enverrez le reçu des 100 francs que je vous fais envoyer, je rembourserai la maison immédiatement.

RIMBAUD

XII

Harar, 13 décembre 1880.

Chers amis,

Je suis arrivé dans ce pays après vingt jours de cheval à travers le désert Somali. Harar est une ville colonisée par les égyptiens et dépendant de leur gouvernement. La garnison est de plusieurs milliers d'hommes.

Ici se trouve notre agence et nos magasins. Les

(1) La lettre manque, qui contenait cette demande. Elle n'est pas arrivée à destination, sans doute.

produits marchands de la contrée sont le café, l'ivoire, les parfums, l'or, etc... Le pays est élevé, mais non infertile. Le climat est frais et non malsain. On importe ici toutes marchandises d'Europe par chameaux. Il y a, d'ailleurs, beaucoup à faire dans ces régions.

Nous n'avons pas de poste régulière ici. Nous sommes forcés d'envoyer notre courrier à Aden, par de rares occasions. Ceci ne vous arrivera donc pas d'ici longtemps.

Je compte que vous avez reçu ces 100 francs, que je vous ai fait envoyer par la maison de Lyon, et que vous avez trouvé moyen de mettre en route les objets que j'ai demandés. J'ignore cependant quand je les recevrai.

Je suis dans les Gallas. Je pense que j'aurai à aller plus en avant prochainement. Je vous prie de me faire parvenir de vos nouvelles le plus fréquemment possible. J'espère que vos affaires vont bien et que vous vous portez bien. Je trouverai moyen d'écrire encore prochainement.

Adressez vos lettres ou envois ainsi :

« M. Dubar, agent général, à Aden,
« pour M. Rimbaud, à Harar. »

R.

XIII

Harar, 15 janvier 1881.

Chers amis,

Je vous ai écrit deux fois en décembre 1880 (1), et n'ai naturellement pas encore reçu de réponse de vous. En ce même décembre, j'ai écrit que l'on vous envoie une 3e somme de 100 francs, qui vous est peut-être parvenue et que vous emploierez à l'usage que je vous ai dit. J'ai fort besoin de tout ce que je vous ai demandé, et je suppose que les premiers objets sont déjà arrivés à Aden. Mais d'Aden, il y a encore un mois.

Il va nous arriver une masse de marchandises d'Europe, et nous allons avoir un fort travail. Je vais prochainement faire une grande tournée au désert, pour des achats de chameaux. Naturellement, nous avons des chevaux, des armes et le reste.

(1) Les postes de Harar étant à cette époque fort mal organisées, il arriva quelquefois que les lettres de Rimbaud ne parvinrent pas à destination. Ainsi, de ces deux écrites en décembre 1880, une seule, celle qu'on vient de lire, est parvenue.

Le pays n'est pas déplaisant en ce moment : il fait le temps du mois de mai en France.

J'ai reçu vos deux lettres de novembre; mais je les ai perdues de suite. Ayant cependant eu le temps de les parcourir, je me rappelle que vous m'accusiez réception des premiers cent francs que je vous ai fait envoyer.

Je vous fais envoyer cent francs pour le cas où je vous aurais occasionné des frais. Ceci fera le 3e envoi, et je m'arrêterai là jusqu'à nouvel ordre. D'ailleurs, quand j'aurai reçu une réponse à ceci, le mois d'avril sera arrivé.

Je ne vous ai pas dit que je suis engagé ici pour trois ans : ce qui ne m'empêchera pas de sortir avec gloire et confiance, si l'on me fait des misères d'avance. Mes appointements sont de 300 francs par mois, en dehors de toute espèce de frais, et tant pour cent sur les bénéfices.

Nous allons avoir, en cette ville-ci, un évêque catholique qui sera probablement le seul catholique du pays. Nous sommes ici dans le Galla.

Nous faisons venir un appareil photographique, et je vous enverrai des vues du pays et des gens. Nous recevrons aussi le matériel de préparateur d'histoire naturelle, et je pourrai vous envoyer des

oiseaux et des animaux qu'on n'a pas encore vus en Europe. J'ai déjà ici quelques curiosités que j'attends l'occasion d'expédier.

Je suis heureux d'entendre que vous pensez à moi et que vos affaires vont bien. J'espère que, pour l'avenir, chez vous, cela marchera ainsi, le mieux possible. De mon côté, je tâcherai de rendre mon travail intéressant et lucratif.

J'ai, à présent, à vous donner quelques petites commissions faciles. Envoyez la lettre suivante à *M. Lacroix, éditeur*, Paris :

« Monsieur,

« Il existe un ouvrage d'un auteur allemand ou « suisse, publié en Allemagne il y a quelques « années et traduit en français, portant le titre « de : *Guide du Voyageur* ou *Manuel théorique et « pratique de l'Explorateur*. (C'est là le titre ou à « peu près.) Cet ouvrage, me dit-on, est un com- « pendium très intelligent de toutes les connais- « sances nécessaires à l'explorateur, en topographie, « minéralogie, hydrographie, histoire naturelle, « etc., etc..

« Me trouvant en ce moment, dans un endroit « où je ne puis me procurer le nom de l'auteur,

« ni l'adresse des éditeurs-traducteurs, j'ai supposé
« que cet ouvrage vous est connu et que vous pour-
« riez me donner ces renseignements. Je serais
« même heureux si vous pouviez et vouliez bien
« me l'expédier de suite, en choisissant le mode
« de paiement que vous préférerez.

« Vous remerciant,

« RIMBAUD

« Roche, par etc... »

Envoyez celle-ci à *M. Bautin, fabricant d'instruments de précision* à Paris, rue du Quatre-Septembre, 6 :

« Monsieur,

« Désirant m'occuper de placer des instruments
« de précision en général dans l'Orient, je me
« suis permis de vous écrire pour vous demander
« le service suivant :

« Je voudrais connaître l'ensemble de ce qui se
« fabrique de mieux en France (ou à l'étranger)
« en instruments de mathématiques, optique, astro-
« nomie, électricité, météorologie, pneumatique,
« mécanique, hydraulique et minéralogie. Je ne
« m'occupe pas d'instruments de chirurgie.

« Je serais très heureux que l'on pût me rassem-

« bler tous les catalogues formant cet ensemble, et « je me rapporte de ce soin à votre bienveillante « compétence.

« On me demande également des catalogues de « fabriques de jouets physiques, pyrotechnie, pres- « tidigitation, modèles mécaniques et de construc- « tions en raccourci, etc. S'il existe en France des « fabriques intéressantes en ce genre, ou si vous « connaissez mieux à l'étranger, je vous serai plus « obligé que je ne puis dire de vouloir bien me « procurer adresses ou catalogues.

« Vous adresseriez vos communications dans ce « sens à l'adresse ci-dessous :

« *M. Rimbaud, à Roche, par Attigny (Ardennes).*

« Ce correspondant se charge naturellement de « tous frais à encourir, et les avancera immédiate- « ment sur votre observation.

« Envoyez également, s'il en existe de sérieux et « de tout à fait modernes et pratiques, un *Manuel* « *complet du fabricant d'instruments de précision.*

« Vous remerciant cordialement,

« A. RIMBAUD,
« à Aden (Arabie). »

Vous faites précéder cette lettre des mots suivants :

« Monsieur,

« Nous vous communiquons une note à votre « adresse d'un de nos parents en Orient, et nous « serions très heureux que vous voulussiez bien y « prêter attention. Nous sommes à votre disposi- « tion, quant aux frais que cela occasionnerait. »

« RIMBAUD,
« à Roche, etc. »

Enfin, informez-vous s'il n'existe pas à Paris une *librairie de l'Ecole des Mines* ; et, si elle existe, envoyez-m'en le catalogue.

A vous de tout cœur,

A. RIMBAUD

XIV

Harar, le 15 février 1881.

Chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 8 décembre, et je crois même vous avoir écrit une fois depuis. J'en ai, d'ailleurs, perdu la mémoire en campagne.

Je vous rappelle que je vous ai fait envoyer 300 francs : 1° d'Aden, 2° de Harar à la date du 10 décembre environ. 3° de Harar à la date du 10 janvier environ. Je compte qu'en ce moment vous avez déjà reçu ces trois envois de cent francs et mis en route ce que je vous ai demandé. Je vous remercie dès à présent de l'envoi que vous m'annoncez, mais que je ne recevrai pas avant deux mois d'ici, peut-être.

Envoyez-moi les *Constructions métalliques*, par Monge : prix, 10 francs.

Je ne compte pas rester longtemps ici ; je saurai bientôt quand je partirai. Je n'ai pas trouvé ce que je présumais ; et je vis d'une façon fort ennuyeuse et sans profits. Dès que j'aurai 1500 ou 2000 francs, je partirai, et j'en serai bien aise. Je compte trouver mieux un peu plus loin. Ecrivez-moi des nouvelles des travaux de Panama : aussitôt ouverts, j'irai. Je serais même heureux de partir d'ici, dès à présent. J'ai pincé une maladie peu dangereuse par elle-même ; mais ce climat-ci est traître pour toute espèce de maladie. On ne guérit jamais d'une blessure. Une coupure d'un millimètre à un doigt suppure pendant des mois et prend la gangrène très facilement. D'un autre côté, l'administration égyp-

tienne n'a que des médecins et des médicaments insuffisants. Le climat est très humide en été : c'est malsain ; je m'y déplais au possible, c'est beaucoup trop froid pour moi.

En fait de livres, ne m'envoyez plus de ces manuels *Roret*.

Voici quatre mois que j'ai commandé des effets à Lyon, et je n'aurai encore rien avant deux mois.

Il ne faut pas croire que ce pays-ci soit entièrement sauvage. Nous avons l'armée, artillerie et cavalerie, égyptienne, et leur administration. Le tout est identique à ce qui existe en Europe; seulement, c'est un tas de chiens et de bandits. Les indigènes sont des Gallas, tous agriculteurs et pasteurs : gens tranquilles quand on ne les attaque pas. Le pays est excellent, quoique relativement froid et humide ; mais l'agriculture n'y est pas avancée. Le commerce ne comporte principalement que les peaux des bestiaux, qu'on trait pendant leur vie et qu'on écorche ensuite ; puis du café, de l'ivoire, de l'or, des parfums, encens, musc, etc... Le mal est que l'on est à 60 lieues de la mer et que les transports coûtent trop.

Je suis heureux de voir que votre petit manège va aussi bien que possible. Je ne vous souhaite pas

une réédition de l'hiver 1879-80, dont je me souviens assez pour éviter à jamais l'occasion d'en subir un semblable.

Si vous trouviez un exemplaire dépareillé du Bottin, Paris et étranger (quand ce serait un ancien), pour *quelques francs*, envoyez-le moi, en caisse : j'en ai spécialement besoin.

Fourrez-moi aussi une demi-livre de graines de betterave saccharifère dans un coin de l'envoi.

Demandez — si vous avez de l'argent de reste — chez Lacroix le *Dictionnary of Engineering military and civil*, prix 15 francs. Ceci n'est pas fort pressé.

Soyez sûrs que j'aurai soin de mes livres.

Notre matériel de photographie et de préparation d'histoire naturelle n'est pas encore arrivé, et je crois que je serai parti avant qu'il n'arrive.

J'ai une foule de choses à demander; mais il faut que vous m'envoyiez le Bottin d'abord.

A propos, comment n'avez-vous pas retrouvé le dictionnaire arabe? Il doit être à la maison cependant.

Dites à F. de chercher dans les papiers arabes un cahier intitulé. *Plaisanteries, jeux de mots, etc.*, en arabe; et il doit y avoir aussi une collection de

dialogues, de chansons ou je ne sais quoi, utile à ceux qui apprennent la langue. S'il y a un ouvrage en arabe, envoyez; mais tout ceci comme emballage seulement, car ça ne vaut pas le port.

Je vais vous faire envoyer une vingtaine de kilos café moka à mon compte, si ça ne coûte pas trop de douane.

Je vous dis : à bientôt! dans l'espoir d'un temps meilleur et d'un travail moins bête; car, si vous présupposez que je vis en prince, moi je suis sûr que je vis d'une façon fort bête et fort embêtante.

Ceci part avec une caravane, et ne vous parviendra pas avant fin mars. C'est un des agréments de la situation. C'est même le pire.

A vous,

RIMBAUD

XV

Harar, 12 mars 1881.

Chers amis,

J'ai reçu avant-hier une lettre de vous sans date, mais timbrée, je crois, du 6 février 1881.

J'ai déjà reçu, par vos lettres précédentes, nouvelle de votre envoi; et le colis doit se trouver à présent à Aden. Seulement, j'ignore quand il prendra le chemin de Harar. Les affaires de cette entreprise-ci sont assez embrouillées.

Mais, vous dites avoir reçu ma lettre du 13 décembre 1880. Alors, vous auriez dû recevoir par la même occasion une somme de cent francs que j'ai commandé à la maison de vous envoyer, à la date du 13 décembre 1880; et, votre lettre étant partie du 10 février environ, vous auriez dû également recevoir une 3e somme de cent francs que j'ai commandé à la maison de vous envoyer, à la date du 10 janvier 1881, par lettre à eux, et lettre à vous, à cette même date du 10 janvier.

J'ai écrit pour savoir comment cela a été réglé. Il est vraisemblable que vous n'ayez pas encore reçu ma lettre du 10 janvier à la date où vous avez écrit la vôtre, c'est-à-dire au 16 février; mais je me demande ce qu'il est advenu de la demande d'argent qui acccompagnait ma lettre du 14 décembre 1880, lettre que vous dites avoir reçue. En tout cas, il n'y a rien de perdu si l'on n'a rien envoyé. Je vais me renseigner définitivement. — Figurez-vous que j'ai commandé deux vêtements

de drap à Lyon en novembre 1880 et que je serai peut-être longtemps encore sans les recevoir. En attendant, j'ai froid ici, vêtu que je suis des tenues de coton d'Aden.

Je saurai, dans un mois, si je dois rester ici ou déguerpir; et je serai de retour à Aden, au moment où vous recevrez ceci. J'ai eu des ennuis absurdes à Harar, et il n'y a pas à y faire, pour le moment, ce que l'on croyait. Si je quitte cette région, je descendrai probablement à Zanzibar, et je trouverai peut-être de l'occupation aux Grands-Lacs. — J'aimerais mieux qu'il s'ouvrît quelque part des travaux intéressants, et ici les nouvelles n'en arrivent pas souvent.

Que l'éloignement ne soit pas une raison de me priver de vos nouvelles. Adressez toujours à Aden, d'où cela me parviendra.

A bientôt d'autres nouvelles.

Bonne santé et bonheur à tous.

RIMBAUD

XVI

Harar, dimanche 16 avril 1881.

Chers amis,

J'ai reçu de vous une lettre dont je ne me rappelle pas la date : j'ai égaré cette lettre dernièrement. Vous m'y accusiez réception d'une somme de cent francs; c'était la deuxième, dites-vous. C'est bien cela. L'autre, selon moi, la 3e c'est-à-dire, ne doit pas vous être parvenue : ma demande a dû être égarée. Gardez ainsi ces 100 francs de côté.

Je suis toujours en suspens. Les affaires ne sont pas brillantes. Qui sait combien je resterai ici? Peut-être, prochainement, vais-je faire une campagne dans le pays. Il est arrivé une troupe de missionnaires français; et il se pourrait que je les suivisse dans les pays jusqu'ici inaccessibles aux blancs, de ce côté.

Votre envoi ne m'est pas encore parvenu; il doit être cependant à Aden, et j'ai l'espoir de le recevoir dans quelques mois. Figurez-vous que je me suis commandé des tenues à Lyon, il y a sept mois, et qu'elles ne songent pas à arriver ! !

Rien de bien intéressant pour le moment.

Je vous souhaite des estomacs moins en danger que le mien, et des occupations moins ennuyeuses que les miennes.

RIMBAUD

XVII

Harar, 4 mai 1881.

Chers amis,

Vous êtes en été, et c'est l'hiver ici, c'est-à-dire qu'il fait assez chaud, mais il pleut souvent. Cela va durer quelques mois.

La récolte du café aura lieu dans six mois.

Pour moi, je compte quitter prochainement cette ville-ci pour aller trafiquer dans l'inconnu. Il y a un grand lac à quelques journées, et c'est en pays d'ivoire : je vais tâcher d'y arriver. Mais le pays doit être hostile.

Je vais acheter un cheval et m'en aller. Dans le cas où cela tournerait mal, et que j'y reste, je vous préviens que j'ai une somme de 7 fois 150 roupies m'appartenant déposée à l'agence d'Aden et que vous réclamerez, si ça vous semble en valoir la peine.

Envoyez-moi un numéro d'un journal quelconque de travaux publics, que je sache ce qui se passe. Est-ce qu'on travaille à Panama?

Ecrivez à *MM. Wurster et Cie, éditeurs* à Zurich, Suisse, et demandez de vous envoyer de suite le *Manuel du Voyageur* par M. Kaltbrünner, contre remboursement ou comme il lui plaira. Envoyez aussi les *Constructions à la mer*, par Bonniceau, librairie *Lacroix*.

Expédiez à l'agence d'Aden.

Portez-vous bien. Adieu.

A. RIMBAUD

XVIII

Harar, 25 mai 1881.

Chers amis,

Chère maman, je reçois ta lettre du 5 mai. Je suis heureux de savoir que ta santé s'est remise et que tu peux rester en repos. A ton âge, il serait malheureux d'être obligé de travailler. Hélas! moi, je ne tiens pas du tout à la vie; et si je vis, je suis habitué à vivre de fatigue; mais si je suis forcé de continuer à me fatiguer comme à présent,

et à me nourrir de chagrins aussi véhéments qu'absurdes dans ces climats atroces, je crains d'abréger mon existence.

Je suis toujours ici aux mêmes conditions, et, dans trois mois, je pourrais vous envoyer 5000 francs d'économies; mais je crois que je les garderai pour commencer quelque petite affaire à mon compte dans ces parages, car je n'ai pas l'intention de passer toute mon existence dans l'esclavage.

Enfin, puissions-nous jouir de quelques années de vrai repos dans cette vie; et heureusement que cette vie est la seule et que cela est évident, puisqu'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand que celle-ci!

Tout à vous,

RIMBAUD

XIX

Harar, le 10 juin 1881.

Chers amis,

Je reviens d'une campagne au dehors, et je repars demain pour une nouvelle campagne à l'ivoire.

Mon adresse est toujours la même, et je recevra de vos nouvelles avec plaisir.

RIMBAUD

— Je n'ai rien reçu de vous depuis longtemps.

XX

Harar, le 2 juillet 1881.

Chers amis,

Je reviens de l'intérieur, où j'ai acheté une quantité considérable de cuirs secs.

J'ai un peu la fièvre à présent. Je repars dans quelques jours pour un pays totalement inexploré par les européens; et, si je réussis à me mettre décidément en route, ce sera un voyage de six semaines, pénible et dangereux, mais qui pourrait être de profit. — Je suis seul responsable de cette petite expédition. J'espère que tout ira pour le moins mal possible. En tous cas, ne vous mettez pas en peine de moi.

Vous devez être très occupés à présent; et je vous souhaite une réussite heureuse dans vos petits travaux.

A vous,

RIMBAUD

P.-S. — Je ne suis pas en contravention avec la loi militaire? Je ne saurai donc jamais où j'en suis à ce sujet.

XXI

Harar, vendredi 22 juillet 1881.

Chers amis,

J'ai reçu dernièremeut une lettre de vous, de mai ou juin. Vous vous étonnez du retard des correspondances, cela n'est pas juste : elles arrivent à peu près régulièrement, quoique à longues échéances; et quant aux paquets, caisses et livres de chez vous, j'ai tout reçu à la fois, il y a plus de quatre mois, et je vous en ai accusé réception. La distance est grande, voilà tout : c'est le désert à franchir deux fois qui double la distance postale.

Je ne vous oublie pas du tout. Comment le pourrais-je? Et si mes lettres sont trop brèves c'est que, toujours en expédition, j'ai toujours été pressé aux heures de départ des courriers. Mais je pense à vous, et je ne pense qu'à vous. Et que voulez-vous que je vous raconte de mon travail d'ici, qui me répugne déjà tellement, et du pays, que j'ai en horreur,

et ainsi de suite? Quand je vous raconterais les essais que j'ai faits avec des fatigues extraordinaires et qui n'ont abouti à rien, qu'à la fièvre qui me tient à présent depuis quinze jours de la manière dont je l'avais à Roche, il y a deux ans? Mais, que voulez-vous, je suis fait à tout à présent; je ne crains plus rien.

Prochainement je ferai un arrangement avec la maison pour que mes appointements (espèces) soient régulièrement payés entre vos mains en France, par trimestres. Je vous ferai d'abord payer tout ce qui m'est dû jusqu'aujourd'hui, et, par la suite, cela marchera régulièrement. Que voulez-vous que je fasse de monnaie improductive en Afrique?

Vous achèterez immédiatement un titre d'une valeur ou rente quelconque avec les sommes que vous recevrez, et le consignerez en mon nom chez un notaire de confiance; ou vous vous arrangerez de toute autre façon convenable, plaçant chez un notaire ou un banquier sûrs des environs. Les deux seules choses que je souhaite sont : 1° que cela soit bien placé en sûreté et à *mon nom*; 2° que cela rapporte régulièrement.

Seulement il faudrait que je fusse sûr que je ne suis pas du tout en contravention avec la loi mili-

taire, pour que l'on ne vienne pas m'empêcher d'en jouir ensuite, d'une façon ou d'une autre.

Vous toucherez pour vous-mêmes la quantité qu'il vous plaira des intérêts des sommes ainsi placées par vos soins.

La première somme que vous pourriez recevoir dans trois mois s'élèverait à 3.000 francs environ.

Tout cela est fort naturel. Je n'ai pas besoin d'argent pour le moment, et je ne peux rien faire produire à l'argent ici.

Je vous souhaite réussite pour vous-mêmes. Ne vous fatiguez pas : c'est une chose déraisonnable! La santé et la vie ne sont-elles pas plus précieuses que toutes les autres saletés au monde?

Vivez tranquillement.

RIMBAUD

XXII

Harar, le 5 août 1881.

Chers amis,

Je viens de demander que l'on donne l'ordre à la maison de France de payer entre vos mains, en monnaie française, la somme de 1165 roupies et 14

anas: ce qui fait, la roupie valant à peu près 2 fr. 12 cent., 2478 francs. Toutefois, le change est variable. Dès que vous aurez reçu cette petite somme, placez-la selon qu'il convient, et prévenez-moi promptement.

Désormais, je tâcherai que mes appointements vous soient payés directement en France, tous les trois mois.

Tout cela, hélas! n'est pas bien intéressant. Je commence à me remettre un peu de ma maladie. Je compte que vos santés sont bonnes et que vos affaires vont à souhait. Moi, j'ai été bien éprouvé ici, mais je compte qu'un petit tour à la côte ou à Aden me refera tout à fait.

Et qui diable sait encore sur quelle route nous conduira notre chance?

A vous,

RIMBAUD

XXIII

Harar, 2 septembre 1881.

Chers amis,

Je crois vous avoir écrit une fois depuis votre lettre du 12 juillet.

Je continue à me déplaire fort dans cette région de l'Afrique. Le climat est grincheux et humide; le travail que je fais est absurde et abrutissant, et les conditions d'existence généralement absurdes aussi. J'ai eu d'ailleurs des démêlés désagréables avec la direction et le reste, et je suis à peu près décidé à changer d'air prochainement. J'essayerai d'entreprendre quelque chose à mon compte dans le pays; et, si ça ne répond pas (ce que je saurai vite), je serai tôt parti pour, je l'espère, un travail plus intelligent sous un ciel meilleur. Il se pourrait, d'ailleurs, qu'en ce cas même je restasse associé de la maison, — ailleurs.

Vous me dites m'avoir envoyé des objets, caisses, effets, dont je n'ai pas donné réception. J'ai tout juste reçu un envoi de livres selon votre liste et des chemises avec. D'ailleurs, mes commandes et correspondances ont toujours circulé d'une façon insensée dans cette boîte.

Figurez-vous que j'ai commandé deux tenues en drap à Lyon, l'année passée, en novembre, et que rien n'est encore venu !

J'ai eu besoin d'un médicament, il y a six mois; je l'ai demandé à Aden, et je ne l'ai pas encore reçu ! — Tout cela est en route, au diable.

Tout ce que je réclame au monde est un bon climat et un travail convenable, intéressant : je trouverai bien cela, un jour ou l'autre ! J'espère aussi ne recevoir que de bonnes nouvelles de vous et de votre santé. C'est mon plaisir premier d'avoir de vos nouvelles, chers amis ; et je vous souhaite plus de chance et de gaîté qu'à moi.

Au revoir.

RIMBAUD

— J'ai fait donner l'ordre à la maison de Lyon de vous adresser à Roche, par la poste, le total de mes appointements en espèces, du 1er décembre 1880 au 31 juillet 1881, s'élevant à 1165 roupies (la roupie vaut à peu près 2 francs et 12 centimes). Prière de me prévenir dès que vous aurez reçu, et de placer cette somme convenablement.

— A propos du service militaire, je continue à croire que je ne suis pas en faute; et je serais très fâché de l'être. Renseignez-moi au juste là-dessus. Il faudra bientôt que je me fasse faire un passeport à Aden, et je devrai des explications sur ce point. Bonjour à F.

XXIV

Harar, le 22 septembre 1881.

Chers amis,

Vos nouvelles sont en retard, il me semble : je n'ai rien reçu ici depuis longtemps. On fait peu de cas de la correspondance, dans cette agence!

L'hiver va commencer chez vous. Ici, la saison des pluies va finir et l'été commencer.

Je suis seul chargé des affaires, en ce moment, à l'agence, durant l'absence du directeur. J'ai donné ma démission, il y a une vingtaine de jours, et j'attends un remplaçant. Cependant, il se pourrait que je restasse dans le pays.

On a dû écrire à l'agence de Lyon de vous envoyer une somme de 1165 roupies, provenant de mes appointements du 1er décembre au 31 juillet. Avez-vous reçu? — Si oui, placez cela comme il vous convient. — A présent, je toucherai moi-même à la caisse, étant pour déguerpir d'un moment à l'autre.

Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé, selon ma demande, les ouvrages intitulés :

1° *Manuel du Voyageur*, par Kaltbrünner (se trouve chez *Reinwald et Compagnie*, 15, rue des Saints-Pères, à Paris);

2° *Constructions à la mer*, par Bonniceau (chez *Lacroix*)?

Il me semble avoir demandé cela il y a très longtemps, et rien n'est venu.

Ne me laissez pas trop sans nouvelles. Je vous souhaite un automne agréable et toute prospérité.

A vous,

RIMBAUD

XXV

Harar, 7 novembre 1881.

Chers amis,

Je reçois, aujourd'hui 7 novembre, trois lettres de vous, des 8, 24 et 25 septembre. Pour l'histoire militaire, j'écris immédiatement au consul de France à Aden, et l'agent général d'Aden joindra un certificat à la déclaration du consul, et vous l'enverra de suite, je l'espère. Je ne peux pas quitter l'agence ici; ça arrêterait aussitôt les affaires, puis-

que je suis chargé de tout et, provisoirement, directeur du mouvement. D'ailleurs, je vais aller en exploration plus loin encore.

Quant à prédire que la présente lettre arrivera bientôt, ou même qu'elle arrivera, du tout on n'en sait rien : ainsi votre lettre du 8 septembre m'arrive après celle du 24; une fois, j'ai reçu une lettre de mai en septembre.

J'aime à croire que cette affaire des vingt-huit jours s'arrangera sans bruit : je préviens à Aden qu'on ne laisse pas traîner ça. Comment diable voulez-vous que je flanque tous mes travaux à la dérive pour ces 28 jours?

Quoi qu'il arrive, je prends plaisir à penser que vos petites affaires vont bien. Si vous avez besoin, prenez ce qui est à moi : c'est à vous. Pour moi, je n'ai personne à qui songer, sauf ma propre personne, qui ne demande rien.

Vous êtes en hiver à présent, et je suis en été. Les pluies ont cessé; il fait très beau et assez chaud. Les caféiers mûrissent; d'autres sont en fleurs, et ça sent délicieusement bon, un goût qui rappelle tout à fait la fleur d'oranger.

Je vais prochainement faire une grande expédition; peut-être jusqu'au Choa, un nom que vous

voyez sur vos cartes. Soyez tranquilles, je ne m'aventure jamais qu'à bon escient. Il y aurait beaucoup à faire et à gagner ici, si le pays n'était entouré de brigands qui coupent les routes des meilleurs débouchés.

Une chose qui me paraît fort singulière est que vous n'ayez pas reçu mon argent, à cette date du 25 septembre. L'ordre de payer a été donné et est parti d'ici par un courrier du 4 août, et c'est arrivé à Lyon, au plus tard vers le 10 septembre. Pourquoi ne vous a-t-on pas payés? Je vous envoie le modèle de la réclamation qu'il faut que vous adressiez de suite à cette boîte :

« Messieurs,

« Mon fils, monsieur Rimbaud, employé à « votre agence au Harar, m'ayant averti par lettre « de Harar, du..., que l'ordre avait été donné, « dans un courrier du Harar du 4 août 1881, à « votre maison de Lyon de payer dans mes mains « une somme de 1165 roupies en francs au change « d'Aden, solde des appointements de M. Rim- « baud au Harar, du 1er décembre 1880 au 30 juil- « let 1881, je suis étonnée de n'avoir reçu jusqu'au- « jourd'hui rien de relatif à ce sujet. Je vous

« serai obligée de me dire ce qu'il en est et ce que
« vous entendez faire.

« Agréez, etc.... »

Si on ne répond pas, réclamez énergiquement; si on répond, vous savez que la somme à toucher est de 2478 francs environ.

En tous cas, je ne déguerpirai pas d'ici sans avoir des nouvelles sûres de cette somme et sans posséder le reçu ou au moins l'avis de votre main que l'argent a été versé.

Je me confie à vous pour ces malheureux fonds. Mais que diable voulez-vous que je fasse de propriétés foncières? J'ai bien encore quelques fonds à envoyer à présent, environ 1500 francs; mais je voudrais savoir arrivés les premiers.

Tout à vous,

RIMBAUD

XXVI

Harar, 3 décembre 1881.

Chers amis,

Ceci vous signifie mes souhaits de bonne année pour 1882. Bonne chance, bonne santé et beau temps.

Je n'ai pas le temps de vous écrire plus. Je suppose que la déclaration, que j'ai envoyée à Aden au consul de France, aura été visée et envoyée à votre adresse, et qu'il ne sera rien de cette affaire militaire.

J'ai réclamé à la maison pour cette somme de 1160 roupies que l'on doit vous verser, au change au moins de 2 francs et 12 centimes par roupie. On ne m'a pas encore répondu. Si l'on ne paie pas bientôt, je vais faire une plainte au consul de France à Aden (1).

Je me porte bien.

Tout à vous,

RIMBAUD

XXVII

Harar, 9 décembre 1881.

Chers amis,

Ceci pour vous saluer simplement.

Ne m'adressez plus rien au Harar. Je pars très

(1) Il ne faut voir dans cette menace qu'une forfanterie d'intérêt personnel, faite pour plaire à madame Rimbaud. D'ailleurs celle-ci, au moment où fut écrite cette lettre, avait reçu la somme en question.

prochainement, et il est peu probable que je revienne jamais ici.

Aussitôt rentré à Aden, à moins d'avis de vous, je télégraphierai à la maison pour ces malheureux 2500 francs qu'on vous doit, et je ferai connaître la chose au consul de France. Cependant, je crois qu'on vous aura payés à ce jour. Je compte trouver un autre travail, aussitôt rentré à Aden.

Je vous souhaite un petit hiver pas trop rigoureux et une bonne santé.

A vous,

RIMBAUD

XXVIII

Aden, le 18 janvier 1882.

Chers amis,

Je reçois votre lettre du 27 décembre 1881, contenant une lettre de Delahaye (1). Vous me dites m'avoir écrit deux fois au sujet du reçu de cette somme d'argent. Comment se fait-il que vos lettres ne me soient pas arrivées? Et je viens de télégraphier d'Aden à Lyon, à la date du 5 janvier, sommant de payer cette somme! Vous ne me dites pas non plus

(1) Ernest Delahaye, son ami de collège.

quelle somme vous avez reçue, ce que je suis cependant pressé de savoir. Enfin, il est heureux que cela soit arrivé, après avoir été retenu pendant six mois ! Je me demande aussi à quel change cela a pu vous être payé. A l'avenir, je choisirai un autre moyen pour mes envois d'argent, car la façon d'agir de ces gens est très désagréable. J'ai en ce moment environ 2000 francs de libre, mais j'en aurai besoin prochainement.

Je suis sorti du Harar et rentré à Aden, où j'attends de rompre mon engagement avec la maison. Je trouverai facilement autre chose.

Quant à l'affaire du service militaire, vous trouverez ci-inclus une lettre du consul à mon adresse, vous montrant ce que j'ai fait et quelles pièces sont au ministère. Montrez cette lettre à l'autorité militaire, ça les tranquillisera. S'il est possible de m'envoyer un double de mon livret perdu, je vous serai obligé de le faire prochainement, car le consul me le demande. Enfin, avec ce que vous avez et ce que j'ai envoyé, je crois que l'affaire va pouvoir s'arranger.

Ci-joint une lettre pour Delahaye, prenez-en connaissance. S'il reste à Paris, cela fera bien mon affaire : j'ai besoin de faire acheter quelques instru-

ments de précision. Car je vais faire un ouvrage pour la Société de géographie, avec des cartes et des gravures, sur le Harar et les pays Gallas. Je fais venir en ce moment de Lyon un appareil photographique ; je le transporterai au Harar, et je rapporterai des vues de ces régions inconnues. C'est une très bonne affaire.

Il me faut aussi des instruments pour faire des levés topographiques et prendre des latitudes. Quand ce travail sera terminé et aura été reçu à la Société de géographie, je pourrai peut-être obtenir des fonds d'elle pour d'autres voyages. La chose est très facile.

Je vous prie donc de faire parvenir la commande ci-incluse à Delahaye, qui se chargera de ces achats, et vous n'aurez qu'à payer le tout. Il y en aura pour plusieurs milliers de francs, mais cela me fera un bon rapport. Je vous serai très reconnaissant de me faire parvenir le tout le plus tôt possible, *directement*, à Aden. Je vous conjure d'exécuter entièrement la commande; si vous me faisiez manquer quelque chose là-dedans, vous me mettriez dans un grand embarras.

Tout à vous,

RIMBAUD

Monsieur Alfred (sic) *Delahaye, 8, place Gerson, à Paris.*

Aden, le 18 janvier 1882.

Mon cher Delahaye,

Je reçois de tes nouvelles avec plaisir.

Sans autres préambules, je vais t'expliquer comme quoi, si tu restes à Paris, tu peux me rendre un grand service.

Je suis pour composer un ouvrage, sur le Harar et les Gallas que j'ai explorés, et le soumettre à la Société de géographie. Je suis resté un an dans ces contrées, en emploi dans une maison de commerce française.

Je viens de commander à Lyon un appareil photographique qui me permettra d'intercaler dans cet ouvrage des vues de ces étranges contrées.

Il me manque des instruments pour la confection des cartes, et je me propose de les acheter. J'ai une certaine somme d'argent en dépôt chez ma mère, en France; et je ferai ces frais là-dessus.

Voici ce qu'il me faut, et je te serai infiniment reconnaissant de me faire ces achats en t'aidant de quelqu'un d'expert, par exemple d'un professeur

de mathématiques de ta connaissance, et tu t'adresseras au meilleur fabricant de Paris :

1° Un *théodolithe de voyage*, de petites dimensions. Faire régler soigneusement, et emballer soigneusement. Le prix d'un théodolithe est assez élevé. Si cela coûte plus de 15 à 1800 francs, laisser le théodolithe et acheter les deux instruments suivants :

Un bon sextant,

Une boussole de reconnaissance Cravet, à niveau.

2° Acheter une *collection minéralogique de 300 échantillons*. Cela se trouve dans le commerce.

3° *Un baromètre anéroïde de poche.*

4° *Un cordeau d'arpenteur en chanvre,*

5° *Un étui de mathématiques* contenant : une règle, une équerre, un rapporteur, compas de réduction, décimètre, tire-lignes, etc..

6° *Du papier à dessin.*

Et les livres suivants :

Topographie et Géodésie (1), par le commandant Salneuve (*librairie Dumaine*, Paris) ;

Trigonométrie des lycées supérieurs ;

(1) Sinon cela, le meilleur cours de topographie connu. (N. de A. R.)

Minéralogie des lycées supérieurs, ou le meilleur cours de l'Ecole des mines;

Hydrographie, le meilleur cours qui se trouve;

Météorologie, par Marie Davy (*Masson, libraire*);

Chimie industrielle, par Wagner (*Savy, libraire*, rue Hautefeuille);

Manuel du vogageur, par Kaltbrünner (chez *Reinwald*);

Instructions pour les voyageurs préparateurs (*librairie du Muséum d'Histoire naturelle*);

Le Ciel, par Guillemin;

Enfin l'*Annuaire du Bureau des Longitudes pour 1882*.

Fais la facture du tout, joins-y tes frais, et paie-toi sur mes fonds déposés chez madame Rimbaud, à Roche.

Tu ne t'imagines pas quel service tu me rendras. Je pourrai achever cet ouvrage et travailler ensuite aux frais de la société de Géographie.

Je n'ai pas peur de dépenser quelques milliers de francs, qui me seront largement revalus.

Je t'en prie donc, si tu peux le faire, achète-moi ce que je demande le plus promptement possible; surtout le théodolithe et la collection minéralogique.

D'ailleurs, j'ai également besoin du tout. Emballe soigneusement.

A la prochaine poste, qui part dans trois jours, détails. En attendant, hâte-toi.

Salutations cordiales.

RIMBAUD

(Maison Mazeran, Viannay et Bardey, à Aden).

XXIX

Aden, 22 janvier 1882.

Chers amis,

Je vous confirme ma lettre du 18, partie avec le bateau anglais et qui vous arrivera quelques jours avant ceci.

Aujourd'hui, un courrier de Lyon m'apprend que l'on ne vous a payé que 2250 francs au lieu de 2469 fr. 80 qui me sont dûs, en comptant la roupie au change de 2 francs et 12 centimes, comme il était spécifié dans l'ordre de paiement. J'envoie de suite une réclamation à la maison et je vais faire une plainte au consul, car ceci est une filouterie pure et simple; et, d'ailleurs, j'aurais dû m'y attendre, car ces gens sont des ladres et des

fripons bons seulement pour exploiter les fatigues de leurs employés(1). Mais je persiste à ne pas comprendre comment vos lettres mentionnant le paiement de cette somme ne me sont pas arrivées : vous les avez donc adressées à eux, à Lyon? En ce cas, cela ne m'étonne pas que rien ne soit parvenu, car ces gens s'arrangent de façon à bouleverser et intercepter toutes les correspondances de leurs employés.

Faites attention, à l'avenir, de m'adresser tout ici directement, sans passer par leur maudite entremise. Faites-y attention, surtout à propos de l'envoi des objets que je vous ai demandés par ma lettre d'avant-hier et à l'achat desquels je suis décidé à employer la somme que vous avez reçue : que rien ne passe par chez eux, car cela serait infailliblement gâté ou perdu.

Vous m'avez fait un premier envoi de livres, qui m'est débarqué en mai 1881. Ils avaient eu l'idée d'emballer des bouteilles d'encre dans la caisse, et,

(1) Outre que, pour les raisons notées plus haut, Rimbaud se fait injuste, il se trompe dans son évaluation de 2 fr. 12 c. par roupie. Ce change était en effet celui du jour où il quitta Aden pour Harar; mais alors il n'avait pas encore gagné les 1165 roupies, et. quand il eut droit à cette somme et qu'il voulut la réaliser, le change n'était plus le même.

les bouteilles s'étant cassées, tous les livres ont été baignés d'encre.

M'avez-vous fait un autre envoi que celui-là ? Dites-le moi, que je puisse réclamer, s'il s'est égaré quelque chose.

Je suppose que vous avez transmis ma lettre à Delahaye(1), et que celui-ci aura pu se charger des commissions indiquées. Je recommande de nouveau que les instruments de précision soient soigneusement vérifiés, avant l'achat, par des personnes compétentes, et, ensuite, soigneusement emballés et expédiés directement, à mon adresse à Aden, par les agences à Paris des Messageries maritimes.

Je tiens surtout au THÉODOLITHE, car c'est le meilleur instrument topographique et celui qui peut me rendre le plus de services. Il est bien entendu que le *sextant* et la *boussole* sont pour remplacer le théodolithe, si celui-ci coûte trop cher. Supprimez la *collection minéralogique*, si cela empêche d'acheter le théodolithe ; mais, en tous cas, achetez les livres, que je vous recommande de soigner.

Il me faut aussi une *longue vue* ou *lunette d'état-*

(1) Cette lettre n'était pas encore transmise. On verra ci-après qu'elle ne devait point l'être.

major : à acheter, en même temps, chez les mêmes fabricants, que le théodolithe et le baromètre.

Décidément, supprimez complètement la collection minéralogique, pour l'instant. Prochainement, je vous enverrai un millier de francs : je vous serai donc obligé d'acheter *avant tout le théodolithe.*

Voici comme vous pourriez distribuer votre argent :

Longue vue, 100 francs; baromètre, 100 francs ; cordeau, compas, 40 francs ; livres, 200 francs ; et le reste, au théodolithe et aux frais jusqu'à Aden.

Mon appareil photographique m'arrivera de Lyon dans quelques semaines : j'ai expédié les fonds, payé d'avance.

Je vous conjure d'exécuter mes commandes et de ne pas me faire manquer de ce que je vous demande, si vous voyez que vous pouvez réellement me procurer les choses dans de bonnes conditions ; car il est bien entendu que tous ces instruments ne peuvent être achetés que par quelqu'un de compétent. Sinon, gardez l'argent, — qu'il est trop pénible d'amasser pour l'employer à l'acquisition de camelote !

Prière d'envoyer la lettre ci-incluse à monsieur *Devisme*, *armurier*, à Paris. C'est une demande de

renseignements, au sujet d'une arme spéciale pour la chasse à l'éléphant. Vous me transmettrez sa réponse de suite, et je verrai si je dois vous envoyer des fonds.

J'écris que l'on vous solde le restant de la dite somme. Il vous reste dû 219 francs 80 c. qui, je suppose, vont vous être envoyés sur ma recommandation.

Tout à vous,

RIMBAUD

— Et faites acheter le théodolithe, le baromètre, le cordeau et le télescope, à tout prix, par quelqu'un qui soit connaisseur et chez de bons fabricants. Sinon, il vaudrait beaucoup mieux garder l'argent et se contenter d'acheter les livres.

— N'avez-vous pas reçu de l'argent, sur mon ordre, une fois en novembre 1880 et une seconde fois en février 1881 ? On me l'écrit de Lyon. Faites-moi mon compte au juste, que je sache ce que j'ai ou ce que je n'ai pas.

Monsieur Devisme, à Paris.

Aden, le 22 janvier 1882.

Monsieur,

Je voyage dans les pays Gallas (Afrique orientale)

et, m'occupant en ce moment de la formation d'une troupe de chasseurs d'éléphants, je vous serais très réellement reconnaissant de vouloir bien me faire renseigner, aussi prochainement que possible, au sujet suivant :

Y a-t-il une arme spéciale pour la chasse à l'éléphant ?

Sa description ?

Ses recommandations ?

Où se trouve-t-elle ? Son prix ?

La composition des munitions, empoisonnées, explosibles ?

Il s'agit pour moi de l'achat de deux armes d'essai telles, — et, possiblement, après épreuve, d'une demi-douzaine.

Vous remerciant d'avance de la réponse, je suis, monsieur, votre serviteur.

RIMBAUD,
Aden (colonies anglaises).

XXX

Aden, le 12 février 1882.

Chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 21 janvier, et je compte

que vous aurez reçu mes deux lettres avec des commandes de livres et d'instruments, et aussi le télégramme, à la date du 24, qui les annulait.

Quant au reçu de l'argent : vos lettres étaient arrivées au Harar le lendemain de mon départ, de sorte qu'elles n'ont pu me rejoindre à Aden avant la fin de janvier. En tout cas, il se trouve qu'on m'a supprimé une certaine somme sur le change. Mais tenez-vous tranquilles, et ne faites pas de réclamations. Je toucherai cela ici, ou je vous le ferai envoyer en France.

Vous avez placé cet argent en terrain, et vous avez bien fait. Aussitôt que je l'ai su, je vous ai télégraphié de ne pas acheter ce que j'avais commandé, et j'espère que vous aurez compris.

Quand je vous enverrai une nouvelle somme, elle pourra être employée comme je vous l'avais expliqué ; car j'ai réellement besoin des instruments que je vous ai dits. Seulement, l'achat en sera pour plus tard.

Je ne compte pas rester longtemps à Aden, où il faudrait avoir des intérêts plus intelligents que ceux que j'y ai. Si je pars, et je compte partir prochainement, ce sera pour retourner au Harar ou descendre à Zanzibar, où j'aurai de très bonnes

recommandations ; en tous cas, si je n'y trouve rien, je pourrai toujours rentrer ici, où je dénicherai bien des travaux meilleurs que ceux que j'ai.

Il y a près d'un mois que je vous ai envoyé les certificats demandés, du moins que je les ai envoyés au ministère de la guerre, par la voie du consul de France à Aden.

Le consul veut absolument voir mon livret. Je n'ai pas dit qu'il est perdu. S'il est possible d'en avoir un double, prière de me l'envoyer.

Bonne chance et bonne santé. A bientôt d'autres nouvelles.

RIMBAUD

XXXI

Aden, 15 avril 1882.

Chère mère,

Ta lettre du 30 mars m'arrive le 12 avril.

Je vois avec plaisir que tu t'es remise, et il faut te rassurer de ce côté. Inutile de se noircir les idées tant qu'on existe.

Quant à mes intérêts, dont tu parles, ils sont minces et je ne me tourmente nullement à leur

sujet. Qui pourrait me faire du tort, à moi qui n'ai rien que mon individu ? Un capitaliste de mon espèce n'a rien à craindre de ses spéculations, ni de celles des autres.

Merci pour l'hospitalité que vous m'offrez, mes chers amis. Ça, c'est entendu, d'un côté comme de l'autre.

Excusez-moi d'avoir passé un mois sans vous écrire. J'ai été harassé par toutes sortes de travaux. Je suis toujours dans la même maison, aux mêmes conditions ; seulement, je travaille bien plus et je dépense presque tout, et je suis décidé à ne pas séjourner à Aden. Dans un mois, je serai ou de retour à Harar, ou en route pour Zanzibar.

A l'avenir, je n'oublierai plus de vous écrire par chaque poste.

Beau temps et bonne santé.

Tout à vous,

RIMBAUD

XXXII

Aden, 10 mai 1882.

Cher amis,

J'ai écrit deux fois dans le courant d'avril, et

mes lettres ont dû parvenir. Je reçois la vôtre du 23 avril.

Rassurez-vous sur mon compte : ma situation n'a rien d'extraordinaire. Je suis toujours employé à la même boîte, et je trime comme un âne dans un pays pour lequel j'ai une horreur invincible. Je fais des pieds et des mains pour tâcher de sortir d'ici et d'obtenir un emploi plus récréatif. J'espère bien que cette existence-là finira avant que j'aie eu le temps de devenir complètement idiot. En outre, je dépense beaucoup à Aden, et ça me donne l'avantage de me fatiguer bien plus qu'ailleurs. Prochainement, je vous enverrai quelques centaines de francs pour des achats. En tout cas, si je pars d'ici, je vous préviendrai. Si je n'écris pas plus, c'est que je suis très fatigué et que, d'ailleurs, chez moi, comme chez vous, il n'y a rien de nouveau (1).

Avant tout, bonne santé.

RIMBAUD

(1) Il cache qu'à ce moment il écrivait son ouvrage sur le Harar.

XXXIII

Aden, 10 juillet 1882.

Chers amis,

J'ai reçu vos lettres du 19 juin; et je vous remercie de vos bons conseils.

J'espère bien aussi voir arriver mon repos avant ma mort. Mais d'ailleurs, à présent, je suis fort habitué à toute espèce d'ennuis ; et, si je me plains, c'est une espèce de façon de chanter.

Il est probable que je vais repartir dans un mois ou deux au Harar, si les affaires d'Egypte s'arrangent. Et, cette fois, j'y ferai un travail sérieux.

C'est dans la prévision de ce prochain voyage que je vous prie d'envoyer à sa destination la lettre ci-jointe, dans laquelle je demande une bonne carte du Harar (1). Mettez cette lettre sous enveloppe à l'adresse y indiquée, affranchissez et joignez un timbre pour la réponse. On vous dira le prix et vous enverrez le montant, une dizaine de francs, en un mandat-poste ; et, sitôt arrivée, envoyez-moi cette

(1) Si cette lettre ne figure pas ici, c'est que, au contraire de celles précédentes à MM. Delahaye et Devismes, elle fut expédiée à destination.

carte. Je ne puis pas m'en passer, et personne ne l'a ici. Je compte donc sur vous. Nouvelles prochainement.

A vous,

RIMBAUD

XXXIV

Aden, 31 juillet 1882.

Chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 10 juillet.

Vous allez bien, je vais bien aussi.

Vous avez dû recevoir une lettre de moi, où je vous priais de me faire revenir une carte de l'Abyssinie et du Harar, la *carte de l'Institut géographique de Péterman*. Je compte qu'on vous l'aura trouvée, et que je la recevrai. Surtout, ne m'envoyez pas une carte autre que celle-là.

Mon travail ici est toujours le même; et je ne sais si je permuterai, ou si on me laissera à la même place.

Les désordres en Egypte ont pour effet de gêner toutes les affaires de ce côté; et je me tiens tranquille dans mon coin, pour le moment, car je ne

trouverais rien ailleurs. Si l'occupation anglaise est permanente en Egypte, cela vaudra mieux. De même, si les Anglais descendent au Harar, il y aura un bon temps à passer.

Enfin, espérons de l'avenir.

Tout à vous,

RIMBAUD

XXXV

Aden, le 10 septembre 1882.

Chers amis,

J'ai reçu votre lettre de juillet avec la carte ; je vous remercie.

Rien de neuf dans ma situation, qui est toujours la même. Je n'ai plus que treize mois à rester dans la maison; je ne sais si je les finirai. L'agent actuel d'Aden part dans six mois; il est possible que je le remplace. Les appointements seraient d'une dizaine de mille francs par an. C'est toujours mieux que d'être employé; et, à ce compte, je resterais encore bien cinq ou six ans ici.

Enfin, nous verrons comment tourneront ces balançoires.

Je vous souhaite toute prospérité.

Parlez correctement dans vos lettres, car ici on cherche à scruter ma correspondance.

Tout à vous,

RIMBAUD

XXXVI

Aden, 28 septembre 1882.

Mes chers amis,

Je suis toujours au même lieu; mais je compte partir, à la fin de l'année, pour le continent africain, non plus pour le Harar, mais pour le Choa (Abyssinie).

Je viens d'écrire à l'ancien agent de la maison à Aden, monsieur le colonel Dubar, Lyon, qu'il me fasse envoyer ici un appareil photographique complet, dans le but de le transporter au Choa, où c'est inconnu et où ça me rapportera une petite fortune, en peu de temps.

Ce monsieur Dubar est un homme très sérieux, et il m'enverra ce qui me convient. Il doit s'informer; et, aussitôt qu'il aura rassemblé ce qu'il faut, il vous demandera les fonds nécessaires, que je vous

fais expédier et que vous lui enverrez immédiatement sans détails.

Je vous fais envoyer une somme de 1000 francs par la maison de Lyon. Cette somme est destinée exclusivement au but ci-dessus indiqué : — ne l'employez pas autrement sans avis de moi. En outre, s'il faut davantage, 500 ou 1000 francs, trouvez-les chez vous, et envoyez tout ce qu'on vous demande. Vous m'écrirez ensuite ce que je vous dois, cela sera aussitôt envoyé : j'ai à moi, ici, une somme de 5000 francs.

La dépense ci-dessus me sera très utile; si même des circonstances contraires me retenaient ici, j'y vendrais toujours le tout avec bénéfice.

A la fin d'octobre, vous recevrez les 1000 francs de Lyon. Comme je l'ai dit, ils sont exclusivement destinés à cet achat. Je n'ai pas le temps d'en dire plus aujourd'hui. J'aime à vous croire en bonne santé et prospérité.

Tout à vous,

RIMBAUD

— Ci-inclus chèque de 1000 francs sur la maison de Lyon.

XXXVII

Aden, 3 novembre 1882.

Chers amis,

Une lettre de Lyon, du 20 octobre, m'annonce que mon bagage photographique est acheté. Il doit être en route à présent. On a donc dû s'adresser à vous pour le remboursement des frais. Je compte que vous avez reçu, il y a longtemps, mon chèque de 1000 francs sur la maison de Lyon, et que l'on vous en aura renvoyé le montant, d'où vous aurez payé les achats.

J'attends nouvelles de cela, et je compte que tout se sera passé sans accrocs.

Quand je saurai cette affaire en règle, je vous enverrai de nouvelles commissions, s'il reste de l'argent.

Je pars en janvier 1883 au Harar, pour le compte de la maison.

Bonne santé. Tout à vous,

RIMBAUD

XXXVIII

Aden, le 16 novembre 1882.

Chers amis,

Je reçois votre lettre du 24 octobre. Je pense qu'à présent on aura payé le chèque, et que mon affaire est en route.

Si je pars d'Aden, ce sera probablement au compte de la Compagnie. Tout cela ne se décidera que dans un mois ou deux; jusqu'à présent, on ne me laisse rien voir de précis. Quant à revenir en France, qu'irais-je chercher là, à présent? Il vaut beaucoup mieux que je tâche d'amasser quelque chose par ici; ensuite, je verrai. L'important et le plus pressé pour moi, c'est d'être indépendant, n'importe où.

Le calendrier me dit que le soleil se lève en France à 7 h. 1/4 et se couche à 4 h. 15, en ce mois de novembre ; ici, c'est toujours à peu près de 6 à 6. Je vous souhaite un hiver à votre mesure, — et, d'avance (car qui sait où je serai dans quinze jours ou un mois), une bonne année, ce qui peut s'appeler une bonne année, et tout à votre souhait, pour 1883 !

Quand je serai reparti en Afrique, avec mon bagage photographique, je vous enverrai des choses

intéressantes. Ici, à Aden, il n'y a rien, pas même une seule feuille (à moins qu'on ne l'apporte), et c'est un endroit où l'on ne séjourne que par nécessité.

Pour le cas où les 1000 francs ne seraient pas entièrement employés, je vous donne encore commission de m'envoyer les livres suivants, qui me sont indispensables là où je vais et où je n'ai rien pour me renseigner.

Vous donnez la liste ci-jointe (1) à la librairie d'Attigny, avec commission de faire revenir le tout le plus promptement possible (car si cela n'arrive pas à Aden, on me le retardera beaucoup).

S'il ne reste pas d'argent, envoyez néanmoins de suite la commande, et prévenez-moi : j'enverrai le manquant. La valeur du tout peut être 200 francs. Enfermez dans une caisse, avec la déclaration « livres » à l'extérieur ; expédiez à M. Dubar, avec un mot lui expliquant de remettre le colis adressé à mon nom à Aden à l'agence des Messageries maritimes. Car si vous faites passer cela par la maison de Lyon, ça ne m'arrivera jamais.

Forcé de vous quitter. Je vous remercie d'avance.

Tout à vous,

RIMBAUD

(1) Cette liste manque. Elle fut remise au libraire d'Attigny.

XXXIX

Aden, 18 novembre 1882.

Chère maman,

Je reçois ta lettre du 27 octobre, où tu dis avoir reçu les 1000 francs de Lyon.

L'appareil coûte, dites-vous, 1850 francs. Je vous télégraphie à la date d'aujourd'hui : « Payez-le de mon argent de l'année passée. » C'est-à-dire : le surplus des 1000 francs, fournissez-le des 2500 que j'ai envoyés l'an passé.

J'ai bien 4000 francs ici ; mais ils sont placés au Trésor anglais, et je ne puis les déplacer sans frais. D'ailleurs, j'en aurai besoin prochainement (1).

Ainsi donc, retirez 1000 francs de ce que je vous ai envoyé en 1881 : je ne puis m'arranger autrement. Car ce que j'ai à présent, quand je serai en Afrique, je pourrai faire avec des affaires qui me rapporte-

(1) On comprend que Rimbaud est fâché que sa mère ait converti son argent en terres, dont il n'avait que faire, et que, à cause de cela, les instruments scientifiques et les livres, dont il indiquait le besoin précis dans sa lettre à M. Delahaye, n'aient pas été achetés. C'est une leçon pour lui. Il n'enverra plus de fortes sommes, et même il reprendra peu à peu l'argent des terres qui, de ce fait, seront revendues à madame Rimbaud.

ront le triple. Si je vous dérange, je m'excùse mille fois. Mais je ne puis pas me dépouiller à présent.

Quant à l'appareil, s'il est bien conditionné, il me rapportera certainement ses frais. De cela, je ne doute pas. En tous cas, je trouverai toujours à le revendre avec bénéfice. L'affaire est envoyée, laissons-la aboutir.

Je vous ai écrit hier, en joignant une commande de livres de la valeur d'environ 200 francs. Prière de me les expédier, comme je vous l'ai indiqué, sans faute.

Je vais retourner au Harar, comme agent de la maison, et je vais travailler sérieusement. J'espère avoir une quinzaine de mille francs à la fin de l'année prochaine.

Encore une fois, excusez-moi du tracas. Je ne vous le renouvellerai plus. Seulement, n'oubliez pas les livres.

Tout à vous,

RIMBAUD

XL

Aden, 8 décembre 1882.

Chère maman,

Je reçois ta lettre du 24 novembre m'apprenant

que la somme a été versée et que l'expédition est en train. Naturellement, on n'a pas acheté sans savoir s'il y aurait des fonds pour couvrir l'achat. C'est pour cette raison que la chose ne s'est décidée qu'au reçu des 1850 francs.

Tu dis qu'on me vole. Je sais très bien ce que coûte un appareil seul : quelques centaines de francs. Mais ce sont les produits chimiques, très nombreux et chers et parmi lesquels se trouvent des composés d'or et d'argent valant jusqu'à 250 francs le kilog., ce sont les glaces, les cartes, les cuvettes, les flacons, les emballages très chers, qui grossissent la somme. J'ai demandé de tous les ingrédients pour une campagne de deux ans. Pour moi, je trouve que je suis servi à bon marché. Je n'ai qu'une crainte, celle que ces choses se brisent en route, en mer. Si cela m'arrive intact, j'en tirerai un large profit, et je vous enverrai des choses curieuses.

Au lieu donc de te fâcher, tu n'as qu'à te réjouir avec moi. Je sais le prix de l'argent ; et, si je hasarde quelque chose, c'est à bon escient.

Je vous prierai de vouloir bien ajouter ce qu'on pourrait vous demander en outre pour les frais de port et d'emballage.

Vous avez de moi une somme de 2500 francs,

d'il y a deux ans. Prenez à votre compte les terres que vous avez achetées avec cela, en concurrence des sommes que vous débourserez pour moi. L'affaire est bien simple, et il n'y a pas de dérangements.

Ce qui est surtout attristant, c'est que tu termines ta lettre en déclarant que vous ne vous mêlerez plus de mes affaires. Ce n'est pas une bonne manière d'aider un homme à des mille lieues de chez lui, voyageant parmi des peuplades sauvages et n'ayant pas un seul correspondant dans son pays ! J'aime à espérer que vous modifierez cette intention peu charitable. Si je ne puis même plus m'adresser à ma famille pour mes commissions, où diable m'adresserai-je ?

Je vous ai dernièrement envoyé une liste de livres à m'expédier ici. Je vous en prie, ne jetez pas ma commission au diable ! Je vais repartir au continent africain, pour plusieurs années ; et, sans ces livres, je manquerais d'une foule de renseignements qui me sont indispensables. Je serais comme un aveugle ; et le défaut de ces choses me préjudicierait beaucoup. Faites donc revenir promptement tous ces ouvrages, sans en excepter un ; mettez-les en une caisse avec la suscription « livres », et envoyez-

moi ici, en payant le port, par l'entremise de M. Dubar.

Joignez-y ces deux ouvrages :

Traité complet des chemins de fer, par Couche (chez *Dunod*, quai des Augustins, à Paris);

Traité de Mécanique de l'Ecole de Châlons.

Tous ces ouvrages coûteront 400 francs. Déboursez cet argent pour moi, et couvrez-vous comme je l'ai dit ; et je ne vous ferai plus rien débourser, car je pars dans un mois pour l'Afrique. Pressez-vous donc.

A vous,

RIMBAUD

XLI

Aden, le 6 janvier 1883.

Chers parents,

J'ai reçu, il y a déjà huit jours, la lettre où vous me souhaitez la bonne année.

Je vous rends mille fois vos souhaits, et j'espère qu'ils seront réalisés pour nous tous. Je pense toujours à Isabelle ; c'est à elle que j'écris chaque fois, et je lui souhaite particulièrement tout à son souhait.

Je repars, à la fin du mois de mars, pour le Harar. Le dit bagage photographique m'arrive ici dans quinze jours; et je verrai vite à l'utiliser et à en repayer les frais : ce qui sera peu difficile, les reproductions de ces contrées ignorées et des types singuliers qu'elles renferment devant se vendre en France. D'ailleurs, je retirerai là-bas même un bénéfice immédiat de toute la balançoire.

J'aime à compter que les frais sont terminés pour cette aflaire. Si, cependant, l'expédition nécessitait quelques nouvelles dépenses, faites-les encore, je vous en prie; et terminez au plus tôt.

Envoyez-moi les livres également.

M. Dubar doit aussi m'envoyer un instrument scientifique, nommé *graphomètre*.

Je compte faire quelques bénéfices à Harar, cette année-ci, et je vous renverrai la balance de ce que je vous ai fait débourser. Pour longtemps, non plus, je ne vous troublerai avec mes commissions. Je vous demande bien pardon, si je vous ai dérangés. C'est que la poste est si longue, aller et retour, du Harar, que j'ai mieux aimé me pourvoir tout de suite pour longtemps.

Tout au mieux !

RIMBAUD

XLII

Aden, le 15 janvier 1883.

Chers amis,

J'ai reçu votre dernière lettre, avec vos souhaits de bonne année. Merci de tout cœur, et croyez-moi toujours votre dévoué.

J'ai reçu la liste des livres achetés. Justement, comme vous le dites, ceux qui manquent sont le plus nécessaires. L'un est un *traité de topographie* (non de photographie, j'ai un traité de photographie dans mon bagage). La topographie est l'art de lever des plans en campagne : il faut que je l'aie. Vous communiquerez donc la lettre ci-jointe au libraire, et il trouvera facilement un traité d'un auteur quelconque. L'autre est un traité de *géologie et minéralogie pratiques*. Pour le trouver, il s'adressera comme je le lui explique.

Ces deux détails faisaient partie d'une commission passée ; c'est pour cela que j'insiste pour les avoir. Ils me sont d'ailleurs très utiles.

Je ne vous enverrai plus de nouvelles commissions, sans argent. Excusez-moi du trouble.

. . . .

Isabelle a tort de désirer me voir dans ce pays-ci. C'est un fond de volcan, sans une herbe. Tout l'avantage est que le climat est très sain et qu'on y fait des affaires assez actives. Mais, de mars en octobre, la chaleur est excessive. A présent, nous sommes en hiver, le thermomètre est à 30° seulement, à l'ombre; il ne pleut jamais. Voici un an que je couche continuellement à ciel ouvert. Personnellement, j'aime beaucoup ce climat; car j'ai toujours horreur de la pluie, de la boue et du froid. Cependant, fin mars, il est probable que je repartirai pour le Harar. Là, c'est montagneux et très élevé; de mars en octobre, il pleut sans cesse et le thermomètre est à 10 degrés. Il y a une végétation magnifique, et des fièvres. Si j'y repars, j'y resterai probablement une année encore. Tout ceci se décidera prochainement. Du Harar, je vous enverrai des vues, des paysages et des types.

Quant au Trésor anglais dont je parlais, c'est simplement une caisse d'épargne spéciale à Aden; et cela rapporte environ 4 1/2 pour cent. Mais la somme des dépôts est limitée. Ce n'est pas très pratique.

A une prochaine occasion.

A. RIMBAUD

XLIII

Aden, 8 février 1883.

Chère maman, chère sœur,

Je reçois une lettre de M. Dubar, fin janvier, m'annonçant le départ du dit bagâge et que la facture se trouve augmentée de 600 francs. Payez ces 600 francs de mon compte, et qu'il en soit fini de cette histoire. J'ai dépensé une forte somme; mais la chose me la rendra, j'en suis sûr, et je ne gémis donc pas des frais.

A présent nous fermons la liste des frais, commandes, etc.,

Envoyez-moi seulement les livres que je vous ai demandés; ne les oubliez pas.

Je partirai sûrement d'Aden dans six semaines, et je vous écrirai avant.

Tout à vous,

RIMBAUD

XLIV

Aden, le 14 mars 1883.

Chers amis,

Je pars le 18 pour Harar, au compte de la maison.

J'ai reçu tous les bagages qui vous ont tant troublés. Je n'attends plus que les derniers trois livres.

On vous demandera, peut-être prochainement, de Lyon, une somme de 100 francs, plus ou moins, pour paiement d'un *graphomètre* (instrument à lever les plans) que j'ai commandé. Payez-les; et, désormais, je ne vous commanderai plus rien, sans envoyer d'argent.

Je compte faire quelques bénéfices au Harar et pouvoir recevoir, dans un an, des fonds de la Société de géographie.

Je vous écrirai le jour de mon départ.

Bonne chance et santé.

Tout à vous,

RIMBAUD

XLV

Aden, 19 mars 1883.

Mes chers amis,

J'ai reçu votre dernière lettre; et la caisse de livres m'est arrivée hier au soir. Je vous remercie.

L'appareil photographique, et tout le reste, est en excellent état ; quoiqu'il ait été se promener à Maurice. Et je tirerai bon parti des photographies.

Quant aux livres, ils me seront très utiles dans un pays où il n'y a pas de renseignements et où l'on devient bête comme un âne, si on ne repasse pas un peu ses études. Les jours et les nuits, surtout, sont bien longs au Harar, et ces bouquins me feront agréablement passer le temps. Car il faut dire qu'il n'y a aucun lieu de réunion public au Harar; on est forcé de rester chez soi continuellement. Je compte, d'ailleurs, faire un curieux album de photographies.

Je vous envoie un chèque de 100 francs, que vous toucherez. Achetez-moi les livres dont le détail suit (la dépense des livres est utile) :

Chez *Dunod*, 49, quai des Grands-Augustins, Paris :

Debauve. — *Exécution des travaux*. 1 vol.	30f00
id. *Géodésie*	7,50
Lacaume et Sganzin. — *Calculs abrégés des terrassements*	2,00
Debauve. — *Hydraulique*	6,00
Jacquet. — *Tracé des courbes*	6,00
Librairie *Masson* :	
Delaunay. — *Cours élémentaire de Mécanique*	8,00
Liais. — *Traité d'astronomie appliquée*...	10,00
Total.....	69f50

Vous dites qu'il reste quelques cents francs de mon ancien argent. Quand on vous demandera le montant du graphomètre (instrument de nivellement) que j'ai commandé à Lyon, payez-le donc de ce qui reste. J'ai sacrifié toute cette somme. J'ai ici 5000 francs, qui portent à la maison 5 o/o d'intérêt : je ne suis donc pas encore ruiné. Mon contrat avec la maison finit en novembre ; c'est par conséquent encore 8 mois à 330 francs que j'ai devant moi, soit 2500 francs environ, soit qu'à la fin de l'année j'aurai toujours au moins 7000 francs en caisse, sans compter ce que je puis bricoler en

vendant et achetant quelque peu pour mon compte. Après novembre, si je ne fais plus partie de la maison, je pourrai toujours faire un petit commerce, qui me rapportera 60 o/o en un an. Je voudrais faire rapidement, en 4 ou 5 ans, une cinquantaine de mille francs; et je me marierai ensuite.

Je pars demain pour Zeilah. Vous n'aurez plus de nouvelles de moi avant deux mois. Je vous souhaite beau temps, santé, prospérité.

Tout à vous,

RIMBAUD

— Toujours adresser à Aden.

XLVI

Aden, le 20 mars 1883.

Mes chers amis,

Je vous préviens, par la présente, que j'ai renouvelé mon contrat avec la maison jusqu'à fin décembre 1885. Mes appointements sont à présent de 160 roupies par mois et un certain bénéfice par cent, le tout équivalent à 5000 fr. net par an, en plus du logement et de tous les frais, qui me sont toujours accordés gratuits.

Je pars après demain pour Zeilah.

J'ai oublié de vous dire que le chèque de 100 francs est payable à la maison de Marseille, et non à Lyon.

Joignez à la liste des livres :

Librairie *Dunod* :

Salin. — *Manuel pratique des poseurs de voies de chemin de fer*................ 2 fr. 50

Debauve. — *Tunnels et souterrains*... 10 fr. »

Envoyez le tout ensemble, si possible.

Tout à vous,

RIMBAUD

XLVII

Harar, le 6 mai 1883.

Mes chers amis,

Le 30 avril, j'ai reçu au Harar votre lettre du 26 mars.

Vous dites m'avoir envoyé deux caisses de livres. J'ai reçu une seule caisse à Aden, celle pour laquelle Dubar disait avoir épargné vingt-cinq francs. L'autre est probablement arrivée à Aden, avec le graphomètre. Car je vous avais envoyé, avant de

partir d'Aden, un chèque de 100 francs avec une autre liste de livres. Vous devez avoir touché ce chèque et, les livres, vous les avez probablement achetés. Enfin, à présent, je ne suis plus au courant des dates. Prochainement, je vous enverrai un autre chèque de 200 francs, car il faut que je fasse revenir des glaces pour la photographie.

Cette commission a été bien faite; et, si je veux, je regagnerai vite les 2000 francs que ça ma coûté. Tout le monde veut se faire photographier ici; même on offre une guinée par photographie. Mais ce n'est pas pour cela que j'ai acheté mon appareil, et j'en ai besoin pour autre chose. Je ne suis pas encore bien installé, ni au courant; mais je le serai vite, et je vous enverrai des choses curieuses.

Ci-inclus quelques photographies de moi-même par moi-même.

Je suis toujours mieux ici qu'à Aden. Il y a moins de travail et bien plus d'air, de verdure, etc...

J'ai renouvelé mon contrat pour trois ans; mais il se peut que l'établissement ferme bientôt. Le pays n'est pas tranquille; et puis on fait un tas de frais, que les bénéfices couvrent à peine. Enfin, il est conclu que le jour où je serai remercié, on me donnera une indemnité de trois mois d'appointements. A la

fin de cette année-ci, j'aurai trois ans complets dans cette maison.

. . . .

La solitude est une mauvaise chose, ici-bas; et je regrette de ne pas être marié et de n'avoir une famille à moi. Mais, à présent, je suis condamné à errer, attaché à une entreprise lointaine; et, tous les jours, je perds le goût pour le climat et les manières de vivre et même la langue de l'Europe.

Hélas! à quoi servent ces allées et venues, et ces fatigues et ces aventures chez des races étranges, et ces langues dont on se remplit la mémoire, et ces peines sans nom, — si je ne dois pas un jour, après quelques années, pouvoir me reposer dans un endroit qui me plaise à peu près et trouver une famille, et avoir au moins un fils que je passe le reste de ma vie à élever à mon idée, à orner et à armer de l'instruction la plus complète qu'on puisse atteindre à cette époque, et que je voie devenir un ingénieur renommé, un homme puissant et riche par la science? Mais qui sait combien peuvent durer mes jours, dans ces montagnes-ci? Et je puis disparaître, au milieu de ces peuplades, sans que la nouvelle en ressorte jamais.

Vous me parlez des nouvelles politiques. Si vous saviez comme ça m'est indifférent! Plus de deux ans que je n'ai touché un journal. Tous ces débats me sont incompréhensibles, maintenant. Comme les musulmans, je sais que ce qui arrive arrive, et c'est tout.

Les seules choses qui m'intéressent sont les nouvelles de la maison; et je suis toujours heureux à me reposer sur le tableau de votre travail pastoral. C'est dommage qu'il fasse si froid et lugubre chez vous, en hiver! Mais vous êtes au printemps, à présent; et votre climat, à ce temps-ci, correspond à celui que j'ai ici, au Harar, à l'heure qu'il est.

Les photographies incluses me représentent, l'une, debout sur une terrasse de la maison, l'autre, debout dans un jardin de café; une autre, les bras croisés dans un jardin de bananes. Tout cela est devenu blanc, à cause des mauvaises eaux qui me servent à laver; mais, dans la suite, je vais faire de meilleur travail. Ceci est seulement pour rappeler ma figure, et vous donner une idée des paysages d'ici.

Au revoir.

RIMBAUD

XLVIII

Harar, le 20 mai 1883.

Mes chers amis,

Je compte que vous aurez reçu ma première lettre du Harar.

Ma dernière commission de livres doit être en chemin; vous l'aurez payée, comme je vous en avais priés, ainsi que le graphomètre, que vous devez m'avoir envoyé en même temps.

La photographie marche bien. C'est une bonne idée que j'ai eue. Je vous enverrai bientôt des choses réussies.

Par la première poste, je vous ferai envoyer un chèque pour quelques petites commissions nouvelles.

Je vais bien, mes affaires vont bien; et j'aime à penser que vous êtes en santé et prospérité.

RIMBAUD

XLIX

Harar, le 12 août 1883.

Chers amis,

Je vous envoie, ci-joint, l'exemplaire de mes pouvoirs d'agent au Harar. Il est visé par le consulat de France à Aden. Je suppose que la présentation de cette pièce suffira (1). Seulement, il faut absolument que vous la retourniez ici, où je me trouverais impuissant, en cas de contestation de mes pouvoirs. Ce papier m'est indispensable dans mon commerce; voyez donc à me le renvoyer, après en avoir fait l'usage nécessaire!

Il y a un nouveau consul à Aden, et il se trouve, pour l'instant, en voyage à Bombay.

Si l'on vous dit que la date de ces pouvoirs est ancienne (20 mars), vous n'avez qu'à faire observer que, si je n'étais plus au même poste, les dits pouvoirs auraient été rendus à la maison et abolis.

(1) Encore une histoire de gendarmes venus, de la part du recrutement, embêter la famille de Rimbaud, malgré que la situation militaire de celui-ci fût régulière. On verra d'ailleurs peser jusqu'à la fin sur lui, comme une fatalité, ces tracasseries odieuses, dont il faut bien accuser l'incurie administrative de l'armée!

Je crois donc que ça suffit, et que c'est la dernière fois.

Il est bien vrai que j'ai reçu tous les livres, — excepté la dernière caisse, que j'attends toujours.

Tout à vous,

RIMBAUD

L

Harar, 4 octobre 1883.

Chers amis,

Je reçois votre lettre effrayée.

Pour moi, je ne passe guère une poste sans vous écrire ; mais les deux dernières fois, j'ai laissé les lettres à votre adresse partir par la poste égyptienne. Désormais, je les enfermerai toujours dans le courrier.

Je suis en très bonne santé, et tout à mon travail. Je vous souhaite même santé, et prospérité. Cette poste est très pressée, la prochaine vous donnera une longue lettre.

Tout à vous,

RIMBAUD

LI

Harar, le 7 octobre 1883.

Mes chers amis,

Je n'ai pas de nouvelles de votre dernier envoi de livres, lequel a dû s'égarer.

Je vous serai bien obligé d'envoyer la note qui suit à la librairie Hachette, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris; et, selon qu'on vous enverra ledit ouvrage, vous le paierez et me l'enverrez promptement par la poste, de façon à ce qu'il ne se perde pas.

Je vous souhaite bonne santé et bon temps.

Tout à vous,

RIMBAUD

« M. M. Hachette, etc...

« Je vous serais très obligé de m'envoyer aussi-
« tôt que possible, à l'adresse ci-dessous, contre
« remboursement, la meilleure traduction fran-
« çaise du *Coran* (avec le texte arabe en regard,

« s'il en existe ainsi) — et même sans le texte.

« Agréez mes salutations.

« RIMBAUD,

« à Roche, par Attigny (Ardennes). »

LII

Harar, 21 décembre 1883.

Je vais toujours bien, et j'espère que vous allez de même.

Par l'occasion, je vous souhaite une heureuse année 1884.

Rien de nouveau ici.

Tout à vous,

RIMBAUD

LIII

Harar, 14 janvier 1884.

Chers amis,

Je n'ai que le temps de vous saluer, en vous annonçant que la maison, se trouvant gênée (et les troubles de la guerre se répercutant par ici), est en train de me faire liquider cette agence du Harar.

Il est probable que je partirai d'ici, pour Aden, dans quelques mois. Pour mon compte, je n'ai rien à craindre des affaires de la maison.

Je me porte bien, et vous souhaite santé et prospérité pour tout 1884.

RIMBAUD

LIV

Aden, le 24 avril 1884.

Chers amis,

Je suis arrivé à Aden, après six semaines de voyage dans les déserts; et c'est pour cela que je n'ai pas écrit.

Le Harar, pour le moment, est inhabitable, à cause des troubles de la guerre. Notre maison est liquidée à Harar, comme à Aden, et, à la fin du mois, je me trouve hors d'emploi. Cependant, mes appointements sont réglés jusqu'à fin juillet, et, d'ici là, je trouverai toujours quelque chose à faire.

Je pense d'ailleurs, et j'espère, que nos messieurs vont pouvoir remonter une affaire ici.

J'espère que vous vous portez bien, et je vous souhaite prospérité.

Mon adresse actuelle :

ARTHUR RIMBAUD,
Maison Bardey, Aden.

LV

Aden, le 5 mai 1884.

Mes chers amis,

Comme vous le savez, notre société est entièrement liquidée, et l'agence du Harar, que je dirigeais, est supprimée ; l'agence d'Aden, aussi, est fermée. Les pertes de la Compagnie en France sont, me dit-on, de près d'un million ; pertes faites cependant dans des affaires distinctes de celles-ci, qui travaillaient satisfaisamment. Enfin, je me suis trouvé remercié fin avril, et, selon les termes de mon contrat, j'ai reçu une indemnité de trois mois d'appointements, jusqu'à fin juillet. Je suis donc actuellement sans emploi, quoique je sois toujours logé dans l'ancien immeuble de la Compagnie, lequel immeuble est loué jusqu'à fin juin. Monsieur Bardey est reparti pour Marseille, il y a une

dizaine de jours, afin de rechercher de nouveaux fonds pour continuer les affaires à Aden. Je lui souhaite de réussir; mais je crains fort le contraire. Il m'a dit de l'attendre ici; mais, à la fin de ce mois, si les nouvelles ne sont pas satisfaisantes, je verrai à filer ailleurs et d'y entreprendre autre chose.

Les affaires ne vont pas ici à présent, les grandes maisons fournissant les agences ayant toutes sauté à Marseille.

D'un autre côté, pour qui n'est pas employé, la vie est hors de prix en cet endroit-ci, et l'existence est intolérablement ennuyeuse, surtout l'été commencé; et vous savez qu'on a à Aden l'été le plus chaud du monde entier!

Je ne sais pas du tout où je pourrai me trouver dans un mois. J'ai une quarantaine de mille francs; et, comme on ne peut rien confier à personne ici, je suis obligé de traîner ce pécule avec moi et de le surveiller perpétuellement. Et cet argent, qui pourrait me donner une petite rente suffisante pour me faire vivre hors d'emploi, ne me rapporte rien, que des embêtements continuels!

Quelle existence désolante je traîne sous ces climats absurdes et dans ces conditions insensées!

Quel ennui! Quelle vie bête! Que fais-je ici, moi ?... Et qu'irais-je chercher ailleurs?... J'aurais, avec mes économies, un petit revenu assuré ; je pourrais me reposer un peu, après de longues années de souffrances. Et non seulement je ne puis rester un jour sans travail, mais je ne puis jouir de mon gain : le Trésor ici ne prend que des dépôts sans intérêts, et les maisons de commerce ne sont pas solides du tout ! — Et, d'ailleurs, l'inactivité me tuerait infailliblement.

Je ne puis pas vous donner une adresse pour réponse à ceci, car j'ignore personnellement où je me serai trouvé entraîné prochainement, et par quelles routes, et pour où et pour quoi, et comment !

Il est possible que les Anglais occupent bientôt le Harar; et, dans ce cas, j'y retournerai. On pourrait faire là un petit commerce; peut-être y acheter des terrains, jardins et plantations, et essayer d'y vivre ainsi. Car les climats du Harar et de l'Abyssinie sont excellents, meilleurs que ceux de l'Europe, dont ils n'ont pas les hivers rigoureux; et la vie y est pour rien, la nourriture bonne et l'air délicieux. Tandis que le séjour sur les côtes de la Mer Rouge énerve les gens les plus robustes; et une an-

née là vieillit les gens comme quatre ans ailleurs.

Ma vie ici est donc un réel cauchemar. Ne vous figurez pas que je la passe belle. Loin de là. J'ai même toujours vu qu'il est impossible de vivre plus péniblement que moi.

Si les affaires peuvent reprendre à bref délai, cela ira encore bien : je ne mangerai pas mon malheureux fonds en courant les aventures. Alors, je resterais encore le plus possible dans cet affreux trou d'Aden; car les entreprises personnelles sont, en ce moment, trop dangereuses en Afrique, de l'autre côté.

Excusez-moi de vous détailler mes ennuis. Mais je vois que je vais atteindre les 30 ans (la moitié de la vie!) et je me suis fort fatigué à rouler le monde, sans résultat.

Pour vous, vous n'avez pas de ces mauvais rêves; et j'aime à me représenter votre vie tranquille et vos occupations paisibles. Qu'elles durent ainsi!

Quant à moi, je suis condamné à vivre longtemps encore, toujours peut-être, dans ces environs-ci, où je suis connu à présent, où j'ai pu rendre quelques services et où je trouverai toujours du travail; — tandis qu'en France, je serais un étranger et je ne trouverais rien.

Enfin, espérons mieux.

Salut prospère.

RIMBAUD

LVI

Aden, le 20 mai 1884.

Mes chers amis,

D'après les dernières nouvelles, il paraît certain que le commerce va reprendre; et je resterai employé, aux mêmes conditions, probablement à Aden.

Je compte que les affaires recommenceront vers la 1re quinzaine de juin.

Dites-moi si je puis vous envoyer quatre groupes de dix mille francs, que vous placeriez sur l'Etat à mon nom; car ici je suis très embarrassé de cet argent.

Bien à vous,

RIMBAUD

LVII

Aden, le 29 mai 1884.

Mes chers amis,

Je ne sais encore si vraiment le travail va reprendre. On m'a télégraphié de rester, mais je com-

mence à trouver que ça tarde. Il y a six semaines que je suis inactif; et, par les chaleurs qu'il fait, c'est absolument intolérable. Mais, enfin, il est évident que je ne suis pas venu ici pour être heureux. Et pourtant je ne puis quitter ces régions, à présent que j'y suis connu et que j'y puis trouver à vivre, — tandis qu'ailleurs je trouverais à crever de faim exclusivement.

Si donc les affaires reprennent, je serai probablement réengagé pour quelques années, deux ou trois ans, jusqu'à juillet 1886 ou 87. J'aurai 32 ou 33 ans à ces dates : je commencerai à vieillir. Ce sera peut-être alors le moment de ramasser les quelques milliers de francs que j'aurai pu épargner par ici et d'aller épouser au pays, où l'on me regardera seulement comme un vieux et où il n'y aura plus que des veuves pour m'accepter !

Enfin, qu'il arrive seulement un jour où je pourrai sortir de l'esclavage et avoir des rentes assez pour ne faire qu'autant et que ce qu'il me plaira !

Mais qui sait ce qui arrivera demain, et ce qui arrivera dans la suite !

Des sommes que je vous avais envoyées les années passées, ne reste-t-il rien ? S'il reste quelque chose, avertissez-m'en.

Je n'ai jamais reçu votre dernière caisse de livres. Comment a-t-elle pu s'égarer ?

Je vous enverrais bien l'argent que j'ai ; mais, si le commerce ne reprend pas, je serai forcé d'entreprendre à mon compte et j'aurai besoin de mes fonds, lesquels disparaîtront peut-être entièrement à bref délai. Telle est la marche des choses partout, et surtout ici.

Est-ce que j'ai encore un service militaire à faire, après l'âge de 30 ans ? Et, si je rentre en France, est-ce que j'ai toujours à faire le service que je n'ai pas fait ? D'après les termes de la loi, il me semble qu'en cas d'absence motivée, le service est *sursis* et reste toujours à faire, en cas de retour.

Je vous souhaite bonne santé et prospérité.

RIMBAUD

LVIII

Aden, le 16 juin 1884.

Chers amis,

Je suis toujours en bonne santé, et je compte reprendre le travail prochainement.

Bien à vous,

RIMBAUD,
Maison Bardey, Aden.

— N'écrivez plus sur l'adresse Mazeran et Viannay, parce que la raison sociale est Bardey (seul) à présent.

LIX

Aden, le 19 juin 1884.

Chers amis,

Ceci est pour avertir que je me trouve réemployé à Aden pour 6 mois, du 1er juillet au 31 décembre 1884, aux mêmes conditions. Les affaires vont reprendre et, pour le moment, je me trouve domicilié à la même adresse, à Aden.

Pour la caisse de livres qui ne m'est pas parvenue l'an passé, elle doit être restée à l'agence des Messageries à Marseille, d'où, naturellement, on ne me l'a pas expédiée parce que je n'avais pas de correspondant là pour prendre un connaissement et payer le fret. Si c'est donc à l'agence des Messageries qu'elle a été expédiée, réclamez-la et tâchez de me la réexpédier, en paquets séparés, par la poste. Je ne comprends pas comment elle a pu être perdue.

Bien à vous,

RIMBAUD

LX

Aden, le 10 juillet 1884.

Chers amis,

Il y a dix jours que je suis rentré dans mon nouvel emploi, pour lequel je suis engagé jusqu'à fin décembre 1884.

Je vous suis reconnaissant de vos offres. Mais tant que je puis supporter à peu près la vie ici, il vaut mieux que je reste en m'ennuyant beaucoup, beaucoup, et que je ramasse encore quelques sous.

Je voulais bien vous envoyer au moins quarante mille francs; mais, comme les affaires ne marchent guère à présent, il serait possible que je fusse forcé de sortir d'emploi et de me mettre à mon compte, prochainement. Comme c'est, d'ailleurs, en sûreté ici pour le moment, j'attendrai encore quelques mois.

Je vous souhaite une bonne récolte et un été plus frais que celui d'Aden : 45° centigrade en chambre.

RIMBAUD

LXI

Aden, le 31 juillet 1884.

Mes chers amis,

Voici un mois de passé dans mon nouvel emploi ; et j'espère passer encore les cinq autres assez bien. Je compte même réengager ensuite.

L'été va finir dans deux mois, c'est-à-dire fin septembre. L'hiver ici compte six mois, d'octobre à la fin mars : on appelle hiver la saison où le thermomètre descend quelquefois à 25 degrés (au-dessus de zéro). L'hiver est donc aussi chaud que votre été. Il ne pleut presque jamais dans le cours du dit hiver.

Quant à l'été, on y a toujours 40 degrés. C'est très énervant et très affaiblissant. Aussi, je cherche toutes les occasions de pouvoir être employé ailleurs.

Je vous souhaite bonne récolte, et que le choléra se tienne loin de vous.

Bien à vous,

RIMBAUD

LXII

Aden, le 10 septembre 1884.

Mes chers amis,

Il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'aime cependant à croire que tout va bien chez vous, et je vous souhaite bonnes récoltes et long automne. Je vous crois en bonne santé et en paix, comme d'ordinaire.

Voici le troisième mois de mon nouveau contrat de six mois qui va être passé. Les affaires vont mal ; et je crois que, fin décembre, j'aurai à chercher un autre emploi, que je trouverai d'ailleurs facilement, je l'espère. Je ne vous ai pas envoyé mon argent :

1°. Parce que je ne sais pas où aller, je ne sais pas où je me trouverai prochainement, et si je n'aurai pas à employer ces fonds dans quelque trafic lucratif.

2°. Il se pourrait que, dans le cas où je devrais quitter Aden, j'allasse à Bombay, où je trouverais à placer l'argent que j'ai à de forts intérêts sur des

banques solides, ce qui me permettrait presque de vivre de mes rentes. 24000 roupies à 6 o/o donneraient 1440 roupies par an, soit 8 francs par jour. Et je pourrais vivre avec cela, en attendant des emplois.

Celui qui n'est pas un grand négociant pourvu de fonds ou de crédits considérables, celui qui n'a que de petits capitaux, ici risque bien plus de les perdre que de les voir fructifier ; car on est entouré de mille dangers, et la vie, si on veut vivre un peu confortablement, vous coûte plus que vous ne gagnez. Car les employés, en Orient, sont à présent aussi mal payés qu'en Europe ; leur sort y est même bien plus précaire, à cause des climats funestes et de l'existence énervante qu'on mène.

Moi, je suis à peu près fait à tous ces climats, froids ou chauds, frais ou secs, et je ne risque plus d'attraper les fièvres ou autres maladies d'acclimatation ; mais je sens que je me fais très vieux, très vite, dans ces métiers idiots et ces compagnies de sauvages ou d'imbéciles.

Enfin, vous le penserez comme moi, je crois : du moment que je gagne ma vie ici, et puisque chaque homme est esclave de cette fatalité misérable, autant à Aden qu'ailleurs ; mieux vaut même à Aden qu'ail-

leurs où je suis inconnu, où l'on m'a oublié complètement et où j'aurais à recommencer ! (1) Tant, donc, que je trouverai mon pain ici, ne dois-je pas y rester ! Ne dois-je pas y rester, tant que je n'aurai pas de quoi vivre tranquille ? Or, il est plus que probable que je n'aurai jamais de quoi, et que je ne vivrai ni ne mourrai tranquille. Enfin, comme disent les mnsulmans : C'est écrit ! — C'est la vie ; elle n'est pas drôle !

L'été finit ici fin septembre ; et, dès lors, nous n'aurons plus que 25 à 30° centigrade dans le jour, et 20 à 25 la nuit. C'est ce qu'on appelle l'hiver, à Aden.

Tout le littoral de cette sale Mer Rouge est ainsi torturé par les chaleurs. Il y a un bateau de guerre français à Obock, où, sur 70 hommes composant tout l'équipage, 65 sont malades des fièvres tropicales ; et le commandant est mort hier. Encore, à Obock, qui est à 4 heures de vapeur d'ici, fait-il plus frais qu'à Aden, où c'est très sain et seulement énervant par l'excès des chaleurs.

Bien à vous,

RIMBAUD

(1) Il se trouve qu'à ce moment même les *Poètes maudits* paraissaient à Paris.

LXIII

Aden, le 7 octobre 1884.

Chers amis,

Je reçois votre lettre du 23 septembre. Vos nouvelles m'attristent. Ce que vous me racontez est très ennuyeux et peut, à nous autres, nous porter grand préjudice.

Enfin, j'espère cependant, pour vous et pour moi, que cela s'arrangera pour le mieux (1).

Quant à ce qu'on peut dire sur mon compte, ma conduite est connue ici comme ailleurs. Je puis vous envoyer le témoignage de satisfaction *exceptionnel* que la Cie Mazeran liquidée m'a accordé pour *quatre années de services rendus*, de 1880 à 1884, et j'ai une très bonne réputation dans ces parages, réputation qui me permettra de faire mon chemin convenablement. Si j'ai eu des moments malheureux auparavant, je n'ai jamais cherché à vivre aux dépens des gens, ni au moyen du mal.

Nous sommes en hiver à présent : la tempéra-

(1) Il ne s'agissait que de commérages de village, auxquels Mme Rimbaud avait eu tort d'attacher de l'importance jusqu'à les communiquer à son fils.

ture moyenne est 25 degrés au-dessus de zéro (1). Tout va bien. Mon contrat, qui finit fin décembre, sera, je l'espère, renouvelé avec avantage. Je trouverai toujours à m'employer honorablement par ici.

Tout près, il y a la triste colonie française d'Obock, où on essaie à présent de faire un établissement; mais je crois qu'on n'y fera jamais grand'chose. C'est une plage déserte, brûlée, sans vivres, sans commerce, bonne seulement pour faire des dépôts de charbon ravitailleurs des vaisseaux de guerre qui vont en Chine ou à Madagascar.

La côte du Somali et le Harar sont en train de passer des mains de la pauvre Egypte dans celles des Anglais, qui n'ont d'ailleurs pas assez de forces pour maintenir toutes ces colonies. L'occupation anglaise ruine tout le commerce de ces côtes, de Suez à Gardafui.

L'Angleterre s'est terriblement embarrassée avec les affaires d'Egypte, et il est fort probable qu'elles lui tourneront très mal.

Bien à vous,

RIMBAUD

(1) Il faut dire, pour expliquer cette insistance de Rimbaud à parler de la température, que son organisation était très sensible au froid; ce qui ne l'empêchait pas, du reste, d'affronter les températures les plus excessives en froid et en chaleur.

LXIV

Aden, le 30 décembre 1884.

Mes chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 12 décembre, et je vous remercie des souhaits de prospérité et bonne santé, souhaits que je vous rends semblablement pour chaque jour de la prochaine année.

Comme vous dites : ma vocation ne sera jamais dans le labourage, et je n'ai pas d'objection à voir ces terres louées. J'espère pour vous qu'elles se loueront bientôt et bien. Garder la maison est toujours une bonne chose. Quant à venir m'y reposer auprès de vous, ce me serait fort agréable. Je serais bien heureux, en effet, de me reposer; mais je ne vois guère se dessiner l'occasion du repos. Jusqu'à présent, je trouve à vivre ici. Si je quitte, que rencontrerai-je en échange? Comment puis-je aller m'enfouir dans une campagne où personne ne me connaît, où je ne puis trouver aucune occasion de gagner quelque chose? Comme vous le dites, je ne puis aller là que pour me reposer; et, pour se reposer, il faut des rentes;

pour se marier, il faut des rentes; et ces rentes-là, je n'en ai rien. Pour longtemps encore, je suis donc condamné à suivre les pistes où je puis trouver à vivre, jusqu'à ce que je puisse râcler, à force de fatigues, de quoi me reposer momentanément.

J'ai à présent, en mains, quarante-trois mille francs. Que voulez-vous que je fasse de cela en France? Quel mariage voulez-vous que ça me procure? Pour des femmes pauvres et honnêtes, on en trouve par tout le monde! Puis-je aller me marier là-bas, alors que, néanmoins, je serais toujours forcé de voyager pour vivre ?

Bref, j'ai trente ans passés à m'embêter considérablement; et je ne vois pas que ça veuille finir par un mieux.

Enfin, si vous pouvez me donner un bon plan, ça me fera bien plaisir. Les affaires vont très mal, à présent. Je ne sais pas si je vais être rengagé, ou, du moins, à quelles conditions on me rengagera. J'ai 4 ans et demi ici; je ne voudrais pas être diminué, et cependant les affaires, je le répète, vont très mal. L'été aussi va revenir dans 3 ou 4 mois, et le séjour à Aden redeviendra atroce.

C'est justement les Anglais, avec leur absurde politique, qui minent désormais le commerce de

toutes ces côtes. Ils ont voulu tout remanier, et ils sont arrivés à faire pire que les Égyptiens et les Turcs, ruinés par eux. Leur Gordon est un idiot, leur Wolseley un âne, et toutes leurs entreprises une suite insensée d'absurdités et de déprédations. Pour les nouvelles du Soudan, nous n'en savons pas plus qu'en France; il ne vient plus personne de l'Afrique, tout est désorganisé, et l'administration anglaise d'Aden n'a intérêt qu'à annoncer des mensonges. Il est fort probable que l'expédition du Soudan ne réussira pas.

La France aussi vient faire des bêtises de ce côté-ci: on a occupé, il y a un mois, toute la baie de Tadjourah, pour avoir ainsi les têtes de route du Harar et de l'Abyssinie. Mais ces côtes sont absolument désolées, les frais qu'on fait là sont complètement inutiles, si on ne peut s'avancer prochainement vers les plateaux de l'intérieur (Harar), qui sont alors de beaux pays, très sains et productifs.

Nous voyons aussi que Madagascar, qui est une bonne colonie, n'est pas prête de tomber en notre pouvoir. Et l'on dépense des centaines de millions pour le Tonkin, qui, selon tous ceux qui en reviennent, est une contrée misérable et impossible à défendre contre les invasions.

Je crois qu'aucune nation n'a une politique coloniale aussi inepte que la France. — Si l'Angleterre commet des fautes et fait des frais, elle a au moins des intérêts sérieux et des perspectives importantes. Mais nul pouvoir ne sait gâcher son argent, en pure perte, dans des endroits impossibles, comme le fait la France.

Dans 8 jours, je vous ferai savoir si je suis rengagé, ou ce que je dois faire.

Tout à vous,

RIMBAUD

LXV

Aden, le 15 janvier 1885.

Mes chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 26 décembre 1884. Merci de vos bons souhaits. Que l'hiver vous soit court et l'année heureuse!

Je me porte toujours bien, dans ce sale pays.

J'ai rengagé pour un an, c'est-à-dire jusqu'à fin 1885; mais il est possible que, cette fois encore, les affaires soient suspendues avant ce terme. Ces pays sont devenus très mauvais, depuis les affaires

d'Égypte. Ainsi, malgré mon ennui, et mon horreur grandissante pour le lieu et l'emploi, me voilà encore attaché à Aden pour quelque temps. D'ailleurs quoi faire autre part ? J'ai mieux fait de patienter là où je pouvais vivre en travaillant; car quelles sont mes perspectives ailleurs? Mais, c'est égal, les années se passent, je mène une existence stupide, je n'amasse pas de rentes. Je n'arriverai jamais à ce que je voudrais, dans ces pays.

Mon travail consiste à faire des achats de cafés. J'achète pour environ 200 mille francs par mois. En 1883, j'avais acheté pour plus de 3 millions dans l'année. J'achète aussi beaucoup d'autres choses : des gommes, encens, plumes d'autruche, ivoire, cuirs secs, girofles, etc., etc...

Je ne vous envoie pas ma photographie. A quoi bon? Je suis d'ailleurs toujours mal habillé (on ne peut se vêtir ici que de cotonnades très légères) (1).

Les gens qui ont passé quelques années à Aden ne peuvent plus passer l'hiver en Europe; ils crèveraient tout de suite par quelque fluxion de poitrine. Si je reviens, ce ne sera donc jamais qu'en été; et je serai forcé de redescendre, en hiver au

(1) On lui avait fait des observations sur une photographie où il s'était représenté nu-pieds et en vêtements de coton. Il plaisante.

moins, vers la Méditerranée. En tous cas, ne comptez pas que mon humeur deviendrait moins vagabonde. Au contraire. Si j'avais le moyen de voyager sans être forcé de séjourner pour travailler et gagner l'existence, on ne me verrait pas deux mois à la même place. Le monde est plein de contrées magnifiques que les existences réunies de mille hommes ne suffiraient pas à visiter. Mais, d'un autre côté, je ne voudrais pas vagabonder dans la misère. Je voudrais avoir quelques milliers de francs de rente et pouvoir passer l'année dans deux ou trois contrées différentes, en vivant modestement et en m'occupant d'une façon intelligente à quelques travaux intéressants. Vivre tout le temps au même lieu, je trouverai toujours cela très malheureux. Enfin, le plus probable c'est qu'on va plutôt où l'on ne veut pas et que l'on fait plutôt ce qu'on ne voudrait pas faire, et qu'on vit et décède tout autrement qu'on ne le voudrait jamais, cela sans espoir d'aucune espèce de compensation.

Pour les *Corans*, je les ai reçus il y a longtemps, il y a juste un an, au Harar même. Quant aux autres livres, j'en ai gardé quelques-uns, et j'en ai donné (c'est trop lourd pour traverser les déserts).

Je voudrais bien que vous me fissiez l'envoi de

quelques livres, mais c'est tellement encombrant! Pourtant, je n'ai aucune distraction ici, où il n'y a ni journaux, ni bibliothèques et où l'on vit comme des sauvages.

Ecrivez cependant à la librairie Hachette, je crois, et demandez quelle est *la plus récente édition* du *Dictionnaire de Commerce et de Navigation*, par Guillaumin. S'il y a une édition récente, d'après 1880, vous pouvez me l'envoyer (il y a deux gros volumes, ça coûte cent francs, mais on peut avoir cela au rabais chez Sauton). S'il n'y a que de vieilles éditions, je n'en veux pas.

Bien à vous,

RIMBAUD

LXVI

Aden, le 14 avril 1885.

Mes chers amis,

Je reçois votre lettre du 17 mars, et je vois que vos affaires vont aussi bien que possible.

Si vous vous plaignez du froid, je me plains de la chaleur, qui vient de commencer ici. On étouffe déjà, et il y en a encore pour jusqu'à la fin de septembre.

Je souffre d'une fièvre gastrique. Je ne puis rien digérer. Mon estomac est devenu très faible, et il me rend très malheureux tout l'été. Je ne sais pas comment je vais passer cet été; je crains fort d'être forcé de quitter l'endroit, ma santé est très délabrée. Une année ici en vaut cinq ailleurs. En Afrique, au contraire, au Harar et en Abyssinie, il fait très bon, et je m'y plairais beaucoup mieux qu'en Europe; mais, depuis que les Anglais sont sur la côte, le commerce de tous ces côtés est ruiné entièrement.

J'ai toujours les mêmes appointements et tant pour cent sur les achats : je n'en dépense *pas un sou pour moi*. L'argent que je touche, je l'aurais intact à la fin de l'année, si je n'avais occasion de rendre quelques petits services (1), ce qui même me mange pas mal de cet argent. En dehors de mes appointements, on paie, pour moi, les frais de nourriture et de logement, chevaux, voitures, frais de voyage, etc. Tout est très cher. Je ne bois que de l'eau absolument, et il m'en faut pour *quinze francs par mois* ! Je ne fume jamais; je m'habille en toile de coton : mes frais de toilette ne font pas

(1) Voir, au sujet de ces services, la lettre de M. Bardey citée à la page 182 de *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*.

50 francs par an. C'est horriblement mal qu'on vit ici, pour très cher. Toutes les nuits de l'année, on dort en plein air, et cependant mon logement coûte 40 francs par mois! — Ainsi de suite. Bref, on mène ici l'existence la plus atroce du monde; et, certainement, je ne resterai pas l'an prochain. Vous ne voudriez, pour rien au monde, vivre de la vie que je mène ici!

On ne reçoit aucuns journaux, il n'y a point de de bibliothèque. En fait d'européens, il n'y a que quelques employés de commerce idiots, qui mangent leurs appointements au billard et quittent ensuite l'endroit en le maudissant.

Le commerce de ces pays était bon, il n'y a encore que quelques années. Le principal de ce commerce est le café, dit moka: tout le moka sort d'ici depuis que Moka est désert. Il y a, ensuite, une foule d'articles, cuirs secs, ivoire, plumes, gommes, encens, etc., etc., etc.. Et l'importation aussi est très variée. Nous, à Aden, nous faisons surtout le café, et je suis chargé des achats et des expéditions. J'ai acheté pour 1100 mille francs en six mois; mais les mokas sont morts en France, ce commerce tombe tous les jours, les bénéfices couvrent à peine les frais, toujours fort élevés.

Les affaires sont devenues très difficiles, et je vis aussi simplement que possible, pour tâcher de sortir de ces parages avec quelque chose. Tous les jours, je suis occupé de 7 heures à 5 heures, et je n'ai jamais un jour de repos. Quand cette vie finira-t-elle?

Qui sait ? On nous bombardera peut-être prochainement. Les Anglais se sont mis toute l'Europe à dos.

La guerre est commencée en Afghanistan, et les Anglais ne finiront qu'en cédant provisoirement à la Russie; et la Russie, après quelques années, reviendra à la charge sur eux.

Au Soudan, l'expédition de Kartoum a battu en retraite ; et, comme je connais ces climats, elle doit être fondue aux deux tiers. Du côté de Souakim, je crois que les Anglais ne s'avanceront pas pour le moment, avant de savoir comment tourneront les affaires de l'Inde. D'ailleurs, ces déserts sont infranchissables, de mai à septembre, pour des armées à grand train.

A Obock, la petite administration française s'occupe à banqueter et à licher les fonds du gouvernement, qui ne feront jamais rendre un sou à cette affreuse colonie, colonisée jusqu'ici par une dizaine de flibustiers seulement.

Les Italiens sont venus se fourrer à Massaouah, personne ne sait comment. Il est probable qu'ils auront à l'évacuer, l'Angleterre ne pouvant plus rien faire pour eux.

A Aden, en prévision de guerres, on refait tout le système des fortifications. Ça me ferait plaisir de voir réduire cet endroit en poudre, — mais pas quand j'y suis!

D'ailleurs, j'espère bien n'avoir plus guère de mon existence à dépenser dans ce sale lieu.

Bien à vous,

RIMBAUD

— L'appareil photographique ? A mon grand regret je l'ai revendu, mais sans perte.

LXVII

Aden, 26 mai 1885.

Chers amis,

Je vais bien, tout de même, et je vous souhaite beaucoup mieux.

Nous sommes dans nos étuves printanières. Les peaux ruissellent, les estomacs s'aigrissent, les cervelles se troublent, les affaires sont infectes, les nouvelles sont mauvaises.

Quoiqu'on n'en ait dit dernièrement, on craint toujours fort que la guerre russo-anglaise ne se déclare prochainement. Les Anglais continuent d'armer dans l'Inde, et, en Europe, ils cherchent à se réconcilier les Turcs.

La guerre du Soudan s'est terminée honteusement pour nos Anglais. Ils abandonnent tout, pour concentrer leurs efforts sur l'Egypte propre. Il y aura probablement, après, des histoires au sujet du Canal.

La pauvre France est dans une situation tout aussi ridicule au Tonkin, où il est fort possible que, malgré les promesses de paix, les Chinois flanquent à la mer le restant des troupes. Et la guerre de Madagascar semble abandonnée.

Il se pourrait bien que je ne finisse pas mon engagement pour jusqu'à fin 1885. Les affaires sont devenues tellement mesquines, qu'il vaudrait mieux les abandonner. Où irais-je, dans ce cas ? Je ne sais. Peut-être à Bombay, où l'argent rapporte 6 o/o. J'aurais alors de quoi vivre, en attendant de nouveaux emplois. Enfin, nous verrons d'ici à la fin de l'année.

En attendant de vos nouvelles.

RIMBAUD

LXVIII

Aden, le 28 septembre 1885.

Mes chers amis,

Je reçois votre lettre de fin août.

Je n'écrivais pas, parce que je ne savais si je resterais ici. Cela va se décider à la fin de ce mois : comme vous le voyez par le contrat ci-joint, trois mois avant l'expiration duquel je dois prévenir. Je vous envoie ce contrat, pour que vous puissiez le présenter, en cas de réclamations militaires. Si je reste, mon nouveau contrat prendra du 1er octobre. Je ferai peut-être encore un contrat de six mois ; mais l'été prochain, je ne le passerai plus à Aden, je l'espère. L'été finit vers le 15 octobre. Vous ne vous figurez pas du tout l'endroit. Il n'y a aucun arbre, même desséché, aucun brin d'herbe, aucune parcelle de terre, pas une goutte d'eau douce. Aden est un cratère de volcan éteint et comblé au fond par le sable de la mer. On n'y voit et on n'y touche donc absolument que des laves et du sable qui ne peuvent produire le plus mince végétal. Les envi-

rons sont un désert de sable absolument aride. Ici, les parois du cratère empêchent l'air d'entrer, et nous rôtissons au fond de ce trou comme dans un four à chaux. Il faut être bien victime de la fatalité pour s'employer dans des enfers pareils ! On n'a aucune société, que les bédouins du lieu ; et l'on devient, par conséquent, un imbécile total, en peu d'années. Enfin ! il me suffirait de ramasser une somme raisonnable pour vivre, et je me livrerais alors à des occupations intelligentes.

Malheureusement, le change de la roupie en francs baisse tous les jours à Bombay. La roupie se comptait autrefois 2 francs 10 centimes dans le commerce ; elle n'a plus, à présent, que 1 fr. 90 de valeur ! Elle est tombée à ce point en trois mois. Si la convention monétaire latine est re-signée, la roupie remontera peut-être jusqu'à 2 francs.

Du reste, l'argent se déprécie partout. Tout cela est abominable, des pays affreux et des affaires déplorables ; ça empoisonne l'existence. Et voir son capital diminuer de valeur : comme c'est agréable, après cinq ans de travail !

L'Inde est plus intéressante que l'Arabie. Je pourrais aussi aller au Tonkin : il doit bien y avoir quelque chose à faire là, à présent. Et s'il n'y avait

rien là, on pourrait pousser jusqu'au canal de Panama, qui est loin encore de finir.

Enfin, je verrai.

Si je fais un nouveau contrat, je vous l'enverrai. Renvoyez-moi l'autre, quand vous n'en aurez plus besoin.

Bien à vous,

RIMBAUD

LXIX (1)

Aden, le 22 octobre 1885.

Chers amis,

Quand vous recevrez ceci, je me trouverai probablement à Tadjourah, sur la côte du Dankali annexée à la colonie d'Obock.

J'ai quitté mon emploi d'Aden, après une violente

(1) Pour, sans doute, excuser une entreprise pécuniairement hasardeuse et qui devait, de fait, être désastreuse (affaire Labatut : voir la *Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, pages 187 et suivantes), cette lettre est injuste, surtout envers M. Alfred Bardey, qui fut l'ami de Rimbaud et demeure un gardien pieux de sa mémoire. Est-ce parce que M. Bardey le dissuadait de ladite entreprise, que Rimbaud semble si en colère ? *Genus irritabile vatum*, toujours.

Quant aux livres perdus, auxquels Rimbaud fait allusion par ces mots : « ils ont toujours cherché à me faire perdre quelque chose », on a reconnu ensuite que ces livres avaient été mal ou non envoyés

discussion avec ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité. J'ai rendu beaucoup de services à ces gens ; et ils s'imaginaient que j'allais, pour leur plaire, rester avec eux toute ma vie. Ils ont tout fait pour me retenir; mais je les ai envoyés au diable, avec leurs avantages, et leur commerce, et leur affreuse maison, et leur sale ville ! Sans compter qu'ils m'ont toujours suscité des ennuis et qu'ils ont toujours cherché à me faire perdre quelque chose. Enfin, qu'ils aillent au diable !... Ils m'ont donné d'excellents certificats pour les cinq années.

Il me vient quelques milliers de fusils d'Europe. Je vais former une caravane, et porter cette marchandise à Ménélick, roi du Choa.

La route pour le Choa est très longue : deux mois de marche presque jusqu'à Ankober, la capitale, et les pays qu'on traverse jusque là sont d'affreux déserts. Mais là-haut, en Abyssinie, le climat est délicieux, la population est chrétienne et hospitalière, la vie est presque pour rien. Il n'y a là que quelques européens, une dizaine en tout, et leur occupation est le commerce des armes que le roi achète à bon prix. S'il ne m'arrive pas d'accidents, je compte y arriver, être payé de suite et

redescendre avec un bénéfice de 25 à 30 mille francs réalisé en moins d'un an.

L'affaire réussissant, vous me verriez en France, vers l'automne de 1886, où j'achèterais moi-même de nouvelles marchandises. J'espère que ça tournera bien. Espérez-le aussi pour moi; j'en ai bien besoin.

Si je pouvais, après trois ou quatre ans, ajouter une centaine de mille francs à ce que j'ai déjà, je quitterais avec bonheur ces malheureux pays.

Je vous ai envoyé mon contrat, par l'avant-dernière malle, pour en exciper par devers l'autorité militaire. J'espère que désormais ce sera en règle. Avec tout cela, vous n'avez jamais pu m'apprendre quelle sorte de service j'ai à faire ; de sorte que, si je me présente à un consul pour quelque certificat, je suis incapable de le renseigner sur ma situation, ne la connaissant pas moi-même. C'est ridicule!

Ne m'écrivez plus à la boîte Bardey; ces animaux couperaient ma correspondance. Pendant encore trois mois, ou au moins deux et demi, après la date de cette lettre, c'est-à-dire jusqu'à fin 1885 (y compris les 15 jours de Marseille ici), vous pouvez m'écrire à l'adresse ci-dessous :

Monsieur Arthur Rimbaud,
à Tadjourah,
Colonie française d'Obock.

Bonne santé, bonne année, repos et prospérité.

Bien à vous,

RIMBAUD

LXX

Aden, le 18 novembre 1885.

Mes chers amis,

J'ai bien reçu votre dernière lettre datée du 22 octobre.

Je vous ai déjà annoncé que je partais d'Aden pour le royaume du Choa. Mes affaires se trouvent retardées d'une façon inattendue. Je crois que je ne pourrai partir d'ici qu'à la fin de ce mois. Je crains donc que vous ne m'ayez déjà écrit à Tadjourah. A ce sujet, je change d'avis. Ecrivez-moi seulement à l'adresse suivante:

Monsieur Arthur Rimbaud,
Hôtel de l'Univers,
à Aden.

De là, on me fera suivre, en tout cas; et cela

vaudra mieux, car je crois que le service postal d'Obock à Tadjourah n'est pas bien organisé.

Je suis heureux de quittercet affreux trou d'Aden où j'ai tant peiné. Il est vrai aussi que je vais faire une route terrible. De Tadjourah au Choa, il y a une cinquantaine de jours de marche à cheval, par des déserts brûlants. Mais, en Abyssinie, le climat est délicieux : il ne fait ni chaud ni froid, la population est chrétienne et hospitalière. On mène une vie facile. C'est un lieu de repos très agréable pour ceux qui se sont abrutis quelques années sur les rivages incandescents de la Mer Rouge.

Maintenant que cette affaire est en train, je ne puis reculer. Je ne me dissimule pas les dangers, je n'ignore pas les fatigues de ces expéditions ; mais, par mes séjours au Harar, je connais déjà les manières et les mœurs de ces contrées. Quoi qu'il en soit, j'espère bien que cette affaire réussira. Je compte, à peu près, que ma caravane pourra se lever de Tadjourah vers le 15 janvier 1886 ; et j'arriverai vers le 15 mars au Choa. C'est alors la fête de Pâques chez les Abyssins.

Si le roi me paie sans retard, je descendrai aussitôt vers la côte avec environ 25 mille francs de bénéfice.

Alors, je rentrerai en France pour faire des achats de marchandises moi-même, — si je vois que ces affaires sont bonnes. De sorte que vous pourriez bien recevoir ma visite vers la fin de l'été 1886. Je souhaite fort que ça tourne comme cela ; souhaitez-le-moi de même.

A présent, il faut que vous me cherchiez quelque chose dont je ne puis me passer, et que je ne trouverais jamais ici.

Ecrivez à M. le *Directeur de la Librairie des Langues Orientales*, à Paris :

« Monsieur,

« Je vous prie d'expédier contre remboursement,
« à l'adresse ci-dessous, le *Dictionnaire de la lan-*
« *gue amhara* (avec la prononciation en caractères
« latins), par M. d'Abbadie, de l'Institut.

« Agréez, monsieur, mes salutations empressées.

« RIMBAUD, à Roche, canton
« d'Attigny (Ardennes). »

Payez pour moi ce que cela coûtera, une vingtaine de francs, *plus ou moins*. Je ne puis me passer de l'ouvrage pour apprendre la langue du pays où je vais et où personne ne sait une langue euro-

péenne, car il n'y a là, jusqu'à présent, presque point d'européens.

Expédiez-moi l'ouvrage dit à l'adresse suivante : *M. Arthur Rimbaud, hôtel de l'Univers, à Aden.*

Achetez-moi cela le plus tôt possible, car j'ai besoin d'étudier cette langue avant d'être en route. D'Aden on me réexpédiera à Tadjourah, où j'aurai toujours à séjourner un mois ou deux pour trouver des chameaux, mulets, guides, etc., etc...

Je ne compte guère pouvoir me mettre en route avant le 15 janvier 1886.

Faites ce qui est nécessaire, au sujet de cette affaire du service militaire. Je voudrais être en règle pour quand je rentrerai en France, l'an prochain.

Je vous écrirai encore plusieurs fois, avant d'être en route, comme je vous l'explique.

Donc, au revoir, et tout à vous,

RIMBAUD

LXXI

Tadjourah, le 3 décembre 1885.

Mes chers amis,

Je suis en train de former ma caravane pour le Choa. Ça ne va pas vite, comme c'est l'habitude ;

mais, enfin, je compte me lever vers la fin de janvier 1886.

Je vais bien. — Envoyez-moi le dictionnaire demandé à l'adresse donnée, et, à cette même adresse, par la suite, toutes communications pour moi. De là on me fera suivre.

Ce Tadjourah-ci est annexé depuis un an à la colonie française d'Obock. C'est un petit village Dankali avec quelques mosquées et quelques palmiers. Il y a un fort, construit jadis par les Égyptiens et où dorment à présent six soldats français sous les ordres d'un sergent commandant le poste. On a laissé au pays son petit sultan et son administration indigène. C'est un protectorat. Le commerce du lieu est le trafic des esclaves.

D'ici partent les caravanes des européens pour le Choa, très peu de chose; et on ne passe qu'avec de grandes difficultés, les indigènes de toutes ces côtes étant devenus les ennemis des européens, depuis que l'amiral anglais Hewest a fait signer à l'empereur Jean du Tigré un traité abolissant la traite des esclaves, le seul commerce indigène un peu florissant. Sous le protectorat français, on ne cherche pas à gêner la traite.

N'allez pas croire que je sois devenu marchand

d'esclaves. Les marchandises que nous importons sont des fusils (vieux fusils à piston réformés depuis 40 ans) qui valent chez les marchands de vieilles armes, à Liège ou en France, 7 ou 8 francs la pièce. Au roi du Choa, Ménélick II, on les vend une quarantaine de francs; mais il y a dessus des frais énormes, sans parler des dangers de la route, aller et retour. Les gens de cette route sont les Dankalis, pasteurs bédouins et musulmans fanatiques : ils sont à craindre. Il est vrai que nous marchons avec des armes à feu et les bédouins n'ont que des lances. Toutes les caravanes cependant sont attaquées.

Une fois la rivière Hawache passée, on entre dans les domaines du puissant roi Ménélik! Là, ce sont des agriculteurs chrétiens; le pays est très élevé, jusqu'à 3000 mètres au-dessus de la mer; le climat est excellent, la vie est absolument pour rien; tous les produits de l'Europe poussent; on est bien vu de la population. Il y pleut six mois de l'année, comme au Harar qui est un des contreforts de ce grand massif éthiopien.

Je vous souhaite bonne santé et prospérité pour l'année 1886.

Bien à vous,

RIMBAUD

LXXII

Tadjourah, le 10 décembre 1885.

Mes chers amis,

Je me trouve retardé ici jusqu'à fin janvier 1886; et même, probablement, j'y passerai la moitié du mois de février.

Je vous rappelle le *Dictionnaire amhara* par M. d'Abbadie, que vous avez dû déjà demander. Je ne puis m'en passer pour l'étude de la langue. Je crains seulement, en y pensant, que le poids de ce volume n'excède le maximum des colis postaux. S'il en était ainsi, adressez-le comme suit :

MM. Ulysse Pila et Cie, à Marseille,

avec une lettre priant ces messieurs de faire parvenir ledit colis, par les Messageries maritimes, à

MM. Bardey, négociants à Aden.

Ces derniers, avec lesquels je me suis remis en partant, me feront parvenir le colis à Tadjourah. Dans la lettre, vous prierez MM. Ulysse Pila et Cie de vous dire le fret et les frais payés par eux à Marseille pour la transmission dudit colis à Aden, et vous les leur rembourserez par la poste.

Ne me faites pas égarer ce colis comme, l'autre fois, la caisse de livres. Si vous l'avez envoyé par la poste, il me parviendra toujours; s'il était trop volumineux pour la poste, je suppose que vous ne l'aurez pas envoyé par le chemin de fer à Marseille sans destinataire. Il faut quelqu'un pour embarquer ladite marchandise à Marseille et en payer le fret sur le vapeur des Messageries maritimes, ou bien elle reste en souffrance.

J'espère, toutefois, que vous aurez pu l'envoyer par la poste. Dans le cas contraire, je vous indique ce qu'il y a à faire. Je désirerais bien cependant ne pas me mettre en route, fin janvier, sans ce livre; car, sans lui, je ne pourrais étudier la langue.

On est en hiver, c'est-à-dire on n'a pas plus de 30 degrés; et l'été reprend dans 3 mois.

Je ne vous répète pas ce que je vous expliquais de mes affaires dans mes dernières lettres. Comme je me suis arrangé, je compte, en tous cas, ne rien perdre; et j'espère bien gagner quelque chose, et, comme je vous le disais, je compte vous voir en France l'automne prochain, avant l'hiver 1886-87, en bonne santé et prospérité.

Bien à vous,

RIMBAUD

— Les postes étant encore trop mal organisées dans la colonie française d'Obock pour me faire adresser les lettres ici, envoyez-les toujours à Aden à l'adresse ci-dessus.

LXXIII

Tadjourah, 2 janvier 1886.

Chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 2 décembre.

Je suis toujours à Tadjourah et y serai certes encore plusieurs mois; mes affaires vont bien doucement, mais j'espère que cela marchera bien tout de même. Il faut une patience surhumaine dans ces contrées.

Je n'ai pas reçu la lettre que vous dites m'avoir adressée à Tadjourah, viâ Obock. Le service est encore très mal organisé dans cette sale colonie.

J'attends toujours le livre demandé. Je vous souhaite une bonne année, exempte des soucis qui me tourmentent.

Voici que mon départ se trouve encore passablement retardé; tellement, que je doute pouvoir

arriver en France pour cet automne, et il me serait dangereux d'y rentrer tout d'un coup en hiver.

Bien à vous,

RIMBAUD

LXXIV

Tadjourah, 6 janvier 1886.

Chers amis,

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 12 décembre 1885.

Ecrivez-moi tout le temps comme cela : on me fera toujours suivre ma correspondance, où que je sois. Du reste, ça va très mal : la route de l'intérieur semble devenir impraticable. Il est bien vrai que je m'expose à beaucoup de dangers et, surtout, à des désagréments indescriptibles. Mais il s'agit de gagner une trentaine de mille francs d'ici à la fin de l'année, et, autrement, je ne les gagnerais pas en trois ans. D'ailleurs, je me suis ménagé la possibilité de rentrer dans mon capital, à n'importe quel moment; et, si les épreuves surpassent ma patience, je me ferai rembourser ce capital et je retournerai chercher un travail à Aden ou ailleurs.

A Aden, je trouverai toujours quelque chose à faire.

Ceux qui répètent à chaque instant que la vie est dure devraient venir passer quelque temps par ici, pour apprendre la philosophie !

A Tadjourah, on n'entretient qu'un poste de six soldats et un sergent français. On les relève tous les trois mois, pour les expédier, en congé de convalescence, vers la France. Aucun poste n'a pu passer trois mois sans être entièrement pris par les fièvres. Or, c'est la saison des fièvres dans un ou deux mois, et je compte bien y passer.

Enfin, l'homme compte passer les trois quarts de sa vie à souffrir pour se reposer le quatrième quart; et, le plus souvent, il crève de misère sans plus savoir où il en est de son plan !

Vous m'embarrassez en vous embarrassant. Le reçu de ce livre va être à présent fort retardé! C'est bien ce qui est indiqué :

« D'Abbadie. — *Dictionnaire de la langue amariñña*, 1 vol. in-8. »

Envoyez-le, sans plus de retard, à mon adresse ordinaire : hôtel de l'Univers, à Aden, si la poste veut bien le prendre; et, dans le cas contraire, s'il faut l'envoyer par chemin de fer, expédiez, comme je vous l'ai indiqué, à

MM. Ulysse Pila et Cie, à Marseille,
pour
MM. Bardey frères, à Aden.

Ceux-ci feront suivre à Tadjourah.

Je ne trouve pas un timbre dans cet horrible pays ; je vous envoie ceci non affranchi, excusez-moi.

RIMBAUD

LXXV

Tadjourah, 31 janvier 1886.

Chers amis,

Je n'ai rien reçu de vous depuis la lettre où vous m'envoyiez le titre de l'ouvrage que je réclamais, en me demandant si c'était cela. Je vous ai répondu affirmativement, dans les premiers jours de janvier, et je répète, dans le cas où cela ne vous serait pas parvenu :

« *Dictionnaire de la langue amariñña*, par d'Abbadie. »

Mais je suppsse que l'ouvrage est déjà en route ; et il me parviendra, car, du train que les choses marchent, je vois que je serai ici encore fin mars.

Mes marchandises sont arrivées; mais les chameaux ne se trouvent pas pour ma caravane, et il faudra attendre longtemps encore, peut-être même jusqu'à mai, avant de me lever de la côte.

Ensuite, le voyage aller durera deux mois, soit l'arrivée au Choa fin juin environ; même dans les conditions les plus avantageuses, je ne serai pas de retour à Aden avant tout à fait la fin de 1886 ou le commencement de 87; de sorte que, si j'ai à aller en Europe, ce ne sera qu'au printemps de ce 1887. La moindre entreprise en Afrique est sujette à des contre-temps insensés et requiert une patience extraordinaire.

Bien à vous,

RIMBAUD

LXXVI

Tadjourah, 28 février 1886.

Mes chers amis,

Cette fois, il y a deux mois presque que je suis sans vos nouvelles.

Je suis toujours ici, avec la perspective d'y rester encore trois mois. C'est fort désagréable; mais cela

finira cependant par finir, et je me mettrai en route pour arriver, je l'espère, sans encombre.

Toute ma marchandise est débarquée, et j'attends le départ d'une grande caravane pour m'y joindre.

Je crains que vous n'ayez pas rempli les formalités pour l'envoi du dictionnaire amhara : il ne m'est rien arrivé jusqu'à présent. Mais, peut-être, est-ce à Aden; car il y a *six mois* que je vous ai écrit, à propos de ce livre, pour la première fois, et vous voyez comme vous avez le talent de me faire parvenir avec précision les choses dont j'ai besoin : six mois pour recevoir un livre!

Dans un mois, ou six semaines, l'été va recommencer sur ces côtes maudites. J'espère ne pas en passer une grande partie ici et me réfugier, dans quelques mois, parmi les monts de l'Abyssinie, qui est la Suisse africaine, sans hivers et sans étés : printemps et verdure perpétuelle, et l'existence gratuite et libre!

Je compte toujours redescendre, fin 1886 ou commencement 1887.

Bien à vous,

RIMBAUD

LXXVII

Tadjourah, 8/3 1886.

Chers amis,

J'attends toujours ledit volume. Je trouve que le retard s'accentue trop. D'ailleurs, je ne pars pas avant *mai*.

Ecrivez-moi toujours à l'adresse ci-dessous.

Voici deux mois, sans nouvelles de vous!

RIMBAUD,
Hôtel de l'Univers, à Aden.

LXXVIII

Aden, le 21 mai 1886.

Chers amis,

Je trouve à Aden, où je suis venu passer quelques jours, le livre que vous m'avez envoyé.

Je crois que, définitivement, je partirai fin juillet.

Je vais toujours bien. Les affaires ne vont ni mieux ni plus mal.

Envoyez vos lettres dans de grandes enveloppes.

Bien à vous,

RIMBAUD

LXXIX

Tadjourah, 9 juillet 1886.

Chers amis,

Je reçois seulement votre lettre du 28 mai. Je ne comprends rien du tout au service postal de cette maudite colonie.

J'écris régulièrement.

Il y a eu des incidents désagréables ici, mais pas de massacres sur la côte. Une caravane a bien été attaquée, en route ; mais c'est parce qu'elle était mal gardée.

Mes affaires sur la côte ne sont pas encore réglées ; je compte pourtant que je serai en route en septembre, sans rémission.

Le dictionnaire m'est arrivé depuis longtemps.

Je me porte bien, aussi bien qu'on peut se porter, en été, avec 50 et 55 degrés centigrade à l'ombre.

Bien à vous,

RIMBAUD

LXXX

Tadjourah, 15 septembre 1886.

Mes chers amis,

Il y a très longtemps que je ne reçois rien de vous.

Je compte définitivement partir pour le Choa, fin septembre.

J'ai été retardé très longtemps ici, parce que mon associé est tombé malade et est rentré en France d'où on m'écrit qu'il est près de mourir.

J'ai une procuration pour toutes ses marchandises ; de sorte que je suis obligé de partir quand même ; et je partirai seul, Soleillet (l'autre caravane à laquelle je devais me joindre) étant mort également.

Mon voyage durera au moins un an.

Je vous écrirai au dernier moment. Je me porte très bien.

Bonne santé et bon temps.

Adresse : Arthur Rimbaud,
Hôtel de l'Univers,
Aden.

LXXXI

— Abyssinie du Sud —
Antotto (Choa), le 7 avril 1887.

Mes chers amis,

Je me trouve en bonne santé ; mes affaires d'ici ne finiront pas avant la fin de l'année. Si vous avez à m'écrire, adressez ainsi :

Monsieur ARTHUR RIMBAUD,
Hôtel de l'Univers, à Aden.

De là, les choses me parviendront comme elles pourront. J'espère être de retour à Aden vers le mois d'octobre ; mais, les choses sont très longues dans ces sales pays, qui sait ?

Bien à vous,

RIMBAUD

LXXXII

Le Caire, 23 août 1887.

Mes chers amis,

Mon voyage en Abyssinie s'est terminé.

Je vous ai déjà expliqué (1) comme quoi, mon

(1) La lettre manque, à laquelle il est ici fait allusion ; elle a dû se perdre en route.

associé étant mort, j'ai eu de grandes difficultés au Choa, à propos de sa succession. On m'a fait payer deux fois les dettes et j'ai eu une peine terrible à sauver ce que j'avais mis dans l'affaire (1). Si mon associé n'était pas mort, j'aurais gagné une trentaine de mille francs; tandis que je me retrouve avec le petit capital que j'avais, après m'être fatigué d'une manière horrible pendant près de deux ans. Je n'ai pas de chance!

Je suis venu en Egypte parce que les chaleurs étaient épouvantables, cette année, dans la Mer Rouge : tout le temps 50 à 60 degrés; et, me trouvant très affaibli, après sept années de fatigues qu'on ne peut s'imaginer et de privations les plus abominables, j'ai pensé que deux ou trois mois ici me remettraient; mais c'est encore des frais, car je ne fais rien et la vie est à l'européenne et assez chère.

Je me trouve tourmenté ces jours-ci par un rhumatisme dans les reins, qui me fait damner; j'en ai

(1) Il s'agit de l'affaire Labatut. Voir, pour plus de renseignements, une lettre à M. Bardey publiée dans *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, pages 191 à 198. Ajoutons que non seulement Rimbaud consentit à payer deux fois les dettes personnelles de son associé, mais encore qu'il vint en aide à un enfant de Labatut, que la mort de celui-ci laissait dans le dénûment.

un autre dans la cuisse gauche qui me paralyse de temps à autre, une douleur articulaire dans le genou gauche, un rhumatisme (déjà ancien) dans l'épaule droite; j'ai les cheveux absolument gris. Je me figure que mon existence périclite.

Figurez-vous comment on doit se porter, après des exploits du genre des suivants : traversées de mer en barque et voyages de terre à cheval, sans vêtements, sans vivres, sans eau, etc., etc...

Je suis excessivement fatigué. Je m'ennuie à mort. Je n'ai rien à faire à présent. J'ai peur de perdre le peu que j'ai. Figurez-vous que je porte continuellement dans ma ceinture quarante et des mille francs d'or; ça pèse une vingtaine de kilos et ça me flanque la dyssenterie.

Pourtant, je ne puis aller en Europe, pour bien des raisons. D'abord, je mourrais l'hiver; ensuite, je suis trop habitué à la vie errante, libre et gratuite; enfin, je n'ai pas de position.

Je dois donc passer le reste de mes jours à errer dans les fatigues et les privations, avec l'unique perspective de mourir à la peine.

Je ne resterai pas longtemps dans ces parages : je n'ai pas d'emploi. Par force, je devrai m'en retourner du côté du Soudan, de l'Abyssinie ou de

l'Arabie. Peut-être irai-je à Zanzibar, d'où l'on peut faire de longs voyages en Afrique, et peut-être en Chine, au Japon, qui sait où?

Envoyez-moi de vos nouvelles. Je vous souhaite paix et bonheur.

Bien à vous,

ARTHUR RIMBAUD,
Poste restante, au Caire (Egypte).

LXXXIII

Le Caire, 24 août 1887.

Je suis toujours ici à ne rien faire.

Le Caire est un endroit civilisé où on jouit d'une température douce et fraîche, une ville qui tient de Paris, de Nice et de l'Orient et où l'on vit à l'européenne. Je n'y compte pas rester plus d'un mois, quoique j'y puisse trouver quelque chose, car la vie d'ici m'ennuie et on reste trop sédentaire. D'un autre côté, je suis appelé à Zanzibar, où il y a des emplois; en Afrique et à Madagascar, où l'on peut gagner de l'argent.

25 août.

Il arrive précisément que je dois prendre le

bateau de Zanzibar vers le 15 septembre : on me donne des recommandations pour là-bas. Au Caire on dépense trop, on s'ennuie ; tandis qu'à Zanzibar, on fait des voyages à l'intérieur où l'on vit pour rien, et on arrive à la fin de l'année avec ce que l'on a gagné intact. Ici le logement, la pension et le vêtement (dans les déserts on ne s'habille pas) vous mangent tout.

Je vais donc m'en aller à Zanzibar ; et, là, j'aurai beaucoup d'occasions, sans me servir même des recommandations qu'on veut bien me donner pour ce Zanzibar.

Je laisserai mon argent ici à la banque ; et, comme il y a à Zanzibar des maisons faisant avec le Crédit Lyonnais, je toucherai toujours les intérêts. Je ne garderai avec moi que deux ou trois mille francs. Je ne puis plus transporter continuellement cet argent sur mon dos : c'est trop bête, trop fatiguant et trop dangereux.... (1)

Bien à vous,

RIMBAUD

(1) Une partie de cette lettre, partie pleine de désespoir mais trop intime, a dû être supprimée. Disons que Rimbaud y mettait à l'épreuve l'affection de sa mère qui, dans un élan, fut maternelle pleinement.

LXXXIV

Aden, le 8 octobre 1887.

Chers amis,

Je vous remercie bien. Je vois que je ne suis pas oublié. Soyez tranquilles. Si mes affaires ne sont pas brillantes pour le moment, du moins je ne perds rien ; et j'espère bien qu'une période moins néfaste va s'ouvrir pour moi.

Donc, depuis deux ans, mes affaires vont très mal, je me fatigue inutilement, j'ai beaucoup de peine à garder le peu que j'ai. Je voudrais bien en finir avec tous ces satanés pays ; mais on a toujours l'espoir que les choses tourneront mieux, et l'on reste à perdre son temps au milieu des privations et des souffrances que vous autres ne pouvez vous imaginer.

Et puis, quoi faire en France ? Il est bien certain que je ne puis plus vivre sédentairement ; et, surtout, j'ai grand'peur du froid, — puis, enfin, je n'ai ni revenus suffisants, ni emploi, ni soutiens, ni connaissances, ni profession, ni ressources d'aucune sorte. Ce serait m'enterrer que de revenir.

Le dernier voyage que j'ai fait en Abyssinie, et qui avait mis ma santé fort bas, aurait pu me rapporter une somme de trente mille francs ; mais, par la mort de mon associé et pour d'autres raisons, l'affaire a très mal tourné et j'en suis sorti plus pauvre qu'avant.

Je resterai un mois ici, avant de partir pour Zanzibar. Je ne me décide pas gaîment pour cette direction ; je n'en vois revenir les gens que dans un état déplorable, quoiqu'on me dise qu'on y trouve des choses à entreprendre.

Avant de partir, ou même si je ne pars pas, je me déciderai peut-être à vous envoyer les fonds que j'ai laissés en dépôt en Egypte ; car, en définitive, avec les embarras de l'Egypte, le blocus du Soudan, le blocus de l'Abyssinie, et aussi pour d'autres raisons, je vois qu'il n'y a plus qu'à perdre en détenant des fonds, peu ou fort considérables, dans ces régions désespérées.

Vous pouvez donc m'écrire à Aden, à l'adresse suivante :

Monsieur Arthur Rimbaud, poste restante.

Si je pars, je dirai là qu'on fasse suivre.

— Vous devez me considérer comme un nouveau

Jerémie, avec mes lamentations perpétuelles ; mais ma situation n'est vraiment pas gaie.

Je vous souhaite le contraire, et suis votre affectionné

RIMBAUD

LXXXV

Aden, 5 novembre 1887.

Mes chers amis,

Je suis toujours dans l'expectative. J'attends des réponses de différents points, pour savoir où je devrai me porter.

Il va peut-être y avoir quelque chose à faire à Massaouah, avec la guerre abyssine (1). Enfin, je ne serai pas longtemps à prendre une décision ou à trouver l'emploi que j'espère ; et peut-être ne partirai-je ni pour Zanzibar, ni pour ailleurs.

C'est l'hiver à présent, c'est-à-dire qu'on n'a guère plus de 30 degrés au-dessus de zéro, le jour, et, la nuit, 25.

·Ecrivez-moi de vos nouvelles. Que faites-vous ?

(1) Il avait proposé au journal *le Temps* de suivre les opérations de l'armée italienne pour, sur ce propos, le fournir de nouvelles. *Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, page 203).

Comment vous portez-vous ? Voilà longtemps que je n'ai rien reçu de vous. Ce n'est pas agréable d'être ainsi abandonné.

Rassurez-vous sur mon compte : je me porte mieux, et je compte me relever de mes pertes; mes pertes, oui ! puisque je viens de passer deux années sans rien gagner et que c'est perdre son argent que de perdre son temps.

Dites-moi quel est le journal le plus important des Ardennes ?

Bien à vous,

RIMBAUD

LXXXVI

Aden, 22 novembre 1887.

Mes chers amis,

J'espère que vous êtes en bonne santé et en paix ; et je suis en bonne santé aussi, mais pas précisément en paix. Car je n'ai encore rien trouvé à faire, quoique je pense accrocher prochainement quelque chose.

Je ne reçois plus de vos nouvelles, mais je suis rassuré à votre égard.

Répondez-moi, s'il vous plaît, aux questions suivantes :

Quel est le nom et l'adresse des députés des Ardennes? particulièrement celui de votre arrondissement ?

Il se pourrait que j'eusse à faire prochainement une demande à un ministère, pour quelque concession dans la colonie d'Obock, ou pour la permission d'y importer des armes à feu pour l'Abyssinie, ou quelque chose de semblable, mais mieux ; je ferais appuyer ma demande par votre député.

Enfin, où se placent les fonds pour rentes viagères ? Est-ce au gouvernement ? Puis-je avoir une rente viagère à mon âge ? Quel intérêt aurais-je ?

Bien à vous,

RIMBAUD

LXXXVII

Aden, 15 décembre 1887.

Mes chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 20 novembre. Je vous remercie de penser à moi.

Je vais assez bien ; mais je n'ai encore rien trouvé de bon à mettre en train.

Je vous charge de me rendre un petit service qui ne vous compromettra en rien. C'est un essai que je voudrais faire, si je puis obtenir l'autorisation ministérielle et trouver ensuite des capitaux.

Adressez la lettre ci-jointe au député de l'arrondissement de Vouziers, en ajoutant son nom et le nom de l'arrondissement dans l'en-tête intérieur de la lettre. Cette lettre au député doit contenir la lettre au Ministre (1). A la fin de la lettre au Ministre, aux places laissées en blanc, ayez seulement le soin d'écrire le nom du député que je charge des démarches. Cela fait, vous expédiez le tout à l'adresse du député, ayant eu le soin de laisser ouverte l'enveloppe de la lettre au Ministre.

Si c'était actuellement M. Corneau, marchand de fers, le député de Charleville, il vaudrait mieux peut-être que cela lui fût envoyé, s'agissant d'une entreprise métallurgique ; et, alors, ce serait son

(1) Rappelons que cette demande était pour obtenir l'autorisation de débarquer à Obock l'outillage et le matériel nécessaire à la fabrication d'armes de guerre. La réponse de M. Félix Faure, alors ministre des colonies, fut d'abord (le 18 janvier) non, ensuite (le 2 mai) oui; enfin (le 15 mai) il écrivait de suspendre provisoirement. Devant ces incertitudes, Rimbaud ne s'attarda pas davantage à cette affaire.

nom qui devrait figurer aux blancs de la lettre et à la fin de la demande au Ministère. Sinon, et comme je ne suis pas du tout au courant des cuisines politiques actuelles, adressez-vous au plus tôt au député de votre arrondissement. Vous n'avez rien à faire que ce que je viens de vous dire ; et, par la suite, rien ne vous sera adressé, car vous voyez que je demande au Ministre de me répondre au député, et au député de me répondre ici, au Consulat.

Je doute que cette démarche réussisse, à cause des conditions politiques actuelles sur cette côte d'Afrique ; mais enfin, cela, pour commencer, ne coûte que du papier.

Ayez donc la bonté d'adresser au plus tôt, et sans aucune annotation, cette lettre à ce député (contenant la demande au Ministère). L'affaire avancera toute seule, si elle doit avancer.

J'adresse cela par votre entremise, parce que je ne connais pas l'adresse du député et que je ne veux pas écrire au Ministère sans joindre à ma requête une recommandation. J'espère que ce député fera quelque chose.

Enfin, il n'y a qu'à attendre. Je vous dirai, par la suite, ce qu'on m'aura répondu, si l'on me répond : ce que j'espère.

J'ai écrit la relation de mon voyage en Abyssinie, pour la Société de géographie. J'ai envoyé des articles au *Temps*, au *Figaro*, etc... J'ai l'intention d'envoyer aussi au *Courrier des Ardennes* (1) quelques récits intéressants de mes voyages dans l'Afrique orientale. Je crois que cela ne peut pas me faire du tort.

Bien à vous.

Répondez-moi à l'adresse suivante, exclusivement :

A. Rimbaud, poste restante à Aden-Camp, Arabie.

LXXXVIII

Aden, 25 janvier 1888.

Mes chers amis,

J'ai reçu la lettre où vous m'annoncez l'expédition de mes tartines à l'adresse du Ministre. Je vous remercie. Nous allons voir ce qu'on répondra. Je compte peu sur le succès; mais enfin il se peut

(1) Petit journal clérical auquel est abonnée Mme Rimbaud et désigné sans doute par elle comme le plus important des Ardennes.

qu'on accorde cette autorisation, au moins après la guerre Italo-Abyssine, — qui n'a pas l'air de clore.

D'ailleurs, l'autorisation accordée, les capitaux resteraient à trouver ; et cela ne se trouve pas dans le pas d'un cheval, ni même d'un âne. Vous pensez bien que ce ne sont pas mes quarante mille et quelques francs qui suffiraient à l'entreprise ; mais je pourrais avoir l'occasion de faire monnaie avec l'autorisation elle-même, si elle était accordée, et accordée *en termes précis*. Je suis déjà sûr du concours de quelques capitalistes, que ces affaires peuvent tenter.

Enfin, ayez la bonté de m'avertir, s'il vous revenait quelque chose du fait de cette demande ; quoique j'aie dit au député de me répondre à mon nom, ici, au consulat de France. — Ne vous mêlez de l'affaire aucunement. Ça marchera tout seul ; ou ça ne marchera pas, ce qui est plus vraisemblable.

Je ne me suis accroché encore à rien à Aden ; et l'été approche rapidement, me mettant dans la nécessité de rechercher un climat plus frais, car celui-ci m'épuise absolument, et j'en ai plus que mon compte.

Les affaires de cette Mer Rouge sont bien chan-

gées; elles ne sont plus ce qu'elles étaient il y a six ou sept ans.

C'est l'invasion des européens, de tous les côtés, qui a fait cela: les Anglais en Égypte, les Italiens à Massaouah, les Français à Obock, les Anglais à Berbera, etc., etc. Et on dit que les Espagnols aussi vont occuper quelque port aux environs du détroit! Tous les gouvernements sont venus engloutir des millions (et même en somme quelques milliards) sur toutes ces côtes maudites, désolées, où les indigènes errent des mois sans vivres et sans eau, sous le climat le plus effroyable du globe; et tous ces millions qu'on a jetés dans le ventre des bédouins n'ont rien rapporté, que les guerres, les désastres de tous genres! Tout de même, j'y trouverai peut-être quelque chose à faire.

Je vous souhaite bonne 88, dans tous ses détails.

Bien à vous,

RIMBAUD.

LXXXIX

Aden, 4 avril 1888.

Mes chers amis,

Je reçois votre lettre du 19 mars.

Je suis de retour d'un voyage au Harar : six cents kilomètres, que j'ai faits en 11 jours de cheval.

Je repars, dans trois ou quatre jours, pour Zeilah et Harar où je vais définitivement me fixer. Je vais pour mon compte, avec association d'un négociant d'Aden.

Il y a longtemps que la réponse du Ministre m'est arrivée, — réponse négative, comme je le prévoyais. Rien à faire de cette combinaison, pour le moment ; c'est remis, et, d'ailleurs, j'ai trouvé autre chose.

Je vais aller habiter l'Afrique de nouveau ; et on ne me verra pas de longtemps. Espérons que les affaires s'arrangeront au moins mal.

A partir d'à-présent, écrivez-moi chez mon correspondant d'Aden ; ou, préférablement, écrivez directement à Zeilah, ce point faisant partie de l'Union postale. De là, on me fera parvenir. Renseignez-vous pour l'affranchissement.

Bien à vous,

A. RIMBAUD,

à Zeilah, Mer Rouge, — viâ Aden, — Possessions Anglaises.

XC

Harar, le 15 mai 1888.

Mes chers amis,

Je me trouve réinstallé ici, pour longtemps.

J'établis un comptoir commercial français, sur le modèle de l'agence que je tenais dans le temps, avec, cependant, quelques améliorations et innovations. Je fais des affaires assez importantes, qui me laissent quelques bénéfices.

Pourriez-vous me donner le nom des plus grands fabricants de drap de Sedan ou du département? Je voudrais leur demander de légères consignations de leurs étoffes: elles seraient de placement au Harar et en Abyssinie.

Je me porte bien. J'ai beaucoup à faire, et je suis tout seul. Je suis au frais et content de me reposer, ou plutôt de me rafraîchir, après trois étés passés sur la côte.

Portez-vous bien et prospérez.

RIMBAUD

XCI

Harar, 4 juillet 1888.

Mes chers amis,

Je me suis réinstallé ici pour longtemps, et j'y fais le commerce. Mon correspondant à Aden est M. Tian, installé là depuis vingt ans.

Je vous ai déjà écrit de Harar une fois sans recevoir de réponse. Vous avez tort de m'oublier ainsi. Ayez la bonté de m'envoyer de vos nouvelles.

Je suis très occupé, très ennuyé; mais en bonne santé actuellement, depuis que j'ai quitté la Mer Rouge où j'espère ne pas descendre de longtemps.

Ce pays-ci est à présent gouverné par l'Abyssinie. On est en paix pour le moment. A la côte, à Zeilah, c'est l'Angleterre qui gouverne.

Ecrivez-moi donc, et croyez-moi votre dévoué

RIMBAUD,

Harar (Afrique orientale), aux bons soins de M. Tian, négociant à Aden.

XCII

Harar, 4 août 1888.

Mes chers amis,

Je reçois votre lettre du 27 juin. Il ne faut pas vous étonner du retard des correspondances, ce point étant séparé de la côte par des déserts que les courriers mettent huit jours à franchir ; puis, le service qui relie Zeilah à Aden est très irrégulier, la poste ne part d'Aden pour l'Europe qu'une fois par semaine et elle n'arrive à Marseille qu'en quinze jours. Pour écrire en Europe et recevoir réponse, cela prend au moins trois mois. Il est impossible d'écrire directement d'Europe au Harar, puisqu'au delà de Zeilah, qui est sous la protection anglaise, c'est le désert habité par des tribus errantes. Ici, c'est la montagne, la suite des plateaux abyssins : la température ne s'y élève jamais à plus de 25 degrés au-dessus de zéro, et elle ne descend jamais à moins de 5 degrés au-dessus de zéro. Donc pas de gelées, ni de sueurs.

Nous sommes maintenant dans la saison des pluies. C'est assez triste. Le gouvernement est le

gouvernement abyssin du roi Ménélick, c'est-à-dire un gouvernement négro-chrétien ; mais, somme toute, on est en paix et sûreté relatives, et, pour les affaires, elles vont tantôt bien, tantôt mal. On vit sans espoir de devenir tôt millionnaire. Enfin ! puisque c'est mon sort de vivre dans ces pays ainsi...

Il y a à peine une vingtaine d'européens dans toute l'Abyssinie, y compris ces pays-ci. Or, vous voyez sur quels immenses espaces ils sont disséminés. A Harar, c'est encore l'endroit où il y en a le plus : environ une dizaine. J'y suis le seul de nationalité française. Il y a aussi une mission catholique avec trois pères, dont l'un français comme moi, qui éduquent des négrillons.

Je m'ennuie beaucoup, toujours; je n'ai même jamais connu personne qui s'ennuyât autant que moi. Et puis, n'est-ce pas misérable, cette existence sans famille, sans occupation intellectuelle, perdu au milieu des nègres dont on voudrait améliorer le sort et qui, eux, cherchent à vous exploiter et vous mettent dans l'impossibilité de liquider des affaires à bref délai? Obligé de parler leurs baragouins, de manger de leurs sales mets, de subir mille ennuis provenant de leur paresse, de leur trahison, de leur stupidité!

Le plus triste n'est pas encore là. Il est dans la crainte de devenir peu à peu abruti soi-même, isolé qu'on est et éloigné de toute société intelligente.

On importe des soieries, des cotonnades, des thalaris et quelques autres objets ; on exporte du café, des gommes, des parfums, de l'ivoire, de l'or qui vient de très loin, etc., etc... Les affaires, quoique importantes, ne suffisent pas à mon activité et se répartissent, d'ailleurs, entre les quelques européens égarés dans ces vastes contrées.

Je vous salue sincèrement. Ecrivez-moi.

RIMBAUD

XCIII

Harar, 10 novembre 1888.

Chers amis,

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 1er octobre.

J'aurais bien voulu retourner en France pour vous voir, mais il m'est tout à fait impossible de sortir de ce trou d'Afrique avant longtemps.

Enfin, ma chère maman, repose-toi, soigne-toi. Il

suffit des fatigues passées. Epargne au moins ta santé et reste en repos.

. . . .

Si je pouvais faire quelque chose pour vous, je n'hésiterais pas à le faire.

. . . .

Croyez bien que ma conduite est irréprochable. Dans tout ce que j'ai fait, c'est plutôt les autres qui m'ont exploité.

Mon existence dans ces pays, je l'ai dit souvent, mais je ne le dis pas assez et je n'ai guère autre chose à dire, mon existence est pénible, abrégée par un ennui fatal et par des fatigues de tout genre. Mais peu importe ! — Je désirerais seulement vous savoir heureux et en bonne santé. Pour moi, je suis habitué de longtemps à la vie actuelle. Je travaille. Je voyage. Je voudrais faire quelque chose de bon, d'utile. Quels seront les résultats ? Je ne sais encore (1).

Enfin, je me porte mieux depuis que je suis à l'intérieur, et c'est toujours cela de gagné.

Ecrivez-moi plus souvent. N'oubliez pas votre fils et votre frère.

RIMBAUD

(1) C'est à ce moment que Rimbaud s'occupe surtout à civiliser. Les lettres vont s'espacer.

XCIV

Harar, 10 janvier 1889.

Ma chère maman, ma chère sœur,

J'ai bien reçu votre lettre datée du 10 décembre 1888. Merci de vos conseils et bons souhaits. Je vous souhaite bonne santé et prospérité, pour l'année 1889.

Pourquoi parlez-vous toujours de maladies, de mort, de toutes sortes de choses désagréables? Laissons toutes ces idées loin de nous, et tâchons de vivre le plus confortablement possible, dans la mesure de nos moyens.

Je vais bien, ainsi que mes affaires qui me donnent beaucoup de tracas. Avec les complications où je suis engagé, il est peu probable que je sorte avant longtemps de ces pays. Pour cette année, donc, mes perspectives ne sont guère au retour. Il en était de même de l'année précédente, comme de l'antécédente; comme il pourrait bien en être de même de la suivante et de la subséquente, etc., etc.. Entré dans ces pays, on n'en sort plus, parce que les affaires s'enchaînent l'une à l'autre et, de cette

façon, ne se liquident jamais. Le plus souvent, le résultat final est : désillusion et mains vides.

Certes non, je ne suis pas ici pour toujours : je m'ennuie trop. J'espère bien un jour vivre à ma guise, voyager, voir. Je voudrais parcourir le monde entier qui, en somme, n'est pas si grand. Peut-être alors trouverais-je un endroit qui me plaise à peu près.

Si je me trouvais un jour sérieusement malade, je ferais mon testament. Il y a, dans ces pays-ci, une mission catholique à laquelle je confierais ce testament qui, ainsi transmis, viendrait au Consulat de France à Aden en quelques semaines. Mais ce que j'ai ne ressortirait qu'après la liquidation des affaires que je fais pour mon compte et de celles que je fais en association avec M. Tian, d'Aden. D'ailleurs, si j'étais fort malade, je liquiderais plutôt moi-même ici ; et je descendrais à Aden, qui est un pays civilisé et où on peut régler ses affaires immédiatement.

Envoyez-moi de vos nouvelles, et croyez-moi votre dévoué.

RIMBAUD

XCV

Harar, 25 février 1889.

Ma chère maman, ma chère sœur,

Ceci tout simplement pour vous demander de vos nouvelles, que je n'ai eues depuis longtemps.

Je me porte très bien à présent ; et, pour les affaires, elles ne marchent pas mal.

J'aime à me figurer que tout va chez vous aussi bien que possible.

Croyez-moi votre tout dévoué et écrivez-moi.

RIMBAUD

XCVI

Harar, 18 mai 1889.

Ma chère maman, ma chère sœur,

J'ai bien reçu votre lettre du 2 avril. Je vois avec plaisir que, de votre côté, tout va bien.

Je suis toujours fort occupé dans ce satané pays. Ce que je gagne n'est pas en proportion des tracas

que j'ai ; car nous menons une triste et méritoire existence au milieu de ces nègres.

Tout ce qu'il y a de bon dans ce pays, c'est qu'il n'y gèle jamais : nous n'avons jamais moins de 10 degrés au-dessus de zéro et jamais plus de 30. Mais il y pleut à torrents dans la saison actuelle ; et, comme vous, ça nous empêche de travailler, c'est-à-dire de recevoir et d'envoyer des caravanes.

Celui qui vient par ici ne risque guère de devenir millionnaire, — à moins que de poux, s'il fréquente de trop près les indigènes.

Vous devez lire dans les journaux que l'empereur (quel empereur !) Jean est mort, tué par les mahdistes. Au Harar nous dépendions aussi, quoique indirectement, de cet empereur ; mais, directement, nous dépendons du roi Ménélick du Choa, lequel payait lui-même un tribut à l'empereur Jean. Notre Ménélick, l'an passé, s'était révolté contre cet affreux Jean, et ils s'apprêtaient à se manger le nez, quand le susdit empereur eut l'idée d'aller d'abord flanquer une râclée aux mahdistes, du côté de Matama. Il y est resté. Que le diable l'emporte !

Ici, nous sommes tranquilles. Nous dépendons de l'Abyssinie. Mais nous en sommes séparés par la rivière l'Hawash.

Nous correspondons toujours facilement avec Zeilah et Aden.

Je regrette ne pouvoir aller faire un tour à l'Exposition, cette année. Mais les affaires sont loin de me le permettre, et d'ailleurs je suis absolument seul et, moi partant, mon établissement disparaîtrait entièrement. Ce sera donc pour la prochaine; et à la prochaine, je pourrai peut-être exposer les produits de ce pays, et, peut-être, m'exposer moi-même; car je crois qu'on doit avoir l'air excessivement baroque après un long séjour dans des pays comme ceux-ci.

En attendant de vos nouvelles, je vous souhaite beau temps et bon temps.

RIMBAUD

XCVII

Harar, 20 décembre 1889.

Ma chère maman, ma chère sœur,

En m'excusant de ne pas vous écrire plus souvent, je viens vous souhaiter, pour 1890, une année heureuse (autant qu'on l'est) et une bonne santé.

Je suis toujours fort occupé, et me porte aussi

bien qu'on le peut en s'ennuyant beaucoup, beaucoup.

De votre part aussi je reçois peu de nouvelles. Faites-vous moins rares, et croyez-moi

Votre dévoué

RIMBAUD

XCVIII

Harar, le 3 janvier 1890.

Ma chère maman, ma chère sœur,

J'ai reçu votre lettre du 19 novembre 1889.

Vous me dites n'avoir rien reçu de moi depuis ma lettre du 18 mai. C'est trop fort! Je vous écris presque tous les mois. Je vous ai encore écrit en décembre, vous souhaitant prospérité et santé pour 1890, ce que j'ai d'ailleurs plaisir à vous répéter.

Quant à vos lettres de chaque quinzaine, croyez-bien que je n'en laisserais pas une sans réponse; mais rien ne m'est parvenu. J'en suis très fâché, et vais demander des explications à Aden où, pourtant, je suis étonné que cela se soit égaré.

Bien à vous.

Votre fils, votre frère,

RIMBAUD

XCIX

Harar, 25 février 1890.

Chères mère et sœur,

Je reçois votre lettre du 21 janvier 1890.

Ne vous étonnez pas que je n'écrive guère : le principal motif serait que je ne trouve jamais rien d'intéressant à dire. Car, lorsqu'on est dans des pays comme ceux-ci, on a plus à demander qu'à dire! Des déserts, peuplés de nègres stupides, sans routes, sans courriers, sans voyageurs : que voulez-vous qu'on vous écrive de là? Qu'on s'ennuie, qu'on s'embête, qu'on s'abrutit; qu'on en a assez, mais qu'on ne peut pas en finir, etc., etc.! Voilà tout, tout ce qu'on peut dire, par conséquent; et, comme ça n'amuse pas non plus les autres, il faut se taire.

On massacre, en effet, et l'on pille pas mal dans ces parages. Heureusement que je ne me suis pas encore trouvé à ces occasions-là, et je compte bien ne pas laisser ma peau par ici, — ce serait bête! Je jouis du reste, dans le pays et sur la route, d'une certaine considération due à mes procédés humains. Je n'ai jamais fait de mal à personne. Au contraire,

je fais un peu de bien quand j'en trouve l'occasion, et c'est mon seul plaisir.

Je fais des affaires avec ce monsieur Tian qui vous a écrit pour vous rassurer sur mon compte. Ces affaires, au fond, ne seraient pas mauvaises si, comme vous le lisez, les routes n'étaient pas à chaque instant fermées par des guerres, des révoltes, qui mettent nos caravanes en péril. Ce monsieur Tian est un grand négociant de la ville d'Aden, et il ne voyage jamais dans ces pays-ci.

Les gens du Harar ne sont ni plus bêtes, ni plus canailles que les nègres blancs des pays dits civilisés; ce n'est pas du même ordre, voilà tout. Ils sont même moins méchants, et peuvent, dans certains cas, manifester de la reconnaissance et de la fidélité. Il s'agit d'être humain avec eux.

Le ras Makonnen, dont vous avez dû lire le nom dans les journaux et qui a conduit en Italie une ambassade abyssine, laquelle fit tant de bruit l'an passé, est le gouverneur de la ville du Harar.

A l'occasion de vous revoir. Bien à vous,

RIMBAUD

C

Harar, le 21 avril 1890.

Ma chère mère,

Je reçois ta lettre du 26 février.

. . . .

Pour moi, hélas! je n'ai ni le temps de me marier, ni de regarder se marier. Il m'est tout à fait impossible de quitter mes affaires, avant un délai indéfini. Quand on est engagé dans les affaires de ces satanés pays, on n'en sort plus.

Je me porte bien, mais il me blanchit un cheveu par minute. Depuis le temps que ça dure, je crains d'avoir bientôt une tête comme une houppe poudrée. C'est désolant, cette trahison du cuir chevelu; mais qu'y faire?

Tout à vous,

RIMBAUD

CI

Harar, 10 août 1890.

Il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvel-

les. J'aime à vous croire en bonne santé, comme je le suis moi-même.

. . . .

Pourrais-je venir me marier chez vous, au printemps prochain? Mais je ne pourrai consentir à me fixer chez vous, ni à abandonner mes affaires ici. Croyez-vous que je puisse trouver quelqu'un qui consente à me suivre en voyage?

Je voudrais bien avoir une réponse à cette question, aussitôt que possible.

Tous mes souhaits.

RIMBAUD

CII

Harar, le 10 novembre 1890.

Ma chère maman,

J'ai bien reçu ta lettre du 29 septembre 1890.

En parlant de mariage, j'ai toujours voulu dire que j'entendais rester libre de voyager, de vivre à l'étranger et même de continuer à vivre en Afrique. Je suis tellement déshabitué du climat d'Europe, que je m'y remettrais difficilement. Il me faudrait

même probablement passer deux hivers dehors, en admettant que je rentre un jour en France. Et puis comment me referais-je des relations, quels emplois trouverais-je? C'est encore une question. D'ailleurs, il y a une chose qui m'est impossible : c'est la vie sédentaire.

Il faudrait que je trouvasse quelqu'un qui me suivît dans mes pérégrinations.

Quant à mon capital, je l'ai en mains, il est libre quand je voudrai.

Monsieur Tian est un commerçant très honorable, établi depuis 30 ans à Aden, et je suis son associé dans cette partie de l'Afrique. Mon association avec lui date de deux années et demie. Je travaille aussi à mon compte, seul; et je suis libre, d'ailleurs, de liquider mes affaires dès qu'il me conviendra.

J'envoie à la côte des caravanes de produits de ces pays : or, musc, ivoire, café, etc., etc.. Pour ce que je fais avec Monsieur Tian, la moitié des bénéfices est à moi.

Du reste, pour les renseignements, on n'a qu'à s'adresser à Monsieur de Gaspary, consul de France à Aden, ou à son successeur.

Personne, à Aden, ne peut dire du mal de moi.

Au contraire. Je suis connu en bien de tous, dans ce pays, depuis dix années.

Avis aux amateurs!

Quant au Harar, il n'y a aucun consul, aucune poste, aucune route; on y va à chameau, et on y vit avec des nègres exclusivement. Mais enfin on y est libre, et le climat est bon.

Telle est la situation.

Au revoir.

A. RIMBAUD

CIII

Harar, le 20 février 1891.

Ma chère maman,

J'ai bien reçu ta lettre du 5 janvier.

Je vois que tout va bien chez vous, sauf le froid qui, d'après ce que je lis dans les journaux, est excessif par toute l'Europe. Si je rentrais dans ces conditions, je mourrais vite.

Je vais mal à présent. Du moins, j'ai à la jambe droite des varices qui me font souffrir beaucoup. Voilà ce qu'on gagne à peiner dans ces tristes pays! Et ces varices sont compliquées de *rhumatisme*.

Il ne fait pourtant pas froid ici; mais c'est le climat qui cause cela. Il y a aujourd'hui quinze nuits que je n'ai pas fermé l'œil une minute, à cause de ces douleurs dans cette maudite jambe. Je m'en irais bien, et je crois que la grande chaleur d'Aden me ferait du bien, mais on me doit beaucoup d'argent et je ne puis m'en aller, parce que je le perdrais. J'ai demandé à Aden un bas pour varices, mais je doute que cela se trouve.

Fais-moi donc ce plaisir : achète-moi *un bas pour varices, pour une jambe longue et sèche* (le pied est n° 41 pour la chaussure). Il faut que ce bas monte par-dessus le genou, car il y a une varice au-dessus du jarret. Les bas pour varices sont en coton, ou en soie tissée avec des fils d'élastique qui maintiennent les veines gonflées. Ceux en soie sont les meilleurs, les plus solides. Cela ne coûte pas cher, je crois. D'ailleurs, je te rembourserai.

En attendant, je tiens la jambe bandée.

Adresser cela, bien empaqueté, par la poste, à Monsieur Tian à Aden, qui me fera parvenir à la première occasion.

Ces bas pour varices se trouvent peut-être à Vouziers. En tout cas, le médecin de la maison peut en faire venir un bon, de n'importe où.

Cette infirmité m'a été causée par de trop grands efforts à cheval, et aussi par des marches fatigantes. Car nous avons dans ces pays un dédale de montagnes abruptes, où l'on ne peut même se tenir à cheval. Tout cela sans routes et même sans sentiers.

Les varices n'ont rien de dangereux pour la santé, mais elles interdisent tout exercice violent. C'est un grand ennui, parce que les varices produisent des plaies, si l'on ne porte pas le bas pour varices ; et encore ! les jambes nerveuses ne supportent pas volontiers ce bas, surtout la nuit. Avec cela, j'ai une douleur rhumatismale dans ce maudit genou droit, qui me torture, me prenant seulement la nuit ! Et il faut se figurer qu'en cette saison, qui est l'hiver de ce pays, nous n'avons jamais moins de 10 degrés au-dessus de zéro (non pas au-dessous). Mais il règne des vents secs, qui sont très insalubres pour les blancs en général. Même des européens jeunes, de 25 à 30 ans, sont atteints de rhumatismes après 2 ou 3 ans de séjour !

La mauvaise nourriture, le logement malsain, le vêtement trop léger, les soucis de toutes sortes, l'ennui, les tracas continuels au milieu des nègres canailles, par bêtise, tout cela agit très profondé-

ment sur le moral et la santé, en très peu de temps. Une année ici en vaut cinq ailleurs. On vieillit très vite, comme dans tout le Soudan.

Par votre réponse, fixez-moi donc sur *ma situation par rapport au service militaire.* Ai-je à faire quelque service? Assurez-vous-en, et répondez-moi.

RIMBAUD

CIV

Aden, le 30 avril 1891.

Mes chers amis,

J'ai bien reçu votre lettre et vos deux bas; mais je les ai reçus dans de tristes circonstances.

Voyant toujours augmenter l'enflure de mon genou droit et la douleur dans l'articulation, sans pouvoir trouver aucun remède ni aucun avis, puisqu'au Harar nous sommes au milieu des nègres et qu'il n'y a point là de médecins, je me décidai à descendre. Il fallait abandonner les affaires: ce qui n'était pas très facile, car j'avais de l'argent dispersé de tous les côtés; mais enfin je liquidai à peu près. Depuis déjà une vingtaine de jours, j'étais couché au Harar et dans l'impossibilité de

faire un seul mouvement, souffrant des douleurs atroces et ne dormant jamais. Je louai seize nègres porteurs, à raison de 15 thalaris l'un, du Harar à Zeilah; je fis fabriquer une civière recouverte d'une toile, et c'est là-dedans que je viens de faire, en douze jours, les 300 kilomètres de désert qui séparent les monts du Harar du port de Zeilah. Inutile de vous dire quelles souffrances j'ai subies en route. Je n'ai jamais pu faire un pas hors de ma civière; mon genou gonflait à vue d'œil, et la douleur augmentait continuellement.

Arrivé ici, je suis entré à l'hôpital européen. Il y a une seule chambre pour les malades payants : je l'occupe. Le docteur anglais, dès que je lui ai eu montré mon genou, a crié que c'est une tumeur synovite arrivée à un point très dangereux, par suite du manque de soins et des fatigues. Il parlait d'abord de couper la jambe; ensuite, il a décidé d'attendre quelques jours pour voir si le gonflement, avec les soins médicaux, diminuerait un peu. Il y a six jours de cela, et aucune amélioration, sinon que, comme je suis au repos, la douleur a beaucoup diminué. Vous savez que la synovite est une maladie des liquides de l'articulation du genou : cela peut provenir d'hérédité, ou d'accidents, ou

encore de bien des causes. Pour moi, cela a été certainement causé par les fatigues des marches à pied et à cheval au Harar. Enfin, au point où je suis arrivé, il ne faut pas espérer que je guérisse avant au moins trois mois, sous les circonstances les plus favorables. Et je suis étendu, la jambe bandée, liée, reliée, enchaînée, de façon à ne pouvoir la mouvoir. Je suis devenu un squelette : je fais peur. Mon dos est tout écorché du lit; je ne dors pas une minute. Et ici la chaleur est devenue très forte. La nourriture de l'hôpital, que je paie pourtant assez cher, est très mauvaise. Je ne sais quoi faire. D'un autre côté, je n'ai pas encore terminé mes comptes avec mon associé, monsieur Tian. Cela ne finira pas avant la huitaine. Je sortirai de cette affaire avec 35 mille francs environ. J'aurais eu plus; mais, à cause de mon malheureux départ, je perds quelques milliers de francs. J'ai envie de me faire porter à un vapeur, et de venir me faire traiter en France. Le voyage me ferait encore passer le temps; et, en France, les soins médicaux et les remèdes sont bien meilleurs, et l'air bon. Il est fort probable que je vais venir. Les vapeurs pour la France sont malheureusement toujours combles, parce que tout le monde rentre des

colonies à cette époque de l'année; et je suis un pauvre infirme qu'il faut transporter très doucement! Enfin, je vais prendre mon parti dans la huitaine.

Ne vous effrayez pas de tout cela, cependant. De meilleurs jours viendront. Mais, tout de même, c'est une triste récompense de tant de travail, de privations et de peines! Hélas, que notre vie est donc misérable!

Je vous salue de cœur.

RIMBAUD

P. S. Quant aux bas, ils sont inutiles. Je les revendrai quelque part.

CV

Marseille, vendredi 23 mai 1891.

Ma chère maman, ma chère sœur,

Après des souffrances terribles, ne pouvant me faire soigner à Aden, j'ai pris le bateau des Messageries pour rentrer en France.

Je suis arrivé hier, après 13 jours de douleurs. Me trouvant par trop faible à l'arrivée, et saisi par

le froid, j'ai dû entrer à l'*hôpital de la Conception*, où je paie dix francs par jour, docteurs compris.

Je suis très mal, très mal. Je suis réduit à l'état de squelette par cette maladie de ma jambe droite qui est devenue à présent énorme et ressemble à une grosse citrouille. C'est une synovite, une hydarthrose, etc.; une maladie de l'articulation et des os.

Cela doit durer très longtemps, si des complications n'obligent pas à couper la jambe. En tous cas, je resterai estropié. Mais je doute que j'attende. La vie m'est devenue impossible. Que je suis donc malheureux! Que je suis donc devenu malheureux!

J'ai à toucher ici une traite de francs 36.800 sur le Comptoir national d'Escompte de Paris. Mais je n'ai personne pour s'occuper de toucher cet argent. Pour moi, je ne puis faire un seul pas hors du lit. Et j'ai de l'argent sur moi que je ne peux même pas surveiller. Que faire? Quelle triste vie!

Ne pouvez-vous m'aider en rien?

RIMBAUD,

Hôpital de la Conception, Marseille.

CVI (1)

Marseille, le 17 juin 1891.

Isabelle, ma chère sœur,

Je reçois ton billet avec mes deux lettres retour du Harar. Dans l'une de ces lettres on me dit avoir précédemment renvoyé une lettre à Roche. N'avez-vous reçu rien d'autre?

Je n'ai encore écrit à personne, je ne suis pas encore descendu de mon lit. Le médecin dit que j'en aurai pour un mois, et même ensuite je ne pourrais commencer à marcher que très lentement. J'ai toujours une forte névralgie à la place de la jambe coupée, c'est-à-dire au morceau qui reste. Je ne sais pas comment cela finira. Enfin je suis résigné à tout, je n'ai pas de chance!

Mais que veux-tu dire avec tes histoires d'enterrement ? Ne t'effraie pas tant, prends patience aussi, soigne-toi, prends courage. Hélas ! je voudrais bien te voir, que peux-tu donc avoir? Quelle maladie? Toutes les maladies se guérissent avec du temps et

(1) Entre la date de la précédente lettre et la date de celle-ci, l'amputation de la jambe malade avait été faite.

des soins. En tous cas, il faut se résigner et ne pas se désespérer.

J'étais très fâché quand maman m'a quitté, je n'en comprenais pas la cause. Mais à présent il vaut mieux qu'elle soit avec toi pour te faire soigner. Demande-lui excuse et souhaite-lui bonjour de ma part.

Au revoir donc, mais qui sait quand?

RIMBAUD,
Hôpital de la Conception,
Marseille.

CVII

Marseille, 23 juin 1891.

Ma chère sœur,

Tu ne m'as pas écrit; que s'est-il passé? Ta lettre m'avait fait peur, j'aimerais avoir de tes nouvelles. Pourvu qu'il ne s'agisse pas de nouveaux ennuis, car, hélas! nous sommes trop éprouvés à la fois!

Pour moi, je ne fais que pleurer jour et nuit, je suis un homme mort, je suis estropié pour toute ma vie. Dans la quinzaine je serai guéri, je pense; mais je ne pourrai marcher qu'avec des

béquilles. Quant à une jambe artificielle, *le médecin dit qu'il faudra attendre très longtemps*, AU MOINS SIX MOIS! Pendant ce temps, que ferai-je, où resterai-je? Si j'allais chez vous, le froid me chasserait dans 3 mois, et même en moins de temps; car, d'ici, je ne serai capable de me mouvoir que dans six semaines, le temps de m'exercer à béquiller! Je ne serais donc chez vous que fin juillet. Et il me faudrait repartir fin septembre!

Je ne sais pas du tout quoi faire. Tous ces soucis me rendent fou : je ne dors jamais une minute.

Enfin, notre vie est une misère, une misère sans fin ! Pourquoi donc existons-nous ?

Envoyez-moi de vos nouvelles.

Mes meilleurs souhaits.

RIMBAUD,
Hôpital de la Conception, Marseille.

CVIII

Marseille, le 24 juin 1891.

Ma chère sœur,

Je reçois ta lettre du 21 juin. Je t'ai écrit hier. Je n'ai rien reçu de toi le 10 juin, ni lettre de toi;

ni lettre du Harar. Je n'ai reçu que les deux lettres du 14. Je m'étonne fort où sera passée la lettre du 10.

Quelle nouvelle horreur me racontez-vous ? Quelle est encore cette histoire de service militaire ? Depuis que j'ai eu l'âge de 26 ans, ne vous ai-je pas envoyé, d'Aden, un certificat prouvant que j'étais employé dans une maison française, ce qui est une dispense, — et, par la suite, quand j'interrogeais maman, elle me répondait toujours que tout était réglé, que je n'avais rien à craindre. Il y a à peine quatre mois, je vous ai demandé, dans une de mes lettres, si l'on n'avait rien à me réclamer à ce sujet, parce que j'avais l'envie de rentrer en France. Et je n'ai pas reçu de réponse. Moi, je croyais tout arrangé par vous. A présent, vous me faites entendre que je suis noté insoumis, que l'on me poursuit, etc., etc.. Ne vous informez de cela que si vous êtes sûres de ne pas attirer l'attention sur moi. Quant à moi, il n'y a pas de danger, dans ces conditions, que je revienne. La prison après ce que je viens de souffrir ? Il vaudrait mieux la mort !

Oui, depuis longtemps d'ailleurs, il aurait mieux valu la mort ! Que peut faire au monde un homme estropié ? Et, à présent, encore réduit à s'expatrier

définitivement ! Car je ne reviendrai certes plus avec ces histoires, — heureux encore si je puis sortir d'ici par mer ou par terre et gagner l'étranger.

Aujourd'hui j'ai essayé de marcher avec des béquilles, mais je n'ai pu faire que quelques pas. Ma jambe est coupée très haut, et il m'est difficile de garder l'équilibre. Je ne serai tranquille que quand je pourrai mettre une jambe artificielle ; mais l'amputation cause des *névralgies dans le restant du membre* et il est impossible de mettre une jambe mécanique avant que ces névralgies soient absolument passées, et il y a des amputés auxquels cela dure quatre, six, huit, douze mois ! On me dit que cela ne dure jamais guère moins de deux mois. Si cela ne me dure que deux mois, je serai heureux ! Je passerais ce temps-là à l'hôpital et j'aurais le bonheur de sortir avec deux jambes. Quant à sortir avec des béquilles, je ne vois pas à quoi cela peut servir. On ne peut monter ni descendre, c'est une affaire terrible. On s'expose à tomber et à s'estropier encore plus. J'avais pensé pouvoir aller chez vous passer quelques mois, en attendant d'avoir la force de supporter la jambe artificielle ; mais, à présent, je vois que c'est impossible.

Eh bien, je me résignerai à mon sort. Je mourrai où me jettera le destin. J'espère pouvoir retourner là où j'étais, j'y ai des amis de dix ans, qui auront pitié de moi, je trouverai chez eux du travail, je vivrai comme je pourrai. Je vivrai toujours là-bas, tandis qu'en France, hors vous, je n'ai ni amis, ni connaissances, ni personne (1). Et si je ne puis vous voir, je retournerai là-bas. En tous cas, il faut que j'y retourne.

Si vous vous informez à mon sujet, ne faites jamais savoir où je suis. *Je crains même qu'on ne prenne mon adresse à la poste. N'allez pas me trahir.*

Tous mes souhaits.

RIMBAUD

CIX

Marseille, 29 juin 1891.

Ma chère sœur,

Je reçois ta lettre du 26 juin. J'ai déjà reçu avant-hier la lettre du Harar seule. Quant à la lettre

(1) Cependant la gloire littéraire de Rimbaud battait alors son plein à Paris. Les admirateurs, qui lui eussent été personnellement tout dévoués, étaient déjà nombreux. Il l'ignorait. Quelle malédiction !

du 10 juin, point de nouvelles : cela a disparu soit à Attigny, soit ici à l'administration, mais je suppose plutôt à Attigny. L'enveloppe que tu m'envoies me fait bien comprendre de qui c'était. Ça devait être signé Dimitri Righas. (C'est un grec résidant au Hararet que j'avais chargé de quelques affaires.) J'attends des nouvelles de votre enquête au sujet du service militaire; mais, quoi qu'il en soit, je *crains les pièges* et je n'ai nullement envie de rentrer chez vous à présent, malgré les assurances qu'on pourrait vous donner.

D'ailleurs, je suis tout à fait immobile et je ne sais pas faire un pas. Ma jambe est guérie, c'est-à-dire qu'elle est cicatrisée : ce qui d'ailleurs s'est fait assez vite et me donne à penser que cette amputation pouvait être évitée. Pour les médecins je suis guéri, et, si je veux, on me signe demain ma feuille de sortie de l'hôpital. Mais quoi faire ? Impossible de faire un pas ! Je suis tout le jour à l'air, sur une chaise ; mais je ne puis me mouvoir. Je m'exerce sur des béquilles ; mais elles sont mauvaises. D'ailleurs je suis long, ma jambe est coupée haut. L'équilibre est très difficile à tenir. Je fais quelques pas et je m'arrête, crainte de tomber et de m'estropier de nouveau !

Je vais me faire faire une jambe de bois pour commencer. On y fourre le moignon rembourré avec du coton, et on s'avance avec une canne. Après quelque temps d'exercice de la jambe de bois, on peut, si le moignon s'est bien renforcé, commander une jambe articulée qui serre bien et avec laquelle on peut marcher, à peu près. Quand arrivera ce moment? D'ici là, peut-être m'arrivera-t-il un nouveau malheur. Mais, cette fois-là, je saurai vite me débarrasser de cette misérable existence.

Il n'est pas bon que vous m'écriviez souvent et que mon nom soit remarqué aux postes de Roche et d'Attigny. C'est de là que vient le danger. Ici personne ne s'occuperait de moi. Ecrivez-moi le moins possible et seulement quand cela sera indispensable. Ne mettez pas Arthur, écrivez Rimbaud tout seul. Et dites-moi au plus tôt et au plus net ce que me veut l'autorité militaire, et, en cas de poursuite, quelle est la pénalité encourue. Alors, j'aurais vite fait ici de prendre le bateau.

Je vous souhaite bonne santé et prospérité.

RIMBAUD

CX

Marseille, le 2 juillet 1891.

Ma chère sœur,

J'ai bien reçu tes lettres du 24 et du 26 juin, et je reçois celle du 30. Il ne s'est jamais perdu que la lettre du 10 juin, et j'ai tout lieu de croire qu'elle a été détournée au bureau de poste d'Attigny. Ici l'on n'a pas l'air du tout de s'occuper de mes affaires. C'est une bonne idée de mettre vos lettres à la poste ailleurs qu'à Roche et de façon à ce qu'elles ne passent pas par le bureau d'Attigny. De cette façon vous pouvez m'écrire tant que vous voudrez. Quant à cette question du service, il faut absolument savoir à quoi s'en tenir ; faites donc le nécessaire et donnez-moi une réponse décisive. Pour moi, je crains fort un piège et j'hésiterais fort à rentrer, dans n'importe quel cas. Je crois que vous n'aurez jamais de réponse certaine, et alors il me sera toujours impossible d'aller chez vous, où je pourrais être pris au piège.

Je suis cicatrisé depuis longtemps, quoique les

névralgies dans le moignon soient toujours aussi fortes, et je suis toujours levé ; mais voilà que mon autre jambe se trouve très faible. Est-ce à cause du long séjour au lit, ou de manque d'équilibre : mais je ne puis béquiller plus de quelques minutes sans avoir l'autre jambe congestionnée. Aurais-je une maladie des os, et devrais-je perdre l'autre jambe ? J'ai très peur, je crains de me fatiguer et j'abandonne les béquilles. J'ai commandé une jambe de bois ; ça ne pèse que deux kilos, ça sera prêt dans huit jours. J'essaierai de marcher tout doucement avec cela ; il me faudra au moins un mois pour m'y habituer peu à peu, et peut-être que le médecin, vu les névralgies, ne me permettra pas encore de marcher avec cela. Quant à une jambe élastique, c'est beaucoup trop lourd pour moi à présent ; le moignon ne pourrait jamais la supporter. Ce n'est que pour plus tard. Et d'ailleurs une jambe en bois fait le même profit : ça coûte une cinquantaine de francs. Avec tout cela, fin juillet je serai encore à l'hôpital. Je paie six francs de pension par jour à présent et je m'ennuie pour soixante francs à l'heure. Je ne dors jamais plus de deux heures par nuit. C'est cette insomnie qui me fait craindre que je n'aie encore quelque maladie à subir. Je

pense avec terreur à mon autre jambe : c'est mon unique soutien au monde, à présent ! Quand cet abcès dans le genou m'a commencé au Harar, cela a débuté ainsi, par quelque quinze jours d'insomnie. Enfin, c'est peut-être mon destin de devenir cul-de-jatte ! A ce moment, je suppose que l'administration militaire me laisserait tranquille !

Espérons mieux.

Je vous souhaite bonne santé, bon temps et tout à vos souhaits. Au revoir.

RIMBAUD

CXI

Marseille, le 10 juillet 1891.

Ma chère sœur,

J'ai bien reçu tes lettres des 4 et 8 juillet. Je suis heureux que ma situation soit enfin déclarée nette. Quant au livret, je l'ai en effet perdu dans mes voyages. Lorsque je pourrai circuler, je verrai si je dois prendre mon congé ici ou ailleurs. Mais si c'est à Marseille, je crois qu'il me faudrait en mains la réponse autographe de l'intendance. De toutes façons, il vaut mieux que j'aie en mains cette

déclaration. Envoyez-la-moi. Avec cela personne ne m'approchera. Je garde aussi le certificat d'amputation signé du directeur de l'hôpital, car il paraît qu'il n'est pas permis aux médecins de signer de tels papiers à leurs pensionnaires. Avec ces deux pièces je pourrai sans doute obtenir mon congé ici.

Je suis toujours levé, mais je ne vais pas bien. Jusqu'ici je n'ai encore appris à marcher qu'avec des béquilles, et encore il m'est impossible de monter ou descendre une seule marche : dans ce cas, on est obligé de me descendre ou monter à bras le corps. Je me suis fait faire une jambe de bois très légère, vernie et rembourrée, fort bien faite (prix 50 francs); je l'ai mise il y a quelques jours et ai essayé de me traîner en me soulevant encore sur des béquilles, mais je me suis enflammé le moignon et ai laissé l'instrument maudit de côté. Je ne pourrai guère m'en servir avant quinze ou vingt jours, et encore avec des béquilles pendant au moins un mois, et pas plus d'une heure ou deux par jour. Le seul avantage est d'avoir trois points d'appui au lieu de deux.

Je recommence donc à béquiller. Quel ennui, quelle fatigue, quelle tristesse, en pensant à tous mes anciens voyages et comme j'étais actif, il y a

seulement cinq mois ! Où sont les courses à travers monts, les cavalcades, les promenades, les déserts, les rivières et les mers ? Et, à présent, l'existence de cul-de-jatte ! Car je commence à comprendre que les béquilles, jambes de bois et jambes mécaniques sont un tas de blagues, et qu'on n'arrive avec tout cela qu'à se traîner misérablement sans pouvoir jamais rien faire. Et moi qui justement avais décidé de rentrer en France cet été pour me marier ! Adieu mariage, adieu famille, adieu avenir ! Ma vie est passée. Je ne suis plus qu'un tronçon immobile.

Je suis loin encore avant de pouvoir circuler, même dans la jambe de bois, qui est cependant ce qu'il y a de plus léger. Je compte au moins encore quatre mois pour pouvoir faire seulement quelques marches dans cette jambe de bois avec le seul soutien d'un bâton. Ce qui est très difficile, c'est de monter ou de descendre... Dans six mois seulement je pourrai essayer une jambe mécanique, et avec beaucoup de peine, sans utilité. La grande difficulté vient de ce que je suis amputé haut : les névralgies ultérieures à l'amputation sont d'autant plus violentes et persistantes que le membre a été coupé haut. Les désarticulés du genou supportent beau-

coup plus vite un appareil... Mais peu importe, à présent, tout cela ; peu importe la vie même !

Il ne fait guère ici plus frais qu'en Egypte. Nous avons, à midi, de 30 à 35 degrés et, la nuit, de 25 à 30 ; la température du Harar est donc bien plus agréable, surtout la nuit, qui ne dépasse pas 15 degrés.

Je ne puis vous dire encore ce que je ferai : je suis trop bas pour le savoir même. Ça ne va pas bien, je le répète ; je crains fort quelque accident. J'ai mon bout de jambe beaucoup plus épais que l'autre et plein de névralgies. Le médecin, naturellement, ne me voit plus ; parce que, pour le médecin, il suffit que la plaie soit cicatrisée pour qu'il vous lâche. Il vous dit que vous êtes guéri ; et il ne se préoccupe de vous que lorsqu'il vous sort des abcès, etc., etc., ou qu'il se produit d'autres complications nécessitant quelques coups de couteau. Cette sorte de gens ne considère les malades que comme des sujets d'expériences, on le sait bien ; surtout dans les hôpitaux, où leurs soins ne sont pas payés. D'ailleurs, ils ne recherchent ce poste de médecin d'hôpital que pour s'attirer une réputation et une clientèle.

Je voudrais bien rentrer à Roche, parce qu'il y

fait frais ; mais je pense qu'il n'y a guère là de terrains propices à mes exercices acrobatiques. Ensuite, j'ai peur que de frais il n'y fasse froid. Mais la première raison est que je ne puis me mouvoir ; je ne le puis, je ne le pourrai avant longtemps, — et, pour dire la vérité, je ne me crois pas guéri intérieurement et je m'attends à quelque explosion... Il faudrait me porter en wagon, me descendre, etc., etc.. C'est trop d'ennuis, de frais et de fatigue. J'ai ma chambre payée jusqu'à fin juillet ; je réfléchirai et verrai ce que je puis faire dans l'intervalle. Jusque-là j'aime mieux croire que cela ira mieux, comme vous voulez bien me le faire croire ; — aussi stupide que soit son existence, l'homme s'y rattache toujours.

Envoyez-moi la lettre de l'intendance. Il y a justement à table avec moi un inspecteur de police malade, qui m'embêtait toujours avec ces histoires de service et s'apprêtait à me jouer quelque tour.

Excusez-moi du dérangement. Je vous remercie. Je vous souhaite bonne chance et bonne santé.

Ecrivez-moi.

Bien à vous,

RIMBAUD

CXII

Marseille, 15 juillet 1891.

Ma chère Isabelle,

Je reçois ta lettre du 13, et trouve occasion d'y répondre de suite. Je vais voir quelles démarches je puis faire avec cette note de l'intendance et le certificat de l'hôpital. Certes, il me plairait d'avoir cette question réglée ; mais, hélas ! je ne trouve pas moyen de le faire, moi qui suis à peine capable de mettre mon soulier à mon unique jambe. Enfin, je me débrouillerai comme je pourrai. Au moins, avec ces deux documents, je ne risque plus d'aller en prison : car l'administration militaire est capable d'emprisonner un estropié, ne fût-ce que dans un hôpital. Quant à la déclaration de rentrée en France, à qui et où la faire ? Il n'y a personne autour de moi pour me renseigner ; et le jour est loin où je pourrai aller dans des bureaux, avec mes jambes de bois, pour m'informer.

Je passe la nuit et le jour à réfléchir à des moyens de circulation : c'est un vrai supplice. Je voudrais faire ceci et cela, aller ici et là, voir, vivre,

partir : impossible, impossible au moins pour longtemps, sinon pour toujours ! Je ne vois à côté de moi que ces maudites béquilles : sans ces bâtons je ne puis faire un pas, je ne puis exister. Sans la plus atroce gymnastique, je ne puis même m'habiller. Je suis arrivé presque à courir, il est vrai, avec mes béquilles ; mais je ne puis monter ou descendre des escaliers, et, si le terrain est accidenté, le ressaut d'une épaule à l'autre me fatigue beaucoup. J'ai une douleur névralgique très forte dans le bras et l'épaule droite, et, avec cela, la béquille qui scie l'aisselle ! J'ai une névralgie encore dans la jambe gauche, et, avec tout cela, dire qu'il faut faire l'acrobate tout le jour pour avoir l'air d'exister !

Voici, ma chère sœur, ce que j'ai considéré en dernier lieu comme cause de ma maladie. Le climat du Harar est froid de novembre à mars. Moi, par habitude, je ne me vêtais presque pas : un simple pantalon de toile et une chemise de coton. Avec cela des courses à pied de 15 à 40 kilomètres par jour, des cavalcades insensées à travers les abruptes montagnes du pays. Je crois qu'il a dû se développer dans le genou une douleur arthritique causée par la fatigue, et le chaud et le froid. En effet, cela a débuté par un coup de marteau (pour ainsi

dire) sous la rotule, léger coup qui me frappait à chaque minute ; grande sécheresse de l'articulation et rétraction du nerf de la cuisse. Vint ensuite le gonflement des veines tout autour du genou, gonflement qui faisait croire à des varices. Je marchais et travaillais toujours beaucoup, plus que jamais, croyant à un simple coup d'air. Puis la douleur dans l'intérieur du genou a augmenté. C'était, à chaque pas, comme un clou enfoncé de côté. Je marchais toujours, quoique avec plus de peine ; je montais surtout à cheval dont, chaque fois, je descendais presque estropié. Puis le dessus du genou a gonflé, la rotule s'est empâtée, le jarret aussi s'est trouvé pris. La circulation devenait pénible et la douleur secouait les nerfs, jusqu'à la cheville et jusqu'aux reins. Je ne marchais plus qu'en boitant fortement et me trouvais toujours plus mal. Mais j'avais toujours beaucoup à travailler, forcément. J'ai commencé alors à tenir ma jambe bandée du haut en bas, à frictionner, baigner, etc., sans résultat. Cependant, l'appétit se perdait. Une insomnie opiniâtre commençait. Je faiblissais et maigrissais beaucoup. Vers le 15 mars, je me décidai à me coucher, au moins à garder la position horizontale. Je disposai un lit entre ma caisse, mes écri-

tures et une fenêtre d'où je pouvais surveiller mes balances au fond de la cour, et je payai du monde de plus pour faire marcher le travail, restant moi-même étendu, au moins de la jambe malade. Mais, jour par jour, le gonflement du genou le faisait ressembler à une boule. J'observai que la face interne de la tête du tibia était beaucoup plus grosse qu'à l'autre jambe. La rotule devenait immobile, noyée dans l'excrétion qui produisait le gonflement du genou et que je vis avec terreur devenir en quelques jours dure comme de l'os. A ce moment, toute la jambe devint raide, complètement raide, en huit jours; je ne pouvais aller aux lieux qu'en me traînant. Cependant, la jambe et le haut de la cuisse maigrissaient, maigrissaient, le genou et le jarret toujours gonflant, se pétrifiant ou plutôt s'ossifiant; et l'affaiblissement physique et moral empirait. Fin mars, je résolus de partir. En quelques jours, je liquidai tout à perte; et, comme la raideur et la douleur m'interdisaient l'usage du mulet ou même du chameau, je me fis faire une civière couverte d'un rideau, que 16 hommes transportèrent à Zeilah en une quinzaine de jours. Le second jour du voyage, m'étant avancé loin de la caravane, je fus surpris dans un endroit désert par

une pluie sous laquelle je restai étendu 16 heures sous l'eau, sans abri etsans possibilité de me mouvoir : cela me fit beaucoup de mal. En route, je ne pus jamais me lever de ma civière. On étendait la tente au-dessus de moi à l'endroit même où l'on me déposait; et, creusant un trou de mes mains près du bord de la civière, j'arrivais difficilement à me mettre de côté pour aller à la selle sur ce trou qu'ensuite je comblais de terre. Le matin, on enlevait la tente au-dessus de moi; puis on m'enlevait. J'arrivai à Zeilah, éreinté, paralysé. Je ne m'y reposai que quatre heures : un vapeur partait pour Aden. Jeté sur le pont sur mon matelas (il a fallu me hisser à bord dans ma civière!) je dus souffrir trois jours de mer sans manger. A Aden, nouvelle descente en civière. Je passai ensuite quelques jours chez M. Tian pour régler nos affaires et partis à l'hôpital où le médecin anglais, après quinze jours, me conseilla de filer en Europe.

Ma conviction est que cette douleur de l'articulation, si elle avait été soignée dès les premiers jours, se serait calmée facilement et n'aurait pas eu de suites. Mais j'étais dans l'ignorance de cela. C'est moi qui ai tout gâté par mon entêtement à marcher et à travailler excessivement.

Pourquoi, au collège, n'apprend-on pas de la médecine, au moins le peu qu'il faudrait à chacun pour ne pas faire de pareilles bêtises?

Si quelqu'un, dans le cas où je me trouvai ensuite, me consultait, je lui dirais : Vous en êtes arrivé à ce point? Ne vous laissez jamais amputer. Faites-vous charcuter, déchirer, mettre en pièces; mais ne souffrez pas qu'on vous ampute. Si la mort vient, ce sera toujours mieux que la vie avec des membres de moins. Et cela, beaucoup l'ont fait; et, si c'était à recommencer, je le ferais. Plutôt souffrir un an comme un damné que d'être amputé!

Voici le beau résultat : je suis assis et, de temps en temps, je me lève et sautille une centaine de pas sur mes béquilles, puis je me rasseois. Mes mains ne peuvent rien tenir. Je ne puis, en marchant, détourner la tête de mon seul pied et du bout des béquilles. La tête et les épaules s'inclinent en avant, et vous bombez comme un bossu. Vous tremblez à voir les gens et les objets se mouvoir autour de vous, crainte qu'ils ne vous renversent pour vous casser la seconde patte. On ricane à vous voir sautiller. Rassis, vous avez les mains énervées, l'aisselle sciée et la figure d'un idiot. Le désespoir vous reprend; et vous demeurez assis comme un

impotent complet, pleurnichant et attendant la nuit, qui rapportera l'insomnie perpétuelle et la matinée encore plus triste que la veille, etc., etc. La suite au prochain numéro.

Avec tous mes souhaits.

RIMBAUD

CXIII

Marseille, le 20 juillet 1891.

Ma chère sœur,

Je vous écris ceci sous l'influence d'une violente douleur dans l'épaule droite ; cela m'empêche presque d'écrire, comme vous voyez.

Tout cela provient d'une constitution devenue arthritique par suite de mauvais soins. Mais j'en ai assez de l'hôpital, où je suis exposé aussi à attraper tous les jours la variole, le typhus, et autres pestes qui y habitent. Je pars, le médecin m'ayant dit que je puis partir et qu'il est préférable que je ne reste point à l'hôpital.

Dans deux ou trois jours je sortirai donc et verrai à me traîner jusque chez vous comme je pourrai ; car, dans ma jambe de bois, je ne puis marcher et,

même avec les béquilles je ne puis pour le moment faire que quelques pas, pour ne point faire empirer l'état de mon épaule. Comme vous l'avez dit, je descendrai à la gare de Voncq. Pour l'habitation je préférerais habiter en haut; donc inutile de m'écrire ici, je serai très prochainement en route.

Au revoir.

RIMBAUD

[Ici finit cette correspondance de Rimbaud. Il rentre, comme on voit, dans sa famille à Roche. Là, il restera un mois; puis, accompagné de sa sœur, il reviendra à l'hôpital de Marseille où il doit mourir (le 10 novembre 1891) dans les affres surtout de ne pouvoir remuer, marcher, voyager.

La veille de sa mort, il dicta, pour le directeur des Messageries maritimes, une lettre dans laquelle il demandait d'être transporté à bord d'un vapeur en partance pour l'Orient.]

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le quinze novembre mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf.

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

